

do. Aring
oo. Chl.

MEMOIRES
DE
MARQUIS DE ***
TOME IV.

MEMOIRES

DU

MARQUIS DE ***

TOME IV.

MEMOIRES

DU

MARQUIS DE ***

TOME IV

MEMOIRES

ET

AVANTURES

D'UN HOMME

DE QUALITÉ,

Qui s'est retiré du monde.

TOME QUATRIEME.



Suivant la Copie de PARIS,

Chés EMANUEL TOURNEISEN,

M DCC LXVI.

MEMOIRES

ET

AVANTURES

D'UN HOMME

A. F. P. de ...

DE QUALITE

Qui est retiré du monde.

TOME QUATRIEME



25

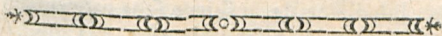
Imprimé en Copie de PARIS

CHEZ EMANUEL TOURNESEAU

M DCC LXXVI



MEMOIRES
DU
MARQUIS DE ***



LIVRE NEUVIÈME.

Cependant comme je ne perdois pas de vûë l'affaire de l'enlèvement, je retournai l'après-midi à Madrid. Dom Diego de Velez n'étoit pas chés lui, mais j'y trouvai ses trois fils, qui me firent dès mon entrée des caresses extraordinaires. Je conçus aussi-tôt, qu'il s'étoit passé quelque chose que j'ignorois. En effet, ils m'apprirent que le ravisseur étoit connu, que mes conjectures avoient été justes, & que c'étoit Dom d'Alavestras. Dom Pedro de Lera avoit exécuté ce qu'il avoit promis, il l'avoit découvert

Tome IV.

A

avant

avant que la nuit fût passée. Il étoit allé sur la fin du jour dans le tems que l'obscurité commence , à la porte du perfide ; & y aiant passé quelque tems à l'attendre inutilement , car c'étoit à lui - même qu'il en vouloit d'abord , il prit un autre parti ; ce fut d'arrêter son valet de chambre, qu'il vit revenir de la ville, jugeant bien, que si le maître étoit coupable, le valet l'auroit aidé dans son entreprise. Il l'arrêta doucement par le bras , & lui appuya la pointe de son poignard sur le côté, en lui disant de le suivre sans prononcer une parole, ou qu'il étoit mort. Il l'amena ainsi chés son père. Là , dans une chambre secrete & bien fermée , le père & les trois frères le menacèrent des plus cruëls tourmens , s'il ne déclaroit ce qu'il savoit de l'enlèvement de Donna Diana. Il nia d'abord le fait avec opiniâtreté ; mais lors qu'il vit le fer & le feu préparés , il confessa tout. Lui-même avoit été du nombre des ravisseurs. Dom d'Alavestras étoit à la tête ; mais étant masqué comme les autres , Dom Diego n'en avoit pû reconnoître aucun. Ce miserable déclara donc, que son maître après avoir enlevé Donna Diana , avoit pris d'abord le chemin d'une terre qu'il avoit à une journée de Madrid , dans la montagne de la Sierra ; mais qu'aiant fait réflexion que sa présence étoit

étoit nécessaire à Madrid, il s'étoit arrêté dans un bois, d'où il avoit envoie chercher sa sœur, avec son carosse, & des habits d'homme; qu'à son arrivée il lui avoit remis Donna Diana entre les mains, après l'avoir fait revêtir en Cavalier, avec ordre de la conduire à sa terre, & de la tenir si bien renfermée, qu'elle ne fût apperçûe de personne; qu'étant ensuite retourné à Madrid, il avoit ordonné à tous ses domestiques de répandre dans la ville, que la fille de Dom Diego de Velaz avoit été enlevée par le Marquis de Rosemont, Gentilhomme François, le même qui avoit tué Dom Juan de Pastri-no; qu'il s'étoit montré le même jour à tous ses amis, & que le soir il étoit parti en poste pour sa terre de la Sierra.

Après cette découverte, me dit Dom Pedro de Lera, nous délibérâmes sur le parti que nous devions prendre. J'étois d'avis d'assembler sur le champ nos amis pour aller surprendre Dom d'Alavestras à sa terre, le percer de mille coups, & tirer ainsi ma sœur de ses mains. Mais mon père a jugé plus à propos, d'obtenir un ordre du Roi pour l'arrêter, & de le faire punir ensuite par les voies de la Justice, comme un ravisseur & un calomniateur; nous réservant toujours le droit de le punir par nos mains, s'il a

affés de crédit pour échaper à la Justice. Le Roi est à l'Escorial, continua Dom Pedro, mon père y est allé pendant la nuit, pour se trouver aujourd'hui à son lever. Nous attendons impatiemment son retour. Les trois frères me firent alors mille excuses d'avoir soupçonné injustement le Marquis, & me témoignèrent beaucoup d'envie de le connoître pour les renouveler à lui-même. Je leur demandai ce qu'étoit devenu le valet de chambre d'Alavestras. Il est encore entre nos mains, me dirent-ils, & nous nous garderons bien de le lâcher. Je souhaitai de le voir. Ce malheureux me fut amené, les chaînes aux mains & aux pieds. Je lui fis diverses questions, entre autres si Donna Diana savoit par qui elle avoit été enlevée. Il me répondit, qu'il ne croïoit pas qu'elle le pût savoir; que ce n'étoit pas le dessein d'Alavestras, qu'il avoit toujours été masqué, & qu'en faisant venir sa sœur, il étoit bien sûr, que Donna Diana ne la connoissoit point. Cette réponse me fit trembler pour la pauvre Donna Diana. Je craignis tout pour elle d'un scélerat tel que d'Alavestras, & d'une furieuse telle que sa sœur. L'effet ne justifia que trop ma crainte.

Dom Diego me trouva encore chés lui à son retour. Il m'embrassa, en me priant

priant d'oublier le passé; & de me joindre à lui pour hâter la punition de notre ennemi commun. Le Roi l'avoit écouté favorablement. Il s'étoit fait expliquer toutes les circonstances de l'action, & trouvant dans le dessein d'Alavestras une malignité des plus noires, il avoit déclaré sur le champ, qu'il vouloit qu'il fût puni avec rigueur. Dom Diego rapportoit un ordre de le saisir vif ou mort. Il ne tarda point à faire avertir l'Alcalde avec ses Alguazils. Ils se disposèrent à partir à l'entrée de la nuit. Je ne pûs refuser aux instances de Dom Diego & de ses fils d'être aussi du voyage; c'étoit servir le Marquis dans la personne de Donna Diana, & j'étois bien-aise d'être éclairci par mes yeux de ce qui pouvoit lui être arrivé. J'envoiai chercher Brissant chés Dom Porterra pour m'accompagner, & je fis dire à Ivicella, que j'étois obligé de m'absenter pour deux jours.

En marchant, Dom Diego, qui étoit à mon côté, me découvrit familièrement la situation de son cœur. Malgré la connoissance que j'ai donné au Roi de mes affaires, je ne fais, me dit-il, si je pourrai m'empêcher de tuer le perfide, lors qu'il sera en mon pouvoir. Je sens, à mesure que j'avance, des redoublemens

A 3: de

de haine dont je crains fort de n'être pas le maître. Ce seroit bien pis, s'il en avoit mal-usé avec ma fille. Il n'y auroit pas de cruautés que je ne lui fisse éprouver. Il les mériteroit, lui répondis-je; mais s'il n'est pas le plus misérable des hommes, il auru respecté une personne aussi charmante que Donna Diana. Hélas, reprit-il, cette pauvre fille est bien à plaindre: dans ma maison même & sous mes yeux elle a eu mille sujets de chagrin, que toute ma tendresse n'a pû lui faire éviter, & dans le tems, que je croïois lui procurer du moins un peu de repos en la mettant dans un couvent, elle se trouve exposée au plus grand malheur, qu'une fille puisse éprouver. Il prit de là occasion de me raconter l'histoire de son mariage de Naples, la naissance de Donna Diana, son arrivée en Espagne, la mort de sa mère & tout ce qu'on a vû plus haut dans ces Mémoires. Malheureusement, continua-t-il, cette fâcheuse aventure est venuë aux oreilles de ma dernière épouse; elle regarde ma fille Diana comme une étrangère, qui est venuë diminuer la portion de l'héritage de ses enfans, & elle a conçu pour elle une aversion, dont elle n'a point cessé jusqu'ici de lui donner des marques. Il m'est arrivé à moi-même de la

ja maltraiter par une complaisance excessive pour mon épouse, le cœur m'en a saigné plus d'une fois, car il n'est pas besoin d'avoir des yeux de père, pour trouver qu'effectivement cette pauvre fille est très-aimable. J'ai remarqué, que mes fils l'aiment aussi beaucoup. Il n'y a que ma femme, qui est pour elle d'une dureté inexorable. Mais, lui dis-je, n'auriez-vous pas pu la tirer de ses mains en la mariant? Il me répondit, qu'il en avoit eu dessein plus d'une fois, mais que Diana s'y étoit opposée elle-même par des raisons qu'il ignoroit, & qu'elle lui avoit toujours demandé avec instance la liberté de se retirer dans un couvent. C'est où je la conduisois, ajouta-t-il, lorsque Dom d'Alavestras me l'a enlevée, & je vous avouë, que je fus hier surpris en lisant sa lettre au Marquis; car quoique j'eusse appris qu'elle en étoit aimée, j'ignorois qu'elle l'aimât, & je ne lui croïois d'inclination que pour la solitude. Je lui expliquai là-dessus, de quelle manière cet amour s'étoit formé; & je l'assurai qu'ayant été témoin de toutes leurs entretiens, il ne s'y étoit rien passé que de sage & d'innocent. Il me demanda, si le Marquis avoit dessein de l'épouser. Il le voudroit, lui dis-je, au prix de sa vie; mais pour m'expliquer avec fran-

chise, quelque honorable que soit vôtre naissance, la sienne & le rang que Monsieur son père occupe font fort au-dessus. Il est d'ailleurs fils unique, & tant de grandeur l'attend en France, qu'on aura peine à consentir, qu'il prenne une épouse en Espagne. Cependant je ne vous cacherai pas, continuai-je, qu'il a fait partir exprès son valet de chambre pour solliciter le consentement de Monsieur son père, & qu'il espère beaucoup de sa bonté. Dom Diego parut fort satisfait de cette explication. Il me pria même de lui procurer l'honneur de connoître Monsieur le Marquis, pour le remercier des sentimens avantageux qu'il avoit pour sa fille. Le bon vieillard ne prévoit pas qu'il alloit bientôt la perdre pour toujours.

Enfin nous arrivâmes auprès de la Sierra vers les six heures du matin. L'Alcalde fit entourer le château par ses Alguazils, & s'étant fait accompagner de quelques-uns, il alla frapper à la porte. On n'ouvrit pas d'abord, sans doute parce que nous avions été appercûs, & qu'on avoit eu le tems d'avertir d'Alavestras & sa sœur. Cette femme furieuse voyant bien que son crime étoit découvert, & que son frère ni elle ne pouvoient éviter le châtiment, prit une résolution terrible,

ble, & dont le souvenir me cause encore de l'émotion. Je crains, que mes Lecteurs ne s'imaginent ici, que j'ajoute quelque chose à la vérité, pour embellir mon récit par des circonstances intéressantes. Je les prie de faire attention que j'écris sans intérêt, & que M. le Duc de . . . peut rendre témoignage de la fidélité de ces Mémoires à ceux à qui il voudra bien faire connoître la part qu'il y a eüe.

Comme l'Alcalde se mettoit en état d'enfoncer la porte, & que cette exécution n'auroit pû tarder long-tems, on ouvrit. L'Alcalde demanda à parler de la part du Roi à Dom d'Alavestras. On lui répondit, qu'il pouvoit entrer. Lors qu'il fut dans la Cour avec ses gens, il vit d'Alavestras à une fenêtre, qui lui demanda fièrement ce qu'il souhaitoit : Vous-même, lui dit l'Alcalde, qui comptoit trop sur les mesures qu'il avoit prises pour craindre qu'il pût lui échapper : je viens par ordre du Roi m'assurer de votre personne, & tirer de vos mains Donna Diana de Velez que vous avez enlevée. On m'a donc trahi, reprit le ravisseur d'un ton qui exprimoit sa rage : Montez, Messieurs, montez, vous êtes les plus forts. Il demanda en même tems, si Dom Diego n'étoit pas là, ou

A 5

quel-

quelqu'un de ses enfans; & aiant fû, que le père & les trois fils y étoient, il parut content, & les fit prier d'entrer auffi pour recevoir Donna Diana de ses mains. Nous montâmes tous ensemble à son appartement: il vint au - devant de nous dans l'anti - chambre, le pistolet à la main. Messieurs, nous dit-il, je ne prétens point de violence, je vous prie, car ma vie vous coûteroit cher. Qu'on me montre l'ordre du Roi. L'Alcalde, qui l'avoit dans sa poche, ne fit pas difficulté de le montrer, & de le lui laisser libre. Bon, dit - il, en finissant, on n'en veut qu'à moi, on a raison, je suis seul coupable. Cependant, Messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers Dom Diego & ses fils, voiez lequel de ces deux partis vous plaira davantage, ou de me permettre de sortir libre de cette maison, & l'on vous rendra alors Donna Diana saine & sauve; ou de vous refoudre à lui voir enfoncer un poignard dans le cœur, si vous voulez absolument me conduire prisonnier à Madrid. Choisissez.

Si Dom Diego & ses fils eussent suivi leur fureur, ils auroient poignardé sur le champ ce scélerat: mais l'Alcalde prévenant leur réponse, lui dit, que le parti le plus sage qu'il pût prendre lui-même étoit d'exécuter sans bruit la volon-

té du Roi, & d'esperer son pardon de la clémence de Sa Majesté. Vous ne me croïez donc pas, reprit-il en reculant jusques dans sa chambre; entrez, Messieurs, entrez avec moi. Nous entrâmes, & le premier objet qui nous frappa, nous rendit immobiles, & glaça nôtre sang jusqu'au fond de nos veines. La vicille Donna de Pastrino étoit assise auprès d'une fenêtre, Donna Diana étoit à genoux à ses pieds, le sein découvert, & cette horrible femme lui tenoit la pointe d'un poignard appuïé sur la gorge. N'avancez pas, s'écria-t-elle en nous voïant, elle est morte si vous avancez. Dom Diego mortellement saisi de ce spectacle, se jetta à genoux avec ses trois enfans. Eh! Madame, s'écria-t-il en levant les mains au Ciel, aïez pitié d'un malheureux père; qu'ai-je fait qui puisse vous offenser? que vous a fait ma pauvre fille? aïez compassion de ma vieillesse, commencez du moins par m'ôter la vie à moi-même.

Cette furie impitoïable ne paroïsoit pas même émuë. Elle lui répondit, que l'unique voie de sauver sa fille étoit d'accorder la liberté à son frère: qu'il falloit le laisser descendre seul, le laisser monter à cheval & lui donner le tems de s'éloigner. Quelque forte que fût dans Dom Diego la passion de se venger: elle ceda pour

un tems à la tendresse paternelle. Il pria l'Alcalde de laisser évader Dom d'Alavestras. Ce fut un embarras pour l'Alcalde, qui craignoit de manquer à son devoir, s'il n'exécutoit ponctuellement l'ordre du Roi. Cependant nous lui fîmes entendre, que cet ordre n'ayant été donné qu'en faveur de Dom Diego, qui étoit l'offensé, il étoit le maître en quelque sorte d'en user à sa volonté. Donna de Pastrino n'exigea pour son frère qu'une demi-heure, dont elle l'exhorta de bien profiter. Nous demeurâmes tous dans sa chambre pendant ce tems-là, éloignés d'elle de la même distance. Au moindre mouvement qu'elle nous voïoit faire, elle redoubloit ses menaces, & raprochoit le poignard de la gorge de Donna Diana. Cette belle & malheureuse fille étoit tremblante aux pieds de sa cruelle ennemie. Elle jettoit quelque-fois sur nous ses tristes regards, & je crus remarquer dans ses yeux que la douleur de son père & de ses frères avoit quelque douceur pour elle, & qu'elle étoit touchée de ce témoignage de leur affection. Mais son malheur ne faisoit encore que commencer. La scène devoit être sanglante, & la catastrophe approchoit.

En partant de Madrid j'avois envoyé, comme j'ai dit, un laquais à Ivicella pour avertir

avertir le Comte de Mancenez, que je ferois absent pendant deux jours. J'avois choisi malheureusement pour ce message un étourdi, qui avoit appris quelque chose du dessein de mon voïage, & qui crut se faire valoir à Ivicella en publiant ce qu'il savoit. Il le fit si indiscrettement : que le bruit alla jusqu'au Marquis. Aïant entendu parler de Donna Diana enlevée, & d'un ordre de la Cour pour arrêter le ravisseur, il voulut si absolument être instruit de tout, qu'on fut obligé de le satisfaire, & ne consultant plus alors que sa fureur & son amour, il se fit seller un cheval malgré le Comte, & monta dessus dans la foiblesse où il étoit pour se rendre à Madrid. Le Comte, Dom Porterra, le Chirurgien, Scoti, & quelques autres valets se virent dans la nécessité de partir avec lui. Ils allèrent droit chés Dom Diego de Velez, où ils s'informèrent du chemin que nous avions pris, & sans perdre un moment, ils marchèrent sur nos traces. En approchant de la Sierra, ils apperçurent par malheur Dom d'Alavestras, qui fuïoit à toute bride. Le Comte de Mancenez le reconnut, & s'imagina, qu'il étoit important de l'arrêter. Il fut enveloppé en un moment, & obligé de se laisser reconduire à sa terre. Il protesta en vain, qu'il fuïoit de l'aveu

de Dom Diego, & que son retour seroit funeste à Donna Diana. On prit toutes ses raisons pour de fausses défaites d'un homme qui se sent coupable, & qui veut éviter le châtement.

Nous étions dans la situation que j'ai représentée, lors qu'il fut ramené au château. Un grand bruit que nous entendimes nous auroit obligé de sortir de la chambre, si la vieille Pastrino ne nous eût retenu par ses menaces. Le Marquis s'y fit conduire. Il est impossible ici, que j'assigne une distinction de momens à trois ou quatre actions cruelles, qui furent exécutées avec plus de promptitude que je ne puis les raconter. Le Marquis entra, je me jettai devant lui, pour l'empêcher d'appercevoir Donna Diana: il l'avoit déjà vûe: Ah! mon cher Marquis, lui dis-je tout transporté, où allez-vous? Vous venez nous perdre, au nom de Dieu sortez pour un moment; Il s'efforçoit d'avancer malgré moi, & le trouble où il étoit l'empêchoit de prononcer un seul mot. Dans le même instant Donna de Pastrino, qui se douta bien que c'étoit le Marquis de Rosmont, & qui vit entrer après lui son frère les mains liées de plusieurs cordes, s'écria avec une fureur inexprimable; Quoi! je vois le meurtrier de mon fils, & qui veut

veut l'être encore de mon frère ! tiens , ajouta cette barbare en enfonçant le poignard au milieu du sein de Donna Diana , voilà pour toi qui es son amante , & elle se leva ensuite pour se jeter sur le Marquis. Mais quelque active que soit la fureur , elle n'eut pas le tems d'achever les quatre pas qu'il falloit faire pour arriver à lui : Dom Diego , & ses fils la percèrent de mille coups. Ils se jettèrent aussi sur Dom d'Alavestras , & lui arrachèrent la vie par une infinité de plaies.

Qu'on s'imagine si l'on peut toute l'horreur d'un tel spectacle. Trois corps étendus dans des ruisseaux de sang , mon cher Marquis entre mes bras sans mouvement & sans connoissance , Dom Diego , qui s'arrachoit les cheveux auprès de sa fille , & qui perçoit l'air de ses cris , ses trois fils , qui tâchoient d'arrêter le sang de leur trop malheureuse sœur , & tous les autres spectateurs dans un trouble , qui ne leur permettoit pas même de penser à nous secourir. Je portai le Marquis dans la chambre voisine , où il y avoit heureusement un lit. Le Comte de Mancenez & le Chirurgien me suivirent. Je pris de celui-ci une phiole d'Elixir qu'il m'offrit , & je lui ordonnai d'aller au secours de Donna Diana. Il s'y employa avec tant de zèle & d'adresse , qu'il

qu'il lui mit le premier appareil, & la fit revenir à elle, avant que le Marquis eût repris la connoissance. Son évanouissement fut si long, que j'en eus un moi-même, causé par la crainte & l'inquiétude. Ce n'est pas que je crûsse cet accident dangereux dans un jeune homme de son âge & de son temperament, mais la fatigue qu'il avoit essuïée la nuit, & sa blessure, qui n'étoit pas encore fermée tout-à-fait, me causoient une très-juste allarme. Le Chirurgien étant revenu auprès de lui, me consola en m'assurant positivement, qu'il n'y avoit rien à craindre. Il mit un nouvel appareil à sa blessure, qui paroïssoit prête à saigner. Ce n'est pas son évanouissement que j'appréhende, me dit-il en homme de bon sens, c'est l'impression que va faire sur lui la première idée de l'état, où il a vû Donna Diana; car j'ai assés reconnu depuis que j'ai l'honneur d'être à son service, qu'il l'aime éperdûment. Je crois qu'il seroit à propos, ajouta-t-il, de le transporter dans l'autre chambre; il se trouveroit auprès d'elle en revenant à lui, & il seroit assuré du moins qu'elle n'est pas morte. J'approuvai son conseil. Nous le portâmes sur un matelas auprès du lit, où son amante étoit couchée. La connoissance tarda peu à lui revenir. Le
Chirur.

Chirurgien, qui l'observoit, ne s'apperçut pas plûtôt du changement, qu'il lui dit : Courage, Monsieur, Donna Diana est vivante, la voilà auprès de vous. Ce cher nom acheva de lui faire reprendre ses esprits. Donna Diana étoit si épuisée par la perte de son sang, qu'elle n'avoit pas même remarqué jusqu'alors que le Marquis fût auprès d'elle; mais lors qu'elle entendit prononcer aussi son nom, elle ouvrit les yeux comme pour le chercher, & pour rencontrer les siens. Ces deux tendres amans se reconnurent; rien ne peut être si touchant ni si naturel, que les premiers sentimens de l'un & de l'autre. Donna Diana tendit la main vers lui, il la prit dans les siennes pour la baiser mille fois. Ah! c'est moi, lui dit-il, qui vous réduis dans ce triste état; mais si vous mourez, je ne serai pas long-tems à vous suivre. Il eut bien-tôt retrouvé assez de force pour se lever. Il s'assit sans écarter un moment ses yeux de dessus elle, il auroit voulu pouvoir visiter sa blessure, pour juger par lui-même du péril, & s'assurer de ce qui lui restoit d'espérance. Il conjura le Chirurgien de lui dire naturellement ce qu'il en pensoit. Celui-ci lui répondit, pour le flatter, que ces sortes de coups étoient rarement mortels, mais qu'il falloit laisser

un peu de repos à la malade, & qu'on jugeroit mieux de son état dans quelques heures. Il vouloit demeurer auprès d'elle, en promettant de ne lui rien dire, qui pût lui causer de l'émotion : mais le Chirurgien lui fit entendre, que sa seule présence pourroit l'agiter, & que le plus profond repos lui étoit absolument nécessaire.

Nous retournâmes dans la chambre voisine, où je le fis mettre au lit malgré lui. Dom Diego & ses trois fils vinrent lui rendre leurs civilités; la manière, dont ils s'exprimèrent, me fit connoître qu'ils avoient conçu beaucoup d'estime & d'affection pour lui, touchés peut-être également & de sa figure aimable, & de la tendresse qu'ils lui voioient pour Donna Diana. Le Comte de Mancenez, qui avoit comme perdu l'usage de la voix jusqu'alors, & qui s'étoit contenté de donner tous ses soins à son ami en le suivant pas à pas, vint l'embrasser aussi avec tous les témoignages d'une vive & sincère amitié. Dom Porterra fit la même chose. Les larmes me tomboient des yeux malgré moi à la vûe de tant d'objets, ou tristes, ou tendres, mais tous infiniment touchans; & je ne pouvois distinguer en particulier, par quel sentiment j'étois le plus attendri. Nous tinmes conseil

conseil avec l'Alcalde sur la conduite que nous devons tenir après tout ce qui s'étoit passé. Il fut résolu, que Monsieur le Comte de Mancenez prendroit la peine d'aller sans délai à l'Escorial, où le Roi devoit être encore quelques jours, que l'Alcalde l'accompagneroit, & qu'ils feroient ensemble à Sa Majesté la relation fidelle de cette malheureuse journée. Ils partirent sur le champ. Leur voïage ne fut pas long, l'Escorial n'étant éloigné que de quelques lieues. Nous agissions dans la maison d'Alavestras avec la même liberté, que si nous en eussions été les maîtres. Nous nous y fimes préparer à manger, & tout ce qui étoit nécessaire pour le secours de nos malades. Je demandai en secret au Chirurgien, s'il croïoit la blessure de Donna Diana dangereuse: il me répondit, qu'elle pourroit vivre encore quelques jours, mais qu'il ne falloit pas esperer, qu'elle pût se rétablir. Je le priai de continuer à flatter le Marquis, & d'agir de concert avec moi, pour le préparer insensiblement à cette perte. Il se levoit dix fois dans une heure, pour aller au lit de son amante. Ne pouvant l'en empêcher, j'étois obligé de le suivre. Quelque-fois il la trouvoit assoupie, & il revenoit content de l'avoir vûe. Lors qu'elle pouvoit l'ap-
perce.

percevoir, il lui disoit quelques mots de tendresse, & il la prioit de ne pas répondre, pour ménager ses forces. Il consultoit à tous momens le Chirurgien, qui le flattoit par ses réponses ordinaires. Elle se trouva dans le fond beaucoup mieux. P'après-midi. Nous nous assimes autour de son lit, pour nous y entretenir doucement. Dom Diego & ses trois frères faisoient au Marquis des caresses dont elle étoit charmée. Il sembloit que nous ne composions tous qu'une même famille, unie par la plus tendre & la plus cordiale amitié.

Monfieur le Comte de Mancenez revint le soir avec l'Alcalde. Il nous apporta des nouvelles si heureuses, & si fort au-dessus de nos espérances, qu'elles nous causèrent toute la joie, que la tristesse où nous étions nous permettoit de recevoir. Le Roi déjà prévenu contre le perfide Alavestras, approuva la vengeance de Dom Diego de Velez. Il ne pût entendre sans être ému la barbarie de Donna de Pastrino. Ce n'est pas assés, dit-il au Comte, d'une mort si simple pour punir de telles horreurs; & puisque les coupables sont échapés à l'ignominie d'un supplice public, il est une autre manière de satisfaire la Justice. Je donne à la fille de Dom de Velez tous les biens de son

son ravisseur & de Donna de Pastrino. Cette grace ne fut pas plutôt accordée, que le Comte eut le crédit d'en faire expédier des lettres. Il les remit entre les mains de Donna Diana après avoir achevé ce récit. Un événement si imprévu attira mille complimens au Comte de Mancenez. Dom Diego n'étoit pas le maître de sa joie. Le Marquis n'en ressentoit pas moins: c'étoit un acheminement au succès de ses espérances. Donna Diana ne pût s'empêcher elle-même d'y paroître sensible, & l'on voïoit bien que toute sa satisfaction se rapportoit au Marquis, dont il lui sembloit, que cette nouvelle fortune la rapprochoit davantage; car il ne s'agissoit de rien moins que de cinquante mille livres de rente; Dom d'Alavestras passoit pour en avoir trente-cinq mille, & Donna de Pastrino quinze ou seize mille. Le lendemain, Dom Diego envoïa son fils aîné à Madrid pour l'exécution de la grace accordée à sa fille. Pour lui il se crut obligé d'aller se jeter aux pieds du Roi, pour le remercier d'une faveur si inespérée. Il en fut reçu avec une bonté, dont il parut aussi satisfait à son retour, qu'il l'avoit été du bienfait.

Cependant la blessure de Donna Diana empiroit sensiblement. Il lui prenoit de
tems

tems en tems des foibleſſes, qui faiſoient trembler le Chirurgien même. Je la crus mourante le troiſième jour; mais étant revenuë à elle à force de ſoins, le Chirurgien me dit, qu'on pouvoit eſperer quelque choſe juſqu'au neuvième. Il promettoit bien plus au Marquis, qui le conjuroit à chaque inſtant de ne pas lui déguiſer ce qu'il y avoit à craindre. Elle peut mourir, lui diſoit-il, mais vous n'êtes pas vous-même hors de danger, ſi vous ne vous ménagez davantage. J'eſpère que mes ſoins vous rendront la vie à l'un & à l'autre. Ainſi il jugeoit par ſa bleſſure de celle de ſon amante, & du péril où elle étoit par le ſien; & comme il ſe ſentoit aſſés fort pour ne pas craindre beaucoup pour lui-même, il commençoit à devenir plus tranquille par rapport à elle. Ses fréquentes foibleſſes ne laiſſèrent pas de l'allarmer. Mon Dieu! me dit-il un jour, que deviendrois-je ſi j'allois la perdre? Je ne vivrois pas un quart-d'heure après elle. Je lui répondis, qu'il falloit tout eſperer de la bonté du Ciel; que le Chirurgien comptoit ſes évanouiſſemens pour peu de choſe, & qu'il falloit faire beaucoup de fond ſur la jeuneſſe, & ſur la bonté de ſon temperament. Mais après tout, continuai-je après l'avoir ainſi raſſuré, le Ciel

Ciel n'est-il pas le maître de sa vie, de la vôtre & de la mienne ? supposons qu'il vous la ravisse à vous-même ; ne faudroit-il pas vous soumettre à ses ordres, & lui faire sans murmurer le sacrifice de votre jeunesse, de votre rang & de toutes vos espérances, il peut vous enlever de même votre chère Diana, & vous lui devriez la même soumission en la perdant. Aimez-la, mon cher Marquis, elle est si aimable que vous ne sauriez trop l'aimer ; mais songez que vous devez aimer Dieu plus qu'elle, & qu'un sentiment si juste est essentiel à un honnête homme. Quelque sujet que nous aïons d'espérer qu'elle se rétablira, envisagez quelquefois sa perte, pour acquérir la force de la supporter, si sa mort trompoit nos espérances. Mettez-vous de bonne heure à cette épreuve. C'est le moïen de vous rendre en quelque sorte supérieur à votre passion ; & sans aimer moins, votre amour fera tel alors que la sagesse & la Religion le demandent. Il me répondit, qu'il sentoit parfaitement la vérité de mes paroles, mais que regardant la perte de Donna Diana comme le plus horrible de tous les malheurs, il lui étoit impossible de se familiariser avec cette affreuse idée ; qu'il s'efforçoit au contraire de l'écartier de son esprit, & qu'il

espéroit

espéroit seulement que si le Ciel la lui enlevoit, & vouloit qu'il vécût après l'avoir perduë, il lui donneroit des forces, qu'il n'éprouvoit point encore, & qui ne pouvoient lui venir que de la puissante main de Dieu. Cette réponse qui marquoit du moins un fond de Religion & de confiance en Dieu, me fatist beaucoup. Je l'affûrai, que le secours du Ciel n'est jamais refusé quand on le demande, & qu'il est toujours proportionné à nos peines & à nos besoins.

Le château de la Sierra étant devenu une partie du bien de Donna Diana, nous ne nous pressions point d'en sortir. J'attendois pour cela que le Marquis pût retourner commodément à Madrid, sans compter qu'il auroit fallu lui faire trop de violence pour l'en tirer avant qu'elle fût hors de danger. L'état où ils étoient tous deux, la présence de Dom Diego & la mienne ôtoient tout prétexte à la médifance. J'étois dans l'inquiétude en attendant le neuvième jour, dont le Chirurgien m'avoit parlé comme d'un jour critique pour Donna Diana. Il arriva enfin, & à la reserve de ses évanouïssemens, qui lui prenoient toujours lors qu'on changeoit l'appareil, il ne parut point que le danger fût augmenté. Le Chirurgien en témoigna une joie extrême ;
il

Il me dit en particulier, qu'il n'appréhendoit plus que le treizième jour, & qu'il répondoit de sa guérison si ses forces alloient au-delà.

Le soir de ce jour heureux, c'est-à-dire du neuvième, j'étois descendu pour prendre l'air à la porte du château, & j'allois rentrer après y avoir demeuré un moment: j'entendis un bruit de chevaux qui accouroient à toute bride. M'étant retourné je reconnus le Brun, qui nous apportoit des nouvelles de Paris. Il avoit passé par Madrid, & Dom Porterra avoit pris la poste avec lui pour nous l'amener. Je leur dis à l'un & à l'autre de ne pas paroître dans la chambre du Marquis que je n'eusse lu mes lettres, & j'ouvris aussitôt le paquet. Il y en avoit un pour le Marquis de la main de Monsieur le Duc: elle étoit sous cachet volant. Je la lus avant les miennes, car dans l'état où étoient les choses, je ne regardois point l'arrivée de le Brun, & la réponse de Monsieur le Duc comme des événemens indifferens. Elle étoit telle que je m'attendois, c'est-à-dire tendre & flatteuse, & qui promettoit tout sans rien accorder.

Il faut que vous comptiez, disoit-on au Marquis, que je ne vous refuserai jamais ce qui sera nécessaire à votre bonheur. Ainsi soiez assuré d'épouser

„ Donna Diana de Velez , si vôtre passion
„ est si forte que vous ne la puissiez vain-
„ cre. Je suis fort content du témoignage
„ que Monsieur de Renoncour m'a
„ rendu d'elle, & mon sentiment a tou-
„ jours été, que le mérite & la naissan-
„ ce doivent être préférés aux emplois
„ & aux richesses. Mais vous êtes jeune,
„ & vôtre maîtresse l'est aussi : vous
„ êtes parti de France dans le dessein
„ de voïager quelques années : achevez
„ du moins vos voïages, qu'il faudroit
„ interrompre si vous l'épousiez dès au-
„ jourd'hui. Vous en reviendrez plus
„ digne d'elle, & je vous donne ma
„ parole de consentir alors à vos desseins.
„ Je vous accorde beaucoup, ne me re-
„ fusez pas si peu de chose, &c.

Toute la lettre étoit ainsi tournée fort adroitement, & malgré l'impatiente vivacité du Marquis, je ne doutai point qu'il n'y trouvât quelque douceur, & qu'il ne la lût avec satisfaction. J'ouvris ensuite celle qui étoit pour moi. Monsieur le Duc m'y laissoit voir le fond de son cœur, & s'exprimoit en véritable père. Il ne me cachoit point, que le mariage de son fils avec une étrangère lui causeroit du chagrin, & qu'il dérangeroit toutes ses vûës. „ Mais sa lettre m'e fait
„ trembler, me disoit-il, & vif comme
„ je

» je le connois, je crains ses résolutions.
 » Si Donna Diana est telle que vous le
 » dites, je ne regarderai point absolu-
 » ment comme un malheur, qu'elle de-
 » vienne ma fille Je vous lais-
 » se le maître de cette affaire, ajoutoit-
 » il, & je me repose entièrement sur
 » votre prudence. Tâchez de guérir
 » mon fils, & de lui faire quitter l'Es-
 » pagne; mais je vous recommande sur
 » tout de le conduire avec bonté; si
 » vous croïez sa guérison impossible,
 » j'approuverai tout ce que vous aurez
 » fait, &c. "

Cette lecture me fit admirer également
 la sagesse de Monsieur le Duc, & son af-
 fection pour le Marquis. La confiance
 dont il m'honoroit me toucha aussi sen-
 siblement. Je fis quelques réflexions sur
 la conduite que je devois tenir, & sur
 l'usage que je ferois du plein pouvoir
 qui m'étoit accordé. Dans l'extrémité du
 péril, où étoit Donna Diana, ce n'étoit
 pas risquer beaucoup, que de la consoler
 par l'assurance d'être unie à son amant.
 Si elle meurt, disois-je, elle en mourra
 plus contente, & ce sera une douleur de
 moins pour le Marquis; si elle se réta-
 blit, nous la ferons consentir aisément
 à attendre la fin de nos voïages; ou si
 l'impatience du Marquis le rend sourd

aux raisons de Monsieur le Duc , nous prendrons nôtre parti selon les circonstances. Je ne vois plus rien , qui doive me faire appréhender ce mariage. Dom Diego est d'une ancienne maison , il a servi son Roi avec honneur , & dans un emploi distingué ; sa fille est à présent un parti très-riche , outre son mérite & sa beauté , qui la rendent digne d'une couronne. Après avoir pris cette résolution , je cachetai la lettre adressée au Marquis , & je remontai à sa chambre. Je viens vous apprendre , lui dis-je , que le Brun est de retour : voilà la lettre que Monsieur le Duc vous écrit. Il l'ouvrit avec une ardeur surprenante. Mais lorsque je croïois , qu'il alloit la lire , il s'arrêta avec une espèce de fraïeur , pour me demander , si je ne favois pas déjà ce qu'elle contenoit. Epargnez-moi un coup mortel , me dit-il , je ne la lirai pas si elle m'est contraire. Lisez , lisez , lui dis-je , on n'a pas dessein de vous ôter la vie. Il la lût , & comme il avoit l'esprit très-pénétrant , il sentit tout d'un coup sur quel espoir Monsieur le Duc exigeoit des délais. Cependant il parut touché de sa bonté , & je vis quelques larmes couler de ses yeux. Je lui demandai , s'il n'étoit pas content , & de quoi il pouvoit se plaindre. Non , me répon-

répondit-il, je ne me plains pas de mon père ; il me promet son consentement après nos voïages si je continuë d'aimer, je le connois trop bien pour craindre qu'il manque à sa promesse : mais pour-quoi espère-t-il que mon amour pourra s'affoiblir, car c'est le but de son cruel retardement ; & si je lui ai fait assés connoître, que je suis incapable de changer, pourquoi me causer des tourmens inutiles en différant si long-tems mon bonheur ? Si vous vouliez faire attention, repliquai-je, que vôtre mariage fixeroit tout d'un coup vôtre-jeunesse, & vous priveroit de mille avantages, qui sont encore nécessaires à vôtre éducation, vous conviendriez, que Monsieur le Duc raisonneroit avec beaucoup de sagesse. Mais laissons aujourd'hui le soin de l'avenir. Donna Diana n'est pas en état de penser à des nôces. Bornons nous au présent. Allez lui faire part de la lettre que vous venez de recevoir. Cette nouvelle, qui la comblera de joïe, pourra contribuer à son rétablissement. Je consens même, si vous voulez, que nous lui cachions qu'elle a d'autres délais à craindre que ceux de sa guérison. Nous nous rendâmes ensemble auprès de son lit. Nous la trouvâmes assés tranquile. Elle présenta la main au Marquis en le voïant appro-
cher ;

cher; car il sembloit, que l'accident qui lui étoit arrivé, les eût rendus plus familiers. Elle lui dit en le prévenant, d'une voix foible, mais les yeux attachés sur lui, & toujours pleins de cette douce vivacité, que toute la force de son mal ne pouvoit éteindre: Cher Marquis, j'étois occupée d'une pensée bien affligeante. Je pensois, que vous ne m'aimerez plus après ma maladie. Je perdrai peut-être ce peu de beauté qui vous avoit touché, & vous ne me verrez plus qu'avec indifférence. Il ne médita point sa réponse. Quand vôtres maladie pourroit vous changer, lui dit-il, m'empêchera-t-elle de vous voir toujours du même œil? N'est-ce pas moi qui ai commencé à vous aimer? Pourquoi voulez-vous que je puisse finir? Non, non, quoique j'aie pris ma passion par les yeux, c'est dans le fond de mon cœur, qu'elle est à présent, & je sens bien qu'elle n'en fortira jamais. Je vous en apporte des preuves, ajouta-t-il, heureux! si elles pouvoient vous causer quelque joie. Nos cœurs s'uniront, quand vous voudrez, pour ne se séparer jamais; mon père y donne les mains, & me permet de vous épouser. Mon valet de chambre arrive de Paris avec cette heureuse nouvelle. Y consentez-vous, chère Diana, continua-t-il en se

se jettant à genoux, & s'appuyant sur son lit; vôtre cœur n'oppose-t-il rien à ma félicité, & me rendra-t-il heureux sans répugnance? C'est entre vos mains qu'est maintenant mon sort, je veux qu'il dépende de vous toute ma vie.

Que l'amour est une étrange passion! Donna Diana malgré l'affoiblissement où une mortelle blessure l'avoit réduite depuis neuf jours, me parut plus charmante que jamais après cette agréable assurance. Tout le sang qu'elle avoit répandu n'empêcha pas que son visage ne se couvrit d'une couleur vermeille, & qu'il ne sortit de ses yeux mille traits de flamme. Elle ne répondit que deux mots, mais qui suffisoient pour exprimer tous ses sentimens. Je ne souhaite la vie que pour être à vous, lui dit-elle en serrant sa main, & je prierois le Ciel de me la ravir, si vous deviez cesser de m'aimer. Je l'interrompis, dans la crainte que trop d'agitation ne lui devint nuisible. Je confirmai le discours du Marquis, en l'affûrant que Monsieur le Duc de . . . m'avoit écrit dans les mêmes termes, & qu'elle seroit reçûe à la Cour de France avec admiration. Le Chirurgien, qui vint un moment après, nous avertit, qu'un entretien si animé arrêtoit ses remèdes: il nous pria de nous retirer.

Dom Diego étoit déjà instruit du retour de le Brun , lorsque nous lui apprîmes le succès de son voïage. Nous crûmes devoir lui découvrir en même-tems le vrai nom du Marquis. Il fut pénétré d'une vive joie, & lui rendit mille graces de l'honneur qu'il faisoit à sa famille. Le Marquis l'embrassa tendrement, & le traita d'avance de son cher père. Il fit les mêmes caresses aux trois frères de son amante. Tout le monde prit part à cette agréable nouvelle, & la joie paroïsoit commune. Mais hélas ! elle devoit être bien courte. C'étoit une espèce de délassement, pour nous préparer à la plus vive de toutes les douleurs. De quoi fervent toutes les précautions humaines contre l'immuable disposition des volontés de Dieu ! Les remèdes de l'art, les soins de l'amour, nos vœux, nos desirs & nos larmes, rien ne pût conserver au Marquis l'aimable Donna Diana. Je voudrois pouvoir éviter ce triste endroit de mon Histoire. Je sens, qu'il me sera difficile de représenter au naturel une scène si douloureuse. On sera surpris avec raison, que j'y trouve cette difficulté, moi que tant d'évenemens tristes, dont j'ai été le sujet ou le témoin, devroient avoir accoutumé à parler le langage de la tristesse & de la douleur. N'est-ce

ce

ce pas peut-être aussi, que mon cœur en aiant fait une expérience presque continue, en porte le sentiment à un excès, auquel je ne trouve plus d'expressions qui puissent atteindre? Quoi qu'il en soit, voici la plus malheureuse aventure de nos voïages, & la plus rude épreuve où la vertu du Marquis ait été exposée.

Nous nous étions mis au lit assés tard, avec une opinion très-favorable de la blessure de Donna Diana. Le Marquis s'étoit endormi assurément dans les plus douces idées du monde. Je dormois moi-même d'un profond sommeil, lors qu'on vint m'éveiller tout d'un coup avec violence. C'étoit le Chirurgien, qui me déclara nettement, qu'il étoit trompé si Donna Diana avoit plus de deux heures à vivre. Que m'apprenez-vous? lui dis-je: elle étoit hier si bien quand nous la quittâmes. Il me répondit, qu'à parler juste elle n'avoit jamais été bien, mais qu'il en avoit néanmoins esperé quelque chose jusqu'à cette nuit. Vous savez, ajouta-t-il, que je couche sur un matelas dans sa chambre; je me suis approché d'elle vers une heure, & je l'ai trouvée sans poulx, & sans connoissance. Mon elixir l'a fait revenir à elle, mais avec tant de signes d'une mort prochaine, que

j'ai désespéré de sa vie. J'ai fait avertir son père & le Curé, qui sont actuellement dans sa chambre. Lorsque ses affaires ont été finies avec Dieu, elle a demandé avec empressement à parler à Monsieur le Marquis. Je n'ose lui porter une si fâcheuse nouvelle, & j'ai mieux aimé commencer par vous-même. M'étant levé à l'instant, je le suivis à la chambre de Donna Diana. Elle me demanda lorsque je fus auprès d'elle, si je ne lui donnerois pas la consolation de voir son cher Marquis avant que d'expirer. Je lui répondis la larme à l'œil, que j'allois l'éveiller, c'est-à-dire lui porter le coup de la mort à lui-même, en lui apprenant, qu'il étoit prêt de la perdre. Dans le fond je me trouvai dans un extrême embarras au sortir de la chambre. Comment lui annoncer cette nouvelle? Comment l'exposer à voir expirer à ses yeux son amante? Encore si j'eusse pû m'assurer, qu'il en seroit quitte pour des cris & des larmes. Mais qui pouvoit me répondre de sa vie, foible encore comme il étoit, frappé d'un coup si imprévu, transporté de douleur & d'amour? Quelque touché que je fusse de la situation de Donna Diana, je balançai si je lui accorderois cette satisfaction; car enfin le Marquis me tenoit lieu de tout, & je n'avois rien de

de si précieux à conserver. Le Ciel me secourut dans cette peine, en m'inspirant tout d'un coup un dessein, qui servit non seulement à procurer à ces deux tendres amans l'unique témoignage d'amour, qui leur restoit à esperer l'un de l'autre; mais encore à moderer les transports du Marquis avant & après la perte de son amante. J'allai droit à sa chambre, qui étoit depuis quelques jours proche de la mienne. Je le trouvai éveillé. Monsieur, lui dis-je d'un ton ferme pour lui inspirer d'abord de la force, je viens de voir Donna Diana, qui m'a paru plus mal qu'hier. Je souhaiterois que vous la visiez aussi. Vous ne sauriez marquer trop d'affection pour une personne à qui vous êtes si cher. Je vous dirai bien plus: Monsieur le Duc votre père me laisse la liberté dans une lettre que je ne vous ai pas fait voir, de vous unir avec votre amante; je veux vous accorder ce matin cette satisfaction: car enfin si le Ciel dispoit d'elle, ce seroit pour vous un souvenir consolant, que celui d'avoir été son époux. J'ai eu soin qu'on fit avvertir le Curé. Levez-vous, & venez si vous voulez avec moi. Mais quoique je ne désapprouve point votre douleur, je vous recommande de vous rendre un peu plus maître de vous-même, & de

ne pas marquer tant de foiblesse. Songez que vous avez pour témoins des Espagnols, qui savent estimer la grandeur d'ame, & qui connoissent maintenant vôtre nom. Il ne vous feroit pas honorable de manquer de courage en leur présence. En un mot, vous avez la gloire de Monsieur le Duc & la vôtre à conserver : qu'un si grand motif vous soutienne, & lorsque je fais pour vous beaucoup plus peut-être que je ne dois, sauvez moi la honte de vous voir faire une lâcheté sous ma conduite.

Il me parut un peu étourdi d'une harangue si sévère, mais c'étoit l'état où je voulois le mettre. Il prit ses habits avec empressement. Je lui repetai plusieurs fois en allant, sur tout, Monsieur, point de foiblesse : songez à vous, ne vous déshonorez pas. Nous entrâmes dans la chambre. Donna Diana étoit presque expirante ; mais comme elle conservoit toute sa raison, elle nous apperçut. Le Marquis jugeant bien par le triste appareil, dont elle étoit environnée, qu'elle n'étoit pas éloignée de sa fin, alloit se jeter à genoux auprès d'elle ; je l'arrêtai par la main, & le présentant à Dom Diego, qui étoit appuié contre le lit : Voilà, Monsieur, lui dis-je, le fils unique de Monsieur le Duc de . . . vous savez de quelle

quelle tendresse il est rempli pour Donna Diana; souffrez pour satisfaire sa douleur & son amour, qu'il s'unisse avec elle par des liens que la mort seule pourra rompre. Je vous demande cette grace pour lui, au nom de Monsieur le Duc son père. Dom Diego répondit en versant des larmes, qu'il consentoit à ma demande, comme au plus grand honneur qu'il pût recevoir. Tous les assistans éclatoient en pleurs & en soupirs. Je priai le Curé de s'approcher, Donna Diana eut encore la force de tendre la main à son cher amant. Elle lui donna sa foi après avoir reçu la sienne, & le Prêtre leur accorda la bénédiction.

Je ne sais si l'on pourra lire ce récit sans émotion, mais il est certain, que le cœur le plus insensible auroit été touché d'un si tendre spectacle. Le Marquis continuoit de tenir la main de son amante entre les deux siennes. Il la regardoit défailir sans qu'il pût prononcer une parole. Chaque soupir, qu'il lui voïoit pousser, lui tiroit une goutte de sang du cœur. Pour elle on l'entendoit dire quelque-fois d'une voix interrompue, & qui commençoit à s'éteindre: Adieu, mon cher Marquis, souvenez-vous de moi: je meurs votre épouse. De tems en tems elle faisoit un effort pour lui serrer la

B 7

main.

main. Elle tourna une fois les yeux sur moi , & elle me dit en me montrant la main de son amant : C'est à vous que j'en ai l'obligation. J'affectois de les exhorter tous deux à prendre courage , & à se soumettre aux ordres du Ciel : mais ma fermeté n'étoit que sur mon visage , & je me retournois souvent pour essuier des larmes , que je n'étois pas le maître de retenir.

Pourquoi m'occuper si long-tems d'un si triste objet ? Enfin l'aimable & l'infortunée Diana poussa un soupir , qui fut le dernier de sa vie. Elle est morte, Monsieur, dis-je au Marquis d'une voix ferme, il n'est plus question que de la recommander à Dieu , & de se souvenir d'elle. Je l'arrêtai entre mes bras comme il se jettoit sur son corps. Il fit des efforts violens pour m'échapper , mais les forces lui manquant tout d'un coup , il tomba sur moi sans connoissance. Scoti & Brissant m'aidèrent à le porter à sa chambre, après que j'eus baïsé respectueusement la main de Donna Diana , que je ne devois jamais revoir. Elle ne me parut pas changée par la mort. Des traits aussi réguliers que les siens ne pouvoient pas être aisément défigurés : si l'on excepte un peu de pâleur, on l'eût pris pour une personne fatiguée, qui dormoit d'un sommeil doux & paisible.

J'au-

J'aurois fait transporter sur le champ le Marquis à cent lieues de l'Espagne, si j'eusse crû le pouvoir sans danger. Mais quelle apparence de l'exposer sitôt aux agitations d'une longue route? quoique sa blessure n'eût plus rien d'absolument dangereux, les chairs étoient encore délicates & mal-raffermies. L'ordre du Chirurgien l'obligeoit à garder un regime exact, & à se ménager beaucoup. Je resolus donc de retourner à Madrid. En faisant ces réflexions, je travaillois à le retirer de son évanouissement. Il n'eut pas plûtôt repris la connoissance, qu'il jetta ses regards autour de lui; & voyant que nous environnions son lit de manière à prévenir tous ses transports, il leva les yeux & les mains au Ciel avec un mouvement tout passionné. O Dieu! s'écria-t-il, ne me fera-t-il pas permis de la suivre! Faut-il vivre sans elle! Ah, mon cher père! ajouta-t-il en s'adressant à moi, pourquoi m'empêchez-vous de mourir? Je m'assis auprès de son lit, & je pris ses deux mains dans les miennes. Hé quoi, lui dis-je, mon cher Marquis, vous perdez tout d'un coup les sentimens de courage, dont je vous ai crû tantôt si rempli! Vous regardez la mort comme le seul remède de vos maux, & vous ne pensez pas que vôtre raison & vôtre générosité peuvent

vent suffire pour vous consoler ! Mon cher enfant , écoutez - moi ! Je ne vous demande qu'un moment de réflexion : de qui vous plaignez-vous ? Est-ce de Monsieur le Duc votre père , qui vous a écrit d'une manière si tendre , & qui n'a rien refusé à vos desirs ? Est-ce de votre chère épouse , qui a paru si satisfaite d'emporter cette qualité en mourant , & qui s'afflige peut être maintenant de vos pleurs , parce qu'elle ne désire que de vous voir tranquile & heureux ? Est-ce de moi , qui vous regarde comme un cher fils , qui m'est plus précieux que moi-même , & qui ait fait pour vous jusqu'à présent tout ce qu'une tendresse extrême a pu m'inspirer ? Il ne reste donc que Dieu que vous puissiez accuser de vos peines. Oui , c'est Dieu seul qui les cause , vous ne pouvez les attribuer qu'à lui. Voyez donc maintenant , si vous prétendez résister à ses ordres , l'irriter par vos murmures , le combattre par vos transports , & le mépriser même en lui refusant votre soumission par un désespoir obstiné , qui semble lui reprocher de l'injustice. Je ne veux point vous croire capable d'un si terrible excès d'impiété. Vous avez de la Religion ; on ne peut être honnête homme sans en avoir , voici le tems d'en faire usage. Allons , mon aimable Marquis , ajoutai-je ,

je, en l'embrassent avec tendresse, prenons nôtre malheur en gens d'honneur, & en Chrétiens. Pleurons ensemble la charmante Diana, mais respectons le Ciel en la pleurant; & méritons par une douleur si juste & si soumise, que Dieu lui-même nous console.

Je ne fai s'il faisoit quelque attention à mon discours. Il avoit la moitié du visage appuyée fortement contre son oreiller, les yeux fermés, quoique j'en visse couler incessamment un ruisseau de larmes; & ses mains, que je tenois, trembloient quelque-fois avec beaucoup de violence par un effet de la vive agitation de tous ses esprits. Vous ne me répondez rien, repris-je d'un ton plus triste; je vois bien que vous n'avez plus d'amitié pour moi, & que vous voulez me faire mourir moi-même de chagrin. Il ouvrit les yeux à ce reproche. Ah! me dit-il, je vous aime toujours; mais mon désespoir n'est-il pas bien juste? que ferai-je de la vie, si vous ne me permettez pas de mourir? vous devriez me donner la mort par compassion. Si vous me la refusez, ma douleur me la donnera bien sans vous. Je lui proposai de quitter le lieu funeste où nous étions. Il me répondit, que tout lui étoit indifférent, que par tout où nous irions il sauroit bien trouver

trouver un tombeau. Je profitai de ce consentement, & aiant fait mettre Scoti à ma place, j'allai trouver Dom Diego; qui étoit plongé dans une profonde tristesse. Je lui dis en deux mots, que j'étois dans le dessein de partir pour Madrid, & que je le priois de nous prêter un carrosse; que le triste état où étoit le Marquis m'obligeoit à ce départ précipité, & ne nous permettoit pas d'assister aux funeraillles de Donna Diana, mais qu'aussi-tôt qu'il commenceroit à devenir un peu plus tranquile, nous ne manquions pas d'aller chés lui, pour lui marquer nôtre reconnoissance, & l'assûrer d'une éternelle amitié. Il voulut m'accompagner à la chambre du Marquis. Je le conjurai de ne pas même paroître devant lui, parce que sa présence ne feroit qu'irriter son désespoir. J'y avois laissé ses trois fils, & je lui dis, que cela suffisoit. J'y retournai pendant qu'on préparoit le carrosse. Un moment de mon absence y avoit causé bien du désordre. A peine avois-je été dehors, que le Marquis étoit retombé dans un transport plus vif que jamais. Il avoit fallu des efforts infinis pour le retenir, & l'empêcher d'attenter sur soi-même. Il vouloit aller à la chambre de son amante, pour la voir encore, & expirer auprès

après d'elle. Sa douleur s'exprimoit d'une manière si tendre & si vive, que je trouvai tous les assistans les larmes aux yeux autour de lui. Ma présence parut le calmer un peu. Partons, lui dis-je, allons chercher un séjour plus heureux. Je lui fis prendre malgré lui quelque nourriture pour le fortifier; il ne prononça plus un seul mot jusqu'au moment du départ. Nous nous mîmes dans le carrosse, & nous arrivâmes le soir chés Dom Porterra. On juge bien, que je ne fus guères tranquille sur la route, & que j'eus besoin d'une continuelle attention pour le moderer.

Quelques jours se passèrent. Mes instances, celles du Comte de Mancenez & de tous nos amis le firent enfin renoncer au dessein de mourir. Mais lorsque j'eus tiré de lui cette promesse, il me dit; Je vous promets trop, & peut-être plus que je ne puis vous tenir. Je lui répondis, que sa parole étoit un gage qui me rassûroit entièrement, que je comptois d'ailleurs extrêmement sur son courage; qu'il falloit qu'il achevât promptement de se guérir pour quitter l'Espagne, & fuir des lieux qui lui avoient été si funestes; que je lui promettois de ne jamais combattre sa douleur tant qu'elle seroit raisonnable, & qu'il trouveroit

veroit toujours en moi un ami tendre & fidèle dans le sein duquel il pourroit verser librement ses pleurs. Il m'embrassa en m'assurant, que depuis qu'il avoit perdu sa chère Diana, j'étois ce qu'il avoit de plus cher au monde. Cette manière de le consoler en entrant dans ses peines & en flattant sa tristesse, me sembla le meilleur de tous les remèdes. Il me réussit mieux que n'auroit fait une morale étudiée, & des remontrances sévères, qu'il n'étoit point en état de goûter. Le Comte de Mancenez m'avoit proposé plusieurs fois d'aller voir la belle maison de l'Escorial, où il avoit un parent Religieux parmi les Jeronimites. Je tâchai d'engager le Marquis à faire ce petit voiage. J'espérois de le ramener de là, si non consolé, du moins assés maître de son trouble pour voir nos amis, prendre congé d'eux, & nous mettre ensuite en chemin pour Lisbonne. Le Roi étoit revenu à Buen-retiro, ce qui devoit nous donner plus de liberté à l'Escorial. Nous partimes après que le Comte eut envoyé un laquais à son parent pour l'avertir de nôtre arrivée. Il étoit Procureur du Monastère de Saint Laurent; c'est-à-dire, qu'il y étoit le maître, car ces fortes d'emplois donnent un plein pouvoir parmi les Moines. Nous
nous

nous ressentîmes de son autorité par la bonne chère qu'il nous fit faire pendant trois jours. Il avoit l'humeur gaïe & vive, & le tour d'esprit agréable. Le Comte l'avoit prévenu sur la tristesse du Marquis, de sorte qu'il n'épargna rien pour le divertir, & lui inspirer de la joie. Il nous fit voir les appartemens du Roi, l'Eglise qui est magnifique, & la Chapelle inférieure où sont les Mausolées des Rois d'Espagne. Il nous conduisit aussi dans les deux Bibliothèques, où nous vîmes plusieurs Religieux un livre à la main, qui paroïssent travailler avec application. L'étude est ici en honneur, nous dit il. & vous trouverez peu de Religieux en Espagne, qui aient plus d'inclination que nous pour les lettres. Il est sorti de cette maison quantité de bons ouvrages, dont l'Eglise & l'Etat ressentent l'utilité, & c'est à nos Savans que nous devons l'estime dont le public nous honore. La Providence s'en mêle, ajouta-t-il, car il est surprenant, qu'il se trouve quelqu'un parmi nous, qui ait le courage d'essuier les peines de l'étude. Je ne parle point des peines propres du métier, elles sont douces quand l'inclination s'y trouve; je parle des manières dures, que nôtre Supérieur Général prend à l'égard de ceux qui étudient. Ni distinction,

inction, ni faveur. C'est un homme grossier, sans naissance & sans mérite, qui s'est élevé je ne sai par quels moïens au rang qu'il occupe, & qui ne fait point de cas des Savans, parce qu'il ignore jusqu'aux premiers élemens des Sciences. Cela est vrai, répondit le Comte de Mancenez; il est connu sur ce pied-là dans le public; mais vôtre consolation doit être, qu'il est trop vieux pour qu'il puisse vivre long-tems. Il faut que vous fassiez connoître à ces Messieurs, continua-t-il, celui que tout le monde lui souhaite pour successeur, & dont vous m'avez parlé tant de fois avec éloge. Il est aussi aimable, repliqua le Procureur, que l'autre est brusque & farouche. Vous verrez un homme, qu'un long commerce du monde a poli, & qui a rapporté de la Cour de Rome, où il a demeuré long-tems, une expérience consommée, & les manières les plus civiles; sans y avoir pris cet air double & mystérieux qu'on acquiert ordinairement en Italie; de sorte qu'il est tout à la fois d'un caractère aimable & ouvert dans la société, & d'un esprit très-délié pour les affaires. Je marquai quelque curiosité de connoître un Religieux de ce mérite. Elle fut satisfaite le soir. Il étoit Supérieur particulier de Saint-Laurent. Il vint en
cette

cette qualité nous tenir compagnie à souper, nous ne trouvâmes dans son entretien que de nouvelles raisons de l'estimer. J'ai crû devoir aux civilités que nous reçûmes de lui le court éloge que j'ai fait de son mérite. Il s'appelloit le père Codranos. Le Procureur continua à nous parler des Religieux de cette Maison, qui faisoient profession d'aimer l'étude. On ne fera pas fâché de voir ici leurs noms & leurs talens, tels qu'il nous les fit connoître.

Le premier & le plus ancien se nommoit le Père Benito. Il étoit homme de condition. Toute sa vie avoit été employée à l'étude. L'Espagne est inondée de ses ouvrages. C'étoit un Savant d'une érudition vaste, & qui embrassoit tout. Une mémoire heureuse, une ardeur infatigable pour le travail, ses voïages, ses recherches, & la multitude de ses volumes, l'ont mis dans un rang distingué parmi les Auteurs Espagnols: Mais dans le fond il ne faut pas chercher chés lui le choix du bon, le discernement du meilleur, le goût du stile, même dans sa Langue naturelle, l'exactitude & la profondeur de la critique. C'étoit un homme, en un mot, qui savoit médiocrement plusieurs Langues, qui travailloit beaucoup, & qui a composé un grand nombre d'ouvrages.

Un

Un autre que nous vîmes dans la Bibliothèque, avoit entrepris le Recueil de tous les Historiens de la Monarchie Espagnole. Son nom étoit le Père Quibetos. L'entreprise passe ses forces, nous dit le Procureur en branlant la tête, s'il n'étoit question que de nous donner le texte de chaque Auteur, en le copiant exactement sur les Manuscrits ou sur les Livres déjà imprimés; je crois qu'on pourroit attendre de lui quelque chose d'exact: mais de bonnes dissertations, des éclaircissimens, un jugement sûr du mérite & de l'utilité de chaque Historien, des conciliations de tems ou de faits, c'est ce que personne ne croit qu'il puisse exécuter. Il faut pour cela de l'esprit, du discernement, & une profonde connoissance de l'Histoire. Cependant, ajouta-t-il, il a pris avec lui un associé qui est habile homme, & dont il pourra tirer de grandes lumières. On l'appelle de Père Telos.

Nous en vîmes quantité d'autres, dont le Procureur nous fit successivement le portrait. Le Père Ramnes, homme vérifié dans la lecture des Pères, & dans l'Histoire Ecclésiastique. On a de lui quelques ouvrages d'une exactitude qui lui fait honneur. Le Père Vedro, ancien Professeur de Theologie: c'est-à-dire, qu'il y avoit plusieurs années qu'il l'avoit enfei-

enseignée, car il n'avoit point exercé ce métier long-tems, & le Procureur nous dit, qu'il y paroïssoit bien à ses ouvrages. C'étoit d'ailleurs un esprit fin & cultivé, qui étoit propre sur tout à composer de petites Pièces. Le Père Sipes, Auteur d'une Histoire célèbre, dont le nom m'a échappé : son Livre a fait la fortune de l'Imprimeur. C'étoit un jeune homme, qui avoit beaucoup d'esprit & de lecture, mais un peu trop prévenu de son mérite. Nous eûmes un moment de conversation avec lui. Il me montra quelques Pièces de Vers François qu'il avoit mis, me dit-il, en musique; il m'assûra, qu'ils étoient de sa façon. Je les savois néanmoins par cœur depuis plus de dix ans. J'admiraï cette rencontre comme une espèce de Phénomène Litteraire.

Le Procureur nous fit remarquer deux Religieux de bonne mine, qui contestoient ensemble au coin d'une fenêtre, apparemment sur quelque point d'érudition. Voïez-vous, me dit-il, celui qui a le visage plein & vermeil? il s'appelle le Père Erasmos. C'est un homme qui a beaucoup d'esprit & de facilité pour le travail. Il s'est chargé d'un ouvrage considérable, il est capable de s'en tirer avec honneur. Il a l'humeur gaïe, il tourne

agréablement un bon mot, il aime ses amis, & les sert avec zèle dans l'occasion, enfin il a mille qualités estimables. D'un autre côté voulez-vous connoître un bourru fieffé, un misantrophe, un atrabilaire, un homme qui haït le travail, & qui a l'esprit pesant, un médifant, qui ne ménage ni ceux qu'il haït, ni ceux qu'il aime . . . Ha ha, interrompis-je, vous parlez sans doute de celui qui est avec le Père Erasmos : voilà deux hommes d'un caractère bien différent. Point du tout, me répondit-il, je vous parle du même homme : c'est le Père Erasmos lui-même, qui réunit toutes ces contrariétés. Il n'y a qu'à le voir dans des momens différens. Tantôt il est tel que je vous l'ai représenté d'abord ; un instant après on ne le reconnoît plus. On diroit, que cet étrange homme a deux ames qui prennent le dessus tour à tour, & qui sont opposées dans toutes leurs inclinations. Il est animal raisonnable comme vous & moi, mais on ne voit jamais que la moitié de ce qu'il est ; quelquefois il est raisonnable, & quelquefois ce n'est qu'un animal. L'autre Père, qui est avec lui, se nomme le Père Tiiman. Il a du savoir & de l'érudition ; mais comme il n'a pas la tête des plus fortes, on craint qu'à force de la charger

la

la voiture ne se brise Le Procureur nous fit ainli passer en revûe la plupart des Religieux de son Monastère. Le tour qu'il donnoit à ses louanges ou à sa critique nous divertit agréablement. J'eus soin le soir d'écrire tout ce que je pûs rappeler de cette conversation, & je la mets ici telle que je la trouve encore sur mes tablettes. Elle servira du moins à faire connoître, que les sciences ne sont pas négligées en Espagne, & que le Monastère de Saint-Laurent de l'Escorial renferme quantité de personnes de mérite. Il m'en est échappé plusieurs, dont je n'ai pû rappeler les noms.

Le Marquis parut insensible à tout ce que le Père Procureur fit pour le réjouir. Il ne prêtoit pas même l'oreille à la conversation. Son ame étoit au tombeau de Donna Diana. Je l'excitois quelque-fois pour interrompre ses tristes rêveries: il me prioit d'être sans inquiétude, & il m'assûroit, qu'il étoit tranquile; mais ses soupirs le trahissoient, & souvent même des pleurs échappés malgré lui. Nous quittâmes l'Escorial après y avoir demouré trois jours. Etant retournés à Madrid, je ne songeai plus qu'à hâter nos adieux pour sortir promptement d'Espagne. Je balançai long-tems, si je partirois sans avoir vû mes parens, qui demeuroient

en divers endroits du Roïaume, ou du moins sans me faire connoître de l'un d'eux, qui étoit ordinairement à la Cour. Je l'avois vû souvent, mais comme s'il n'eût été pour moi qu'un étranger. Enfin je pris la résolution de n'en voir aucun. Peut-être faudra-t-il, me disois-je, non-seulement leur apprendre mon nom, mais leur prouver ma naissance. Les Espagnols sont fiers. Je ne suis point d'ailleurs en état de les voir avec plaisir. Je donnai ordre à Scoti de se préparer au voyage de Lisbonne. Pour nos visites d'adieu, j'aurois souhaité de pouvoir nous dispenser de celle que nous devions à Dom Diego de Velez. Je ne prévoiois que trop la douleur qu'elle coûteroit au Marquis. Mais la bienséance le demandoit si absolument, qu'il fallut s'y résoudre. Nous commençâmes néanmoins par M. le Duc de Montalto. Nous ne l'avions pas vû depuis qu'il étoit venu lui-même voir le Marquis à Buen-retiro. Le bruit public lui avoit appris nos malheurs. Il fit mille caresses au Marquis, & il eut l'attention de ne lui rien dire, qui pût renouveler le souvenir de sa perte. Il le pria de lui donner de ses nouvelles, à quelque éloignement qu'il pût se trouver de l'Espagne : & lorsque nous lui eûmes appris que nous prenions le chemin

chemin de Lisbonne, il nous offrit des Lettres de recommandation pour divers Seigneurs de cette Cour. Nous les acceptâmes, quoique nous en eussions apporté de Paris, & que nous n'eussions dessein d'en faire usage qu'à l'extrémité du besoin. Le dernier adieu fut très-tendre. Cet aimable Seigneur nous embrassa mille fois, & nous pria de le regarder toujours comme un de nos meilleurs amis. Nous allâmes de là chés la plupart des personnes de Madrid, de qui nous avons reçu des marques d'amitié ou de civilité. Je remis au lendemain nos deux plus chères visites, je veux dire celle de Monsieur le Comte de Mancenez, & celle de Dom Diego. Allons voir nos chers amis, dis-je au Marquis, commençons par l'aimable Comte de Mancenez, qui vous a marqué tant de tendresse, & pour qui vous ne sauriez avoir trop de reconnoissance & d'amitié. Je l'avois fait avertir par un laquais. Il se mit à pleurer en nous voyant. Nous fîmes la même chose de nôtre côté, & nous demeurâmes ainsi quelque tems, sans avoir la force d'ouvrir la bouche. Donna Elisa accourut lors qu'elle eut appris nôtre arrivée, & nous trouvant dans cette triste situation, elle se

mit à pleurer avec nous. Enfin je pris la parole pour leur marquer à quel point nous étions touchés de leurs manières généreuses, & de la constance de leur amitié. Nôtre entretien fut tel qu'on peut se l'imaginer. Il fallut leur promettre de dîner pour la dernière fois avec eux. On ne pût s'empêcher de tomber plusieurs fois sur l'infortunée Donna Diana, & les larmes recommençoient toujours. La sincère amitié cause des sentimens aussi tendres & presque aussi violens que l'amour. Nous quittâmes cette charmante sœur & cet aimable frère avec des regrets qui ne peuvent être exprimés, & nous leur jurâmes un attachement & un souvenir éternel. Le Comte voulut encore nous accompagner chés Dom Diego. Il nous attendoit, je l'avois fait avertir aussi. Le Lecteur me pardonnera si j'évite la mémoire de cette douloureuse entrevûe. Il m'en coûte trop, lorsque je rappelle une tristesse que j'ai sentie. Mon cœur s'émeut encore, & les traces de mes plus anciennes douleurs se renouvellent. Je ramenai le Marquis dans un état à me faire balancer, si nous partirions le lendemain, suivant les ordres que j'avois donné à Scoti. Cependant la nuit le remit un peu. Toutes les

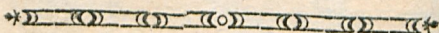
les mesures étoient prises. Nous partîmes de grand matin dans nôtre chaise, avec des chevaux de poste. Nos gens couroient aussi. Ils étoient quatre; l'illustre Brissant aiant obtenu du Marquis la permission de nous suivre.

Fin du neuvième Livre.





MEMOIRES
DU
MARQUIS DE ***



LIVRE DIXIÈME.

UN homme, qu'on délivre tout d'un coup d'un fardeau pesant, n'est pas plus soulagé que je le fus en sortant de Madrid. Ma respiration me sembloit plus douce & plus libre, comme si l'air où nous entrions eût été moins épais, ou comme si l'on m'eût ôté le poids qui me tenoit la poitrine oppressée. J'embrassai le Marquis avec un mouvement de joie, que je n'avois pas senti depuis long-tems. N^o êtes-vous pas content de nôtre départ, lui dis-je, n'éprouvez-vous pas déjà que l'éloignement pourra servir à rendre un peu

peu de tranquillité à vôtre cœur? Il me répondit en soupirant, qu'il falloit de plus grands remèdes pour des maux tels que les siens ; qu'en vain s'éloignoit-il de Madrid pour retrouver la paix , puis qu'il portoit une image au fond de son ame , qui y entretiendroit toute sa vie le trouble & la douleur. N'espérez pas, continua-t-il , que je reprenne jamais l'humeur que vous m'avez connuë. Je vivrai , puisque le Ciel me l'ordonne : mais je veux vivre dans la tristesse ; j'y trouve de la douceur , & tous les plaisirs du monde en auroient moins pour moi, que les larmes que vous me voiez répandre. C'est un bien du moins que personne ne pourra m'arracher.

Il n'étoit pas encore tems de le combattre par des raisonnemens, ni de prétendre le guérir tout-à-fait. Je me contentai de lui dire , que j'espérois beaucoup du tems & de son courage ; que je ne condamnerois jamais une douleur modérée , & qu'il étoit bien juste , qu'il conservât toute sa vie le souvenir d'une personne dont il avoit été aimé tendrement. Nous n'eûmes point d'autre aventure en chemin , que celle qui arriva au Marquis dans un village au delà de Plazentia , où nous nous étions arrêtés pour passer la nuit. Il lui prit envie de

fortir de la maison, tandis qu'on nous préparoit à souper. Ses rêveries le conduisirent dans un bois fort grand, qui étoit proche du lieu; & s'y étant enfoncé imprudemment, il s'égara de telle sorte, qu'il ne pût retrouver son chemin. Surpris de ne le pas voir revenir, je le fis chercher de tous côtés jusqu'à la nuit. On ne m'en apprit point d'autres nouvelles, si-non qu'il étoit entré dans le bois, sans que personne l'en eût vû fortir. Je tombai dans une inquiétude extrême. Je fis allumer de la paille en cent endroits, & je mis à sa suite plus de vingt personnes du village, qui connoissoient tous les endroits écartés du bois. Enfin vers minuit, c'est-à-dire, après que j'eus passé trois ou quatre heures dans une mortelle allarme, je le vis revenir à cheval avec deux jeunes Espagnols de son âge. Il me fit des excuses de son retardement, dont il rejetta la cause sur les deux Messieurs qui l'accompagnoient. Il me dit, que s'étant égaré dans le bois, & cherchant le moïen d'en fortir, il les avoit rencontrés, qui venoient de la chasse; qu'il leur avoit appris son embarras en les priant de le remettre dans son chemin; mais qu'au lieu de lui accorder cette grace, ils lui en avoient fait une autre en le trompant par honnêteté;

nêtetés; qu'ils l'avoient conduit à leur château, qui étoit de l'autre côté du bois; qu'ils l'avoient forcé de souper avec eux, & qu'il se feroit laissé même engager à y prendre un lit, s'il n'avoit appréhendé que son absence ne me causât trop d'inquiétude. J'étois si content de le revoir, que j'oubliai aisément la peine où il m'avoit jetté. Les deux Espagnols étoient de jeunes gens de condition, qui avoient été charmés de cette rencontre; & voyant à nôtre figure & à nôtre équipage, que nous n'étions point des personnes du commun, ils firent leurs efforts pour nous retenir quelques jours dans leur terre. J'étois trop résolu de quitter l'Espagne pour y consentir. Cependant nous reçûmes civilement leurs honnêtetés. Ils passèrent le reste de la nuit avec nous, & nous racontèrent plusieurs singularités curieuses du Roïaume de Leon, où Plazentia est située. Rien ne me parut plus extraordinaire que ce qu'ils nous apprirent des magiciens ou forciers, dont ce païs est rempli. En rapportant ces fortes d'histoires, je n'en garantis pas la vérité; il me suffit d'être fidèle dans la relation que j'en fais, & d'écrire les choses telles que je les ai entenduës. J'étois à la chasse, il n'y a pas plus de deux mois, nous dit l'un des deux jeunes Espagnols, avec un

valet qui menoit mes chiens. Après une journée affés heureuse, je passai par le bois où Monsieur s'est égaré; le tems m'aïant paru commode pour l'affut, j'ordonnai à mon valet d'aller m'attendre à la sortie du bois, & je montai sur un arbre dans l'espérance de tuër un chevreuil ou un sanglier. A peine y avois-je été un demi quart-d'heure, que je vis courir un grand loup, qui s'arrêta à vingt pas de moi; dans le moment que j'allois tirer, il se dépouilla de la peau dont il étoit couvert, & je n'apperçus plus qu'un homme assis au pied d'un arbre, & qui paroïssoit fatigué. Ma surprise fut extrême; mais elle redoubla un instant après, lorsque j'eus vû venir un autre loup du côté opposé s'asseoir avec le premier, devenir homme après s'être aussi dépouillé de sa peau, & s'entretenir avec son voisin. La peur se joignit alors à l'étonnement; je m'imaginai, que si ce n'étoit pas deux diables c'étoit du moins deux forciers; & comme ces malheureux sont capables des derniers crimes, j'étois tremblant sur mon arbre, & je me cachois de quelques branches sans faire le moindre bruit. Enfin, après un entretien d'une heure, ils se levèrent, reprirent leur peau, & avec elle toute la figure de deux véritables loups: ils s'acheminèrent vers

vers l'endroit où mon valet m'attendoit : mes chiens les sentirent ou les apperçurent ; j'en avois ce jour-là quatre des plus vigoureux : ils échappèrent à mon valet qui les tenoit en lesse , & se mirent après les deux loups. J'entendis les cris du valet , & le bruit des chiens. Je mis deux balles mordues dans mon fusil , ne doutant point qu'ils ne reprissent leur chemin vers moi , & je me disposai à tirer ; ils passèrent effectivement à dix pas ; j'en blessai un qui tomba , & que je crus mort. Je descendis de l'arbre ; mes chiens l'environnoient en jappant d'une force extraordinaire , mais ils n'osoient l'approcher. Mon valet arriva dans l'instant : nous allions percer ce misérable de coups de poignards , sans savoir s'il étoit homme , ou loup , & uniquement pour ma sûreté. Mais lors qu'il vit sa mort inévitable , il me demanda la vie d'une voix triste & humiliée , en m'appellant par mon nom. Je lui fis ôter sa peau par mon valet : elle étoit attachée sous son ventre avec des agrafes. Je le reconnus pour un païsan d'un village voisin. Malheureux , lui dis-je , tu mériterois le dernier supplice. Où allois tu ? Quel est ton dessein ? Il me répondit , que je l'avois blessé mortellement , & qu'il me prioit de lui faire donner du secours. Tu

m'apprendras auparavant, repliquai-je, ce que c'est que l'horrible état où je te trouve, & comment tu peux courir comme un loup, puisque tu es un homme. Il me dit en tremblant, que c'étoit un secret qu'il avoit appris de son père; qu'il en avoit quantité d'autres aussi surprenans, & qu'il me les apprendroit volontiers, si je voulois lui sauver la vie. Je donnai ordre à mon valet de le charger sur ses épaules, parce qu'il étoit trop blessé pour marcher, & je le fis porter ainsi au château. Il étoit si affoibli, que je ne tirai que quelques paroles de lui en marchant. Comme nous entrions dans ma cour, & que j'appellai du monde pour le faire enfermer dans une chambre, où mon dessein étoit qu'on en prit soin, mon valet fut précipité rudement par terre; je crus d'abord qu'il succomboit sous son fardeau, & que c'étoit lassitude; mais s'étant relevé aussi-tôt, nous ne vîmes plus le malheureux qu'il avoit apporté. Je ne puis vous dire ce qu'il devint, ni par quel art il pût nous échaper si brusquement. Ce qui est certain, c'est que la nuit n'étoit pas sombre, & que j'aurois dû l'appercevoir, s'il s'étoit enfuï d'une manière naturelle.

Le Gentilhomme Espagnol nous attesta par cent fermens la vérité de cette aventure.

ture. Son compagnon ne manqua pas de nous en raconter aussi quelques-unes avec le même détail de circonstances, & les mêmes précautions pour exciter nôtre foi. Ils nous protestèrent tous deux, que rien n'étoit plus commun aux environs de Plazentia, que de voir des grêles & des tonnerres dans les jours les plus serains, des mortalités d'animaux, des changemens d'hommes & de femmes en différentes espèces de bêtes, des enlèvemens d'enfans dès le berceau, & sous les yeux de leur mère, sans qu'elles apperçussent les Ravisseurs; des assemblées nocturnes, où l'on prétendoit qu'il se passoit mille choses abominables. Qu'on enterre un mort, ajoutèrent-ils; si c'est une personne dont la constitution fut bonne avant sa maladie mortelle, on trouve sa fosse ouverte deux heures après l'enterrement; & le cadavre a disparu; souvent même il est enlevé avant que d'être enseveli. Le Maître de l'Auberge où nous étions, qui étoit debout à nous écouter, assûra que le corps de sa femme avoit été emporté de cette manière, & que trois jours après il avoit été rapporté dans la chambre où elle étoit morte; de sorte qu'il avoit pensé mourir de fraïeur en la retrouvant nue sur une table, au moment qu'il s'y attendoit le moins. Elle avoit, nous dit-il, le ventre

ventre & l'estomac ouvert, & l'on en avoit tiré le cœur, le foie, & tout ce qu'on appelle les parties nobles.

J'ai naturellement un peu d'incrédulité pour tous les événemens surnaturels: ainsi quelque bonne idée que j'eusse de nos deux Espagnols, je regardois leur récit comme un conte inventé pour nous divertir, & je ne pûs m'empêcher de leur en témoigner quelque chose en badinant. Ils continuèrent à me protester qu'ils étoient sincères: mais ils ne m'auroient pas persuadé davantage, si je n'eusse été forcé par ce que je vis un moment après, à croire qu'il se passe effectivement des choses étranges dans cette partie de l'Espagne.

Il étoit environ une heure après minuit, on frappe à la porte de l'Auberge avec violence, le Maître de la maison y court; & comme il n'avoit point d'autre chambre pour ses hôtes, que celle où nous étions, & où il y avoit plusieurs lits, il revient pour nous prier de recevoir avec nous un Cavaliero qui venoit d'arriver. Nous lui dîmes que cela étoit juste. Le Cavaliero entre; c'étoit un homme de trente ans, bien mis & d'une belle taille, mais pâle & foible, au point de ne pouvoir se soutenir: son valet l'aideroit à marcher; il poussa un profond

profond soupir après s'être assis ; & il demanda à l'Aubergiste , s'il ne se trouveroit pas quelqu'un dans le village , qui pût le saigner. Il y avoit une façon de Chirurgien qu'on alla chercher sur le champ. Pendant ce tems-là , nous fîmes un compliment honnête à l'étranger sur son incommodité. Ah ! Messieurs , nous répondit-il , je suis hors de moi , mon sang est encore glacé de fraïeur. Ce que je viens de voir , me fera présent toute ma vie. Nous le priâmes de nous faire part d'une aventure dont il paroïssoit si frappé. Aurai-je assés de force pour la raconter , reprit-il avec un soupir ? Je viens de Talavera ; je vais voir l'Evêque de Plazentia , qui est mon oncle. Cette nuit sur les dix heures , je traversois le bois qui est proche d'ici , dans le dessein de gagner cette Auberge pour y demeurer jusqu'au jour. Je connois les chemins ; j'ai fait la même route plusieurs fois. Etant au milieu du bois , j'ai entendu des cris étonnans , qui ne me sembloient pas venir de bien loin ; & croïant reconnoître que c'étoit la voix d'une femme , un mouvement de pitié m'a fait pousser mon cheval vers le lieu où elle étoit , pour lui donner du secours. Je l'ai trouvée seule dans un endroit découvert , & sans arbres. Elle s'est avan-

cée

cée vers moi avec des hurlemens effroïables; ses cheveux étoient épars, ses yeux égarés, & tous ses mouvemens pleins de fureur; l'écume lui sortoit par la bouche. La voyant seule & rien autour d'elle qui pût la troubler, je l'ai prise d'abord pour une folle, & j'étois prêt à retourner au chemin; mais elle s'est jettée à genoux, & les mains jointes, elle m'a conjuré de ne pas l'abandonner. Qu'avez-vous donc? lui ai-je dit, on ne vous fait aucun mal: de qui vous plaignez-vous? Ah! Monsieur, m'a-t-elle répondu, ne me quittez pas, je suis perdue si vous me refusez vôtre secours. Je lui ai demandé de quelle sorte de secours elle avoit besoin. Hélas! a-t-elle repris, je vous demande si peu de chose, faites seulement un cercle autour de moi. J'ai balancé pendant quelque tems, & je me confirmois dans la pensée qu'elle étoit folle; cependant elle a redoublé si vivement ses instances, & avec tant de marques de désespoir, que regardant ce qu'elle souhaitoit comme une bagatelle, j'ai tiré mon épée, & sans descendre de cheval, j'ai tracé un cercle autour d'elle avec la pointe. Elle a paru plus tranquille au milieu du cercle. Mais Dieux! qu'ai-je vû tout d'un coup? Cinq hommes d'une structure démesurée, & d'un visage

visage affreux, font fortis de l'épaisseur du bois, plus vite que je ne le puis dire. Ils ont saisi la malheureuse femme, & l'ont mise en pièces à mes yeux, à peine a-t-elle eu le tems de jeter quelques cris lugubres, qui m'ont pénétré d'horreur jusqu'au fond de l'ame. Ce n'est pas tout. Un de ces monstres infernaux m'a frappé avec violence d'un membre sanglant, qu'il avoit entre les mains, en me disant d'une voix terrible : Tien, voilà un reste de la proie que tu as voulu nous arracher. Ils ont disparu au même instant. Je suis tombé sans connoissance, mon valet s'est évanouï de son côté. Heureusement nos chevaux ne se sont point éloignés. Etant revenu à moi, je me suis trouvé si affoibli, que j'ai été contraint de demeurer couché sur l'herbe pendant deux ou trois heures, sans pouvoir remonter à cheval. Enfin je me suis soutenu sur la selle le mieux que j'ai pu jusqu'ici, & vous me voyez aussi consterné, que si j'avois encore cet affreux spectacle devant les yeux.

Toute mon incrédulité ne pût tenir contre un fait si récent, & si bien circonstancié. D'ailleurs le triste état de l'Espagnol servoit de preuve à son récit. C'est l'unique fois de ma vie, que j'ai crû trouver des raisons assez fortes pour
me

me convaincre de la réalité des forciers & de la magie. Je ne vois point, comment on pourroit expliquer naturellement une aventure si extraordinaire, & je suis persuadé avec toute l'Espagne, qui en a été informée, que ce fût un effet de la Justice de Dieu, & de la malice du démon, pour punir une misérable, qui avoit mérité ce châtiment par ses crimes.

Nous arrivâmes trois jours après à Lisbonne. Cette ville est grande & belle. Nous employâmes les premiers jours à la parcourir, & à visiter ses principaux ornemens. Le peuple nous y parut plus appliqué & plus laborieux qu'en Espagne. C'est le plus beau spectacle du monde, que cette multitude infinie de vaisseaux, qu'on voit continuellement sur le Tage, au long de la ville, qui est bâtie sur ses bords. Elle a du moins deux lieues de longueur: ses ruës sont belles: la plupart des maisons d'une structure régulière; & le palais du Roi, quoiqu'antique, est vaste, & digne d'un grand Prince. Nous n'eûmes pas de peine à faire des connoissances: les Seigneurs Portugais sont affables & civils. Dès le quatrième jour après nôtre arrivée, le Marquis se trouva en liaison avec le Marquis de Tordas, parent du Comte d'Ericceira, qui est

est célèbre en France par la traduction Portugaise, qu'il a faite de l'Art poétique de Boileau. Nous étions à nous promener sur le bord du Tage, au bout de la ville. Une rêverie d'amour ou d'ambition y avoit conduit aussi M. de Tordas, sans autre suite qu'un laquais. Il jugea peut-être à notre air curieux, que nous étions François, & il nous aborda sans doute aussi par curiosité. L'amitié fut liée en moins d'une heure. Nous retournâmes ensemble à la ville: son carrosse l'attendoit à la porte; & comme nous étions venus à pied, il nous força par ses civilités de monter avec lui. C'étoit l'heure de la Comédie; nous y allâmes ensemble. Le Prince Dom M. . . . étoit sur le Théâtre, environné d'une foule de jeunes gens. Nous nous approchâmes de lui avec le Marquis de Tordas, qui étoit de sa Cour. Il nous fit l'honneur de s'informer qui nous étions. Je l'entendis; & m'étant avancé assés-tôt pour lui répondre, je lui dis, que le Marquis étoit un Gentilhomme François de la première distinction, que j'avois l'honneur d'accompagner; que ne faisant que d'arriver à Lisbonne, le tems ne nous avoit point encore permis de lui aller rendre nos respects; mais que c'étoit un devoir auquel nous nous étions bien

propo-

proposé de ne pas manquer. Le Marquis s'approcha en même tems, & le salua de la meilleure grace du monde. Toute l'assemblée avoit les yeux sur nous. Le Prince nous répondit avec bonté, qu'il aimoit les François, & qu'il nous verroit avec plaisir. Nous demeurâmes auprès de lui pendant le spectacle. Il regarda presque continuellement le Marquis; & lorsqu'il se fut levé pour sortir, il dit au Marquis de Tordas, qu'il vouloit nous voir chés lui. Nous le suivîmes. Tous les jeunes Seigneurs qui étoient avec lui, s'empressoient de nous faire honneur; & nous eûmes lieu d'admirer la politesse des Portugais. Lorsque nous fûmes dans les appartemens du Prince, il fut le premier à nous appercevoir & à nous faire signe d'approcher. Le Marquis lui fit en peu de mots un compliment très-délicat, auquel il répondit avec beaucoup d'esprit & de facilité d'expression. Ensuite prenant un ton plus familier, il nous demanda ce que nous pensions du Portugal: si la France nous paroissoit plus belle: si les Dames y étoient aussi galantes qu'on le publioit; & cent pareilles questions, auxquelles nous satisfîmes d'une manière qui lui plut. Il nous interrogea plus particulièrement sur la personne de Monseigneur le Duc d'Orleans,

Jeans, déclaré Régent du Roïaume, & sur toute son illustre Maison. Il nous fit voir son portrait & celui de Madame la Duchesse de Berri, dans sa chambre; elle y étoit belle, & le tableau n'étoit pas flatté. Dans le tems que Dom M . . . nous faisoit l'honneur de nous entretenir ainsi familièrement, un Officier de sa chambre vint lui dire, qu'une Dame le supplioit de lui accorder un moment d'audience, & qu'elle demandoit cette grace avec beaucoup d'instance & de larmes, mais sans vouloir déclarer son nom. Je n'ai jamais refusé d'audience, répondit ce Prince, qui étoit d'un caractère très-humain; faites l'entrer dans mon cabinet. Il nous quitta avec promesse de nous rejoindre, & ne se fit suivre que de Dom Tellès de Sylva, qu'il aimoit singulièrement. Un demi-quart-d'heure après, le bruit se répandit dans la salle où nous étions, que le Prince, qui étoit d'une humeur si enjouée en nous quittant, avoit passé tout d'un coup dans une affreuse tristesse; qu'il s'étoit fait mettre au lit, & qu'il ne vouloit souffrir personne dans sa chambre; qu'on l'entendoit pousser à tout moment des soupirs, & qu'on ne pouvoit s'imaginer d'autre raison de ce changement, que l'audience qu'il avoit accordée à une Dame inconnüe.

inconnue. Cette nouvelle ne se disoit d'abord qu'à l'oreille; mais lors qu'elle fut publique, & qu'on ne pût plus en douter, nous prîmes tous le parti de nous retirer. Chacun raisonna diversement sur cette aventure, qui fut éclaircie pour nous quelques jours après, mais qui ne l'est peut-être point encore en Portugal.

En sortant de chés le Prince, nous fûmes conduits par le Marquis de Tordas, & quelques autres Seigneurs du même âge, dans une assemblée de Dames, qui se tenoit chés la Comtesse de Selselas; nous y fûmes reçus avec honneur. Il faut le dire à la gloire de la France: C'est un titre pour être vu de bon œil, des personnes de consideration dans les Pais étrangers, que de porter l'habit & le nom François. Je me suis bien trouvé en mille occasions de cet honorable préjugé: soit par cette raison générale, soit parce que le Marquis parut aimable aux Dames Portugaises, il reçut d'elles des marques d'attention si galantes, que je remarquai avec plaisir, qu'il prenoit goût. Je le vis rire ce soir pour la première fois depuis son malheur; & dès ce moment je commençai à croire, que je verrois bientôt la fin de sa tristesse, & qu'elle étoit prête à céder au tems & à la nouveauté des objets. Monsieur de

de Tordas nous offrit à souper. J'engageai le Marquis à l'accepter, persuadé que cela serviroit encore à hâter sa guérison. Nous sommes tous faits de cette manière; nôtre cœur n'étant point capable d'un sentiment infini, il est clair, qu'une passion qui diminuë tous les jours dans quelqu'une de ses parties, tend à sa fin, & qu'elle s'éteint bientôt tout-à-fait. Je connoissois d'ailleurs si parfaitement le caractère particulier du Marquis, que j'avois bien moins appréhendé la durée de sa douleur, que sa violence: mon inquiétude avoit cessé avec ses premiers transports, & je m'étois assés reposé sur le fond de son humeur, & sur sa vivacité, du soin de calmer son cœur.

Je résolus de recommencer le lendemain à lui tenir l'esprit occupé, en reprenant l'étude, & nos exercices de Madrid. Sa blessure & ses chagrins les avoient interrompus. Je lui fis cette proposition, sans y mêler rien qui pût rappeler le passé; il la reçut bien: tout ce qu'il avoit appris de la Géographie & de l'Histoire, fut repeté exactement. Il continua à se remplir de nouvelles connoissances, & le compte qu'il me rendoit tous les jours de son étude, me faisoit admirer sa facilité. Nos lectures communes l'attachoient beaucoup: il me

témoignoit quelque-fois lui-même l'utilité qu'il en retiroit. L'étude que je fais seul, me disoit il, m'apprend mille choses que j'ignorois, & dont je suis ravi de m'instruire: mais cela n'appartient qu'à l'esprit. Rarement mon cœur s'échauffe en lisant des caractères froids & inanimés, qui me représentent quelque-fois à la vérité les plus beaux traits du monde, mais des traits sans vie & sans mouvement. Au lieu, continuoit-il, qu'une lecture que nous faisons ensemble, m'excite, & me remuë presque autant que la vûe d'une action: le son de la voix, ses inflexions différentes, les reflexions que vous ajoutez aux pensées de l'Auteur, ou que vous faites sur chaque trait d'une histoire; les conséquences que vous en tirez contre le vice, ou pour la vertu, enfin l'art avec lequel vous rapportez tout au plan général de mœurs & de conduite, que vous m'avez formé: tous ces avantages joints ensemble me font trouver une satisfaction infinie à lire en commun, & j'espère que le fruit ira de pair avec le plaisir. Je ne lui marquois pas toute la joie que j'avois de l'entendre ainsi raisonner; mais étant si assuré de son goût pour le bon & pour le vrai, je ne perdois pas une occasion de lui inspirer quelque nouveau principe de Morale; & j'avois soin qu'elle fût
moins

moins abstraite que solide; & moins profonde, que d'une application facile & naturelle. L'aventure de Madrid ne lui avoit pas été inutile, non-seulement elle avoit servi à fortifier désormais son cœur contre les surprises de l'amour; mais elle sembloit lui avoir donné en peu de tems une expérience, qui ne s'acquiert ordinairement qu'avec le secours des années. Toutes ses actions me paroissoient plus réfléchies, & son air même plus sérieux & plus mesuré. Je lui disois quelquefois: Votre malheur vous a rendu plus vieux de vingt ans. S'il m'a rendu plus sage, me répondoit-il, c'est un bien que j'en ai tiré; mais convenez qu'il m'a coûté bien cher. Mon premier dessein, en écrivant cette Histoire, étoit de rapporter dans l'occasion la plupart des discours que je lui tenois, soit sur les mœurs, soit sur les sciences; j'espérois rendre ainsi mon ouvrage utile à la jeunesse, qui auroit pû trouver des règles & des exemples de conduite dans un livre assés amusant, pour se faire lire avec quelque plaisir. Mais plusieurs amis que j'ai consultés m'ont détourné de cette méthode. Le Public, m'ont-ils dit, n'aime pas l'air sec & pédant, qui accompagne les préceptes. Voiez le sort des voyages de C.

. . . Je me contenterai donc, comme

j'ai fait jusqu'à présent, de mêler à mon récit quelques sentimens, où quelques réflexions, telles que les conjonctures peuvent les faire naître; & je tâcherai d'éviter tout ce qui pourroit inspirer le dégoût. Ce n'est point un Traité de Morale que j'écris; c'est une Histoire. Reprenons - en le fil: j'y aurai dans la suite autant de part que le Marquis.

La tristesse du Prince Dom M ne diminua point les jours suivans: elle fut le sujet de tous les entretiens de Lisbonne; on se demandoit d'où pouvoient venir les chagrins d'un Prince si aimable & si heureux. Nous nous présentâmes à son appartement avec le Marquis de Tordas, & la plupart des jeunes Seigneurs, qui composoient ordinairement sa Cour. L'ordre étoit donné de ne laisser entrer personne, à l'exception de Dom Tellès de Sylva, second fils de M. le Comte de Tarouca, & favori du Prince. Le Marquis de Tordas nous dit & à quelques-uns de ses amis, avec qui nous étions, qu'il vouloit nous donner à souper à sa maison de campagne, qui étoit à deux petites lieuës de Lisbonne, & à cinq cens pas de la mer. Chacun lui promit de s'y rendre. Pour nous, qui en ignorions le chemin, & qui n'avions pas d'équipage, il nous vint prendre

dre l'après-midi dans le sien. Nous arrivâmes de bonne heure à Lereda, qui étoit le nom de sa maison. Nous nous promenâmes le reste du jour dans les jardins & dans les bois; & le soir sur les dix heures on vint nous avertir que le souper nous attendoit. Nôtre dessein étoit de retourner ensuite à Lisbonne, mais si la providence n'eût veillé sur nous, nous courions risque d'en être éloignés pour long-tems, ou de nous trouver peut-être exposés à quelque chose de bien plus fâcheux. On en jugera par le malheur qui faillit à nous arriver. La nuit étoit si claire, qu'on eût pu se passer de la lumière des flambeaux: nous étions à table depuis une heure ou deux, lorsque nous entendîmes fermer la grande porte de la cour avec beaucoup de violence, & le bruit de sept ou huit hommes qui se crioient l'un à l'autre en fermant la porte: Pouffe, aide-moi, vite, dépêche. Nos laquais les virent au travers de la fenêtre; & craignant avec raison quelque mauvaise aventure dans un lieu si proche de la mer, ils se pressèrent de fermer aussi les portes, qui communiquoient du corps de logis à la cour; cette précaution étoit d'autant plus sage, que les huit inconnus paroissoient bien armés. Nous nous levâmes nous-mêmes de table

pour les confiderer , & nous déliberâmes un moment sur le parti que nous avions à prendre. Toutes les fenêtrés des appartemens bas étoient grillées ; ce qui nous empêchoit de craindre d'être si facilement insultés ; nous étions sept , & nous avions avec nous pour le moins douze ou quinze laquais , mais nous étions fans armes ; & le moïen de résister contre des pistolets & des fusils ! pour augmenter nôtre peine & nôtre fraieur , Briffant vint me dire , que nous étions dans un péril extrême ; que c'étoit assurément des Corsaires ; qu'il les reconnoissoit bien à leurs armes , & qu'il étoit même fort trompé , s'il n'avoit apperçû Andredi . J'avouë que le nom de ce scélérat me fit frémir. Quoi ! lui dis-je , cet Andredi dont vous nous avez rapporté mille choses affreuses ? lui-même , me répondit Briffant. La crainte que je conçus tout d'un coup pour le cher Marquis , me fit proposer à nos Messieurs de nous retirer par le jardin. Il fut le premier à me répondre , qu'il y auroit de la honte à fuir , & qu'il falloit défendre la maison de Monsieur de Tordas. Comme il achevoit de parler , les Corsaires , qui avoient eu le tems de barricader la porte , s'approchèrent du corps de logis , & demandèrent brusquement , qu'on leur ouvrît

ouvrit l'entrée. J'ouvris la fenêtre, & paroissant seul, je leur dis fièrement, qu'ils se gardassent de faire la moindre insulte à la maison, & que nous étions assés de personnes pour nous bien défendre. Andredi, car c'étoit lui-même, me répondit d'un ton fort humble, que loin de vouloir nous insulter, il nous demandoit un asile, ou du moins la liberté du passage pour s'enfuir. Son embarras & la précipitation, avec laquelle j'avois vû ses gens fermer la porte, me firent croire, qu'ils étoient poursuivis. Cette pensée me rassura. Sauvez-vous, lui dis-je, par où vous pourrez, mais comptez que la maison ne vous fera point ouverte, & que nous en défendrons bien l'entrée. A peine eus-je prononcé ces deux mots, que nous entendîmes à la porte de la cour un grand bruit de chevaux, & dans un instant elle fut enfoncée à coups de haches. Trente Cavaliers entrèrent, le pistolet au poing : les Corsaires se voiant sans espérance de fuir, & trop inégaux en nombre pour résister, jettèrent leurs armes à terre en demandant la vie : ils furent saisis, & chargés de chaînes. Nous ouvrîmes alors la porte de la maison. L'Officier, qui commandoit les Cavaliers, nous fit des excuses fort honnêtes sur l'obligation où il avoit été de causer quel-

que désordre dans la cour, & il nous apprit en peu de mots, qu'il étoit depuis deux jours sur la côte à la tête de cent chevaux, pour observer un bâtiment, qui avoit déjà fait quelques descentes, & enlevé un butin considérable; que l'aïant vû s'approcher de terre au clair de la lune, il s'étoit caché avec ses cavaliers pour attendre le débarquement des Corsaires; qu'ils étoient fortis du vaisseau au nombre de trente ou quarante, & qu'ils avoient pris le chemin de la maison où nous étions, dans l'espérance apparemment de la piller; mais qu'aussi-tôt qu'ils avoient été à quelque distance de la mer, il s'étoit hâté de les prendre par derrière, pour leur couper le retour; que se voïant surpris par un si grand nombre, & dans l'impuissance de regagner leur vaisseau, ils avoient pris le parti de se séparer, pour fuir & s'échaper plus facilement; que de son côté, il avoit divisé sa troupe pour les poursuivre; & qu'il ne doutoit pas, que ses cavaliers n'eussent arrêté les autres, comme il avoit fait ceux qui étoient venus nous troubler. Il ajouta, que son entreprise n'étoit encore exécutée qu'à demi; qu'il alloit tâcher de se saisir du vaisseau, & qu'il avoit dessein pour cela d'employer l'artifice. Il pria le Marquis de Tordas de permettre que les prison-

prisonniers fussent gardés dans sa cour : il en prit seulement deux avec lui ; & s'étant mis à pied, lui & vingt-cinq cavaliers de sa troupe, il retourna vers la mer pour exécuter ce qu'il avoit médité.

Nous mourions d'envie le Marquis & moi, de voir Andredi de près, & de l'entendre parler. Nous le fimes entrer dans la salle : & nous étant remis tranquillement à table, je le fis asseoir sur une chaise, lié comme il étoit. Hé bien, brave Andredi, lui dis-je, voilà donc toutes vos courses & tous vos exploits terminés. Vous ne vous attendiez pas de vous trouver ce soir en si bonne compagnie. Il parut surpris de s'entendre appeller par son nom. Il baissa les yeux sans répondre. Où êtes-vous, Brissant ? m'écriai-je : Venez renouveler connoissance avec vôtre patron le Seigneur Andredi. Brissant, qui n'avoit point encore osé lui parler, s'approcha de moi, & se plaça vis-à-vis de lui. Andredi le reconnut. Ah ! traître, lui dit-il avec des yeux étincelans, c'est toi sans doute, qui es cause aujourd'hui de ma perte. Ne l'accusez pas, repris-je ; il ignoroit comme nous, que vous fassiez si proche de Lisbonne : mais quand il auroit contribué à vous faire arrêter, il n'auroit fait que réparer les crimes que vous l'avez forcé

de commettre malgré lui. Le fier Corsaire fut picqué de ce reproche : il s'emporta en injures contre Brissant, & l'accusa d'avoir eu plus de part que lui aux défordres qu'ils avoient commis ensemble. Quoi qu'il en soit, lui dis-je, il y a renoncé volontairement, vous êtes un misérable, qui les avez bien multipliés depuis qu'il vous a quitté. Cependant, ajoutai-je, si vous voulez nous en faire un récit fidèle, je vous promets, que ces Messieurs voudront bien s'employer pour faire diminuer la rigueur des peines que vous méritez. Le Marquis de Tordas & tous ses amis l'affûrèrent, qu'ils tiendroient ma promesse, mais ce fut inutilement : nous ne tirâmes plus de lui un seul mot. Le voiant obstiné à se taire, j'ordonnai à Brissant de raconter tout ce qui lui étoit arrivé avec lui. Sa relation fut longue : il y ajouta même des circonstances qu'il avoit omises à Madrid. Pendant que nous nous entretenions sur son récit, nous entendimes dans la cour un nouveau bruit de chevaux qui arrivoient : c'étoit le reste des Cavaliers Portugais, qui amenoient vingt-deux autres Corsaires, suivant l'ordre de leur Officier qu'ils avoient rencontré. Il revint bientôt lui-même avec une nouvelle proie, qui lui coûtoit moins de peine à conduire.

duire. Il nous fit demander la permission d'entrer dans la salle ; & nous fûmes fort étonnés d'y voir entrer avec lui douze femmes assés mal en ordre, mais dont plusieurs ne paroissoient pas des femmes du commun. Il y en avoit une entre les autres, dont la taille & la beauté attirèrent tout d'un coup nos regards : elle étoit pâle & abbatuë ; mais on voïoit aisément que c'étoit l'effet de sa tristesse. L'Officier nous raconta, que s'étant approché du vaisseau, il n'avoit point eu de peine à s'en rendre le maître ; parce que le petit nombre de Corsaires qui étoient restés, avoient pris sa troupe pour celle de leurs compagnons. Il avoit commencé par le visiter exactement, & il y avoit trouvé quantité de sacs & tonneaux remplis d'or & d'argent. Il en avoit fait un compte exact, les plus fidèles de ses Cavaliers étoient demeurés pour garder ce riche butin jusqu'au jour. Pour les douze femmes, il les avoit pris d'abord pour d'infames créatures, qui s'entendoient avec les Corsaires, & qui vivoient dans le désordre avec eux ; mais elles l'avoient détrompé elles-mêmes en le priant de mettre fin à leur infortune. Ces malheureux les avoient enlevées sur diverses côtes, & les faisoient servir de jouët à leur brutalité. Celle dont la

beauté nous avoit touché se mit à pleurer amèrement , lorsque l'Officier nous parla d'elle ; nous fûmes encore plus émus de ses larmes. Le Marquis de Tordas s'empressa de la faire asseoir avec ses compagnes , & leur offrit toute sorte de secours & rafraichissemens. Il étoit trop tard pour conduire les prisonniers à la ville : ils furent gardés dans la cour jusqu'au lendemain. Nous engageâmes l'Officier à prendre un couvert avec nous , & nous ne quittâmes point la table pendant le reste de la nuit. La belle affligée ne toucha presque à rien : mais lorsque nous eûmes lié conversation , nous la fîmes consentir à nous raconter son malheur. Voici ce qu'elle nous dit , en versant plus de larmes , qu'elle ne prononça de paroles.

Permettez - moi de vous cacher mon nom - je dois cette considération à ma triste famille. Je suis Françoise , & née à Ant . . . d'un père très - noble & très - riche. Mon bien , ma naissance & mon éducation sembloient me promettre la plus heureuse de toutes les destinées. L'amour alloit rendre ma félicité parfaite par un mariage conforme à mon inclination ; enfin je touchois au comble de mes vœux , lorsque ces monstres abominables , continua - t - elle , en nous montrant

trant de la main les Corfaires, qui étoient dans la cour, m'ont précipitée dans l'infame état où vous me voyez. Mon amant, qui devoit être mon époux deux jours après, m'engagea un soir à fortir de la ville pour faire un tour de promenade : c'est une liberté établie chés nous, & dont nôtre sexe use avec sagesse. Nous nous éloignâmes insensiblement, l'esprit & le cœur occupés de nôtre tendresse ; l'obscurité nous fit appercevoir qu'il étoit tems de retourner sur nos pas. Comme nous approchions de la ville, en suivant toujours le grand chemin, quatre hommes armés, qui étoient couchés le ventre à terre, se levèrent tout d'un coup à deux pas devant nous, & nous arrêtèrent en nous présentant le bout du pistolet. Mon jeune amant, qui étoit plein de courage & d'amour, ne fit point attention qu'il lui seroit pernicieux de me défendre : il osa l'entreprendre ; un coup de pistolet lui cassa la tête à mes yeux. Trop heureuse, si j'avois péri du même coup ! Hélas ! je crus mourir avec lui ; mais ce n'étoit qu'un évanouissement que je pris en vain pour la mort. Je fus portée ou trainée jusqu'au vaisseau. Quels furent mes cris, lors qu'étant revenue à moi une heure après, je me trouvai entre les bras de l'exécration Andredi ! Cet

infame n'avoit pas même attendu que j'eusse repris la connoissance pour satisfaire sa brutalité. Epargnez-moi un souvenir, qui me comble de honte & de désespoir. Il eut encore la barbarie de m'insulter, en m'assurant d'un air railleur, qu'il étoit mon époux. Ah! montre, lui dis-je, tu ne porteras pas ce nom long-tems; & je m'efforçai de l'étrangler, ou de lui arracher les yeux. Mais de quoi étois-je capable dans la foiblesse où je me trouvois, & retenue par des mains accoutumées au crime & à la violence? Il fallut céder à ma cruelle fortune, & me résoudre à servir aux plaisirs d'Andredi. Il y a trois mois que je suis réduite à cette infamie. J'ai été témoin depuis ce tems-là de tous les désordres, que mes ravisseurs ont commis dans tous les endroits où leur fureur les a portés: il ne s'est pas passé de jour, où je n'aie vu couler du sang & des larmes. Andredi me traite pourtant avec respect: je suis regardée comme la Reine des scélérats, dont il est le Chef. Plus heureuse que mes compagnes, je n'ai à répondre qu'à la passion d'un seul. Toutes les richesses du vaisseau ont été remises à mes soins, & j'avois la liberté d'en disposer absolument. Mais foible consolation dans un malheur tel que le mien!

mien ! La mort auroit eu bien plus de douceur pour moi , si le Ciel permettoit de se la procurer volontairement. Je l'ai invoquée mille fois ; & aujourd'hui que la liberté va m'être renduë je ne veux plus faire usage de la vie, que pour pleurer ma honte & me cacher éternellement aux yeux des hommes.

Cette histoire nous attendrit beaucoup. Nous consolâmes cette belle personne par nos civilités. Le Marquis de Tordas , & les autres Seigneurs Portugais lui promirent d'employer leur crédit pour lui procurer une place dans quelque Communauté Religieuse , où elle pourroit mener une vie douce , & oublier son infortune. Ses compagnes nous rapportèrent aussi l'une après l'autre , de quelle manière elles étoient tombées au pouvoir des Corsaires. Leur enlèvement avoit toujours été accompagné de quelque meurtre , ou de quelque incendie ; de sorte que ces scélérats pouvoient être regardés avec raison comme des monstres d'horreur & de barbarie. Leur punition ne fut pas différée long-tems : ils furent conduits le matin à Lisbonne , & deux jours après ils furent tous exécutés par divers supplices. Le Roi de Portugal offrit aux douze femmes d'employer une partie du butin à construire une espèce
de

de Couvent pour leur servir de retraite. Elles tinrent conseil en commun sur cette proposition, & elles résolurent de quitter le Portugal, & de se retirer chacune de son côté dans des pais, où leur honte ne fût pas connuë. Le Roi y consentit, & leur fit donner libéralement de quoi se conduire.

Le bruit de cette aventure, & le péril que nous avions couru, servit à nous faire connoître de toute la ville en moins de huit jours. Le Prince Dom M . . . malgré sa tristesse voulut être informé de l'événement par nous-mêmes. Il nous fit avertir de nous rendre chés lui avec le Marquis de Tordas. Nous le trouvâmes en robe de chambre avec le seul Dom Tello de Sylva. La douleur étoit répanduë sur son visage & dans ses yeux. Lorsque le récit de nôtre aventure fut achevé, le Marquis de Tordas prit la liberté de lui témoigner, combien il étoit touché de le voir si triste & si solitaire. Ah! mon cher Tordas, lui dit le Prince, quelles que puissent être ma solitude & ma douleur, elles n'égalent jamais ma perte. En fuyant la vûe des hommes, que ne puis-je aussi me fuir moi-même? Que ne puis-je du moins détourner de mes yeux des images funestes, dont la présence ne me permettra jamais d'être heureux!

heureux ! Est-il possible, mon Prince, répartit le Marquis de Tordas, qu'à l'âge où vous êtes, & dans un des premiers rangs du monde, avec tant de vertus & de rares qualités, vous puissiez connoître la mauvaise fortune autrement que par son nom ? Qui s'imaginera jamais que le Prince de Portugal est malheureux, & qu'il craint de l'être toujours ? C'est une partie de mon malheur, répliqua le Prince, que d'être né ce que je suis : si j'étois moins connu, je pourrois m'affliger avec liberté, de vaines loix de bienséance & d'honneur ne m'obligeroient pas à cacher jusqu'au sujet de mes peines. J'aurois du moins la douceur de verser librement des larmes. Il en répandit quelques-unes en prononçant ces derniers mots, mais il les essuïa promptement ; & se tournant vers le Marquis de Rosemont, il lui demanda ce qu'il pensoit de sa foiblesse, & ce qu'il en diroit, lors qu'il seroit retourné en France ? Le Marquis lui fit une réponse flateuse & polie. Il se retira peu après dans son cabinet, & Dom Tellés de Sylva fut le seul qui osa le suivre.

La tristesse du Prince fit beaucoup d'impression sur le Marquis : je m'en aperçus le soir par le renouvellement de la sienne : il parla peu en souvant. Ses soupirs

soupirs & son silence ne me firent que trop connoître que son cœur étoit vivement agité. Je fis semblant néanmoins de le croire tranquile ; & j'affectai de ne l'entretenir que de choses indifferentes. J'étois persuadé, comme je l'ai déjà dit, qu'on ne guérit point de maux tels que les siens en les combattant. Je l'excitai seulement à prendre un peu plus que de coûtume, d'un vin délicieux, dont le Marquis de Tordas nous avoit envoieé quelques bouteilles. Il y consentit par complaisance ; ce qui ne l'empêcha point de se retirer dans sa chambre plutôt qu'à l'ordinaire. Je me retirai immédiatement après dans la mienne. Il n'y fit point d'attention ; & croiant n'être entendu de personne, il se livra bientôt aux gémissemens les plus vifs & les plus tendres. Je prêtai l'oreille pour entendre plus distinctement ses plaintes. Il les adressoit à sa chère Diana, comme s'il eût été avec elle. J'étois surpris de le voir encore si touché, après avoir crû sa guérison si avancée. La curiosité me porta à m'approcher de sa porte : je l'ouvris doucement pour observer sa posture & ses mouvemens. Il étoit étendu sur un fauteuil, auprès d'une table, sur laquelle étoient deux flambeaux. Une petite caisse qu'il avoit apportée de Madrid, & dont je

je ne lui avois jamais demandé quel étoit l'usage, étoit ouverte auprès de lui: il en tiroit successivement plusieurs petits meubles, qu'il tenoit appuïés un quart-d'heure sur sa bouche, & qu'il rangeoit ensuite sur sa table: c'étoit un bonnet de velours noir, brodé d'or, des bas, des ornemens de tête & de gorge, des gands, des brasselets, & d'autres bagatelles de même nature. Mais ce qui me surprit davantage, fut de lui voir tirer du fond de la caisse un portrait assés grand, que j'ignorois qu'il eût, & que je jugeai devoir être celui de Donna Diana. Il le tint long-tems dans ses mains, en le regardant avec une attention qui arrêta quelque tems ses sôûpirs; mais ce fut pour en pousser bientôt de plus profonds & de plus violens. Je ne pouvois m'imaginer de quels moïens il s'étoit servi pour obtenir ces tristes restes de son amante, & j'en accusai d'abord M le Comte de Mancenez. Cependant, comme cela ne s'étoit pû faire sans que ses gens en fussent quelque chose, je retournai à ma chambre, où je les fis appeller l'un après l'autre. Le Brun & Dechamps me protestèrent avec serment, qu'ils n'étoient instruits de rien. Brissant, qui savoit tout, voulut dissimuler; mais comme je le soupçonnois, je lui parlai avec
tant

tant de fermeté, qu'il me confessa enfin, qu'il avoit reçu ordre de son maître, pendant le petit voïage que nous avions fait à l'Escorial, d'obtenir à quelque prix que ce fût, les derniers habits que Donna Diana avoit portés, qu'il avoit acheté de sa femme de chambre jusqu'à sa robe, ses jupes & son linge; que depuis ce tems-là, le Marquis ne portoit point d'autres chemises, que celles qui avoient appartenu à sa maîtresse, les aiant fait accommoder à son usage; que les jupes avoient été changées en vestes, dont il se servoit tous les jours; & la robe, en robe de chambre: enfin, qu'il étoit sans-cesse couvert de ce qui avoit revêtu l'infortunée Diana. Pour le portrait, il me dit que son maître l'avoit eu de Donna Elifa, qui ne s'en étoit défaite qu'avec peine, pour l'obliger. Les bras me tombèrent d'admiration à ce récit. Mais pourquoi, dis-je à Brissant, vous être chargé d'une telle commission, sans m'en avertir? Ne deviez-vous pas juger, que c'étoit le plus mauvais service que vous puissiez rendre à votre maître? Il me répondit, qu'il n'avoit pû se refuser à ses instances, ni défobéir à ses ordres; que lors qu'il lui avoit représenté, que je désapprouverois peut-être cette démarche, il l'avoit assuré, que je n'en ferois ja-
mais

mais rien, ou que si je venois à l'apprendre, je ne pourrois la condamner, puisque j'avois fait bien davantage après avoir perdu mon épouse. De quelque façon que vous puissiez vous justifier, repris-je, c'est une faute que vous avez commise, & que je ne vous pardonnerai qu'à condition, que vous la répariez promptement. Il faut emploïer toute vôtre adresse, pour ôter au Marquis cet inutile équipage, sans qu'il puisse en accuser personne. Si vous réussissez avant huit jours, ajoutai-je pour l'exciter, je vous promets dix Louis-d'or. Brissant accepta le marché, & me promit tous ses soins; mais on verra que cette entreprise lui fut bien funeste. Je fis aussi-tôt du bruit auprès de la chambre du Marquis, pour lui faire quitter sa triste occupation; & étant entré un moment après, je trouvai qu'il avoit ferré les meubles, & fermé sa caisse; & je demurai avec lui jusqu'à ce que je le vis accablé de sommeil.

Le lendemain, qui étoit le premier jour de Novembre, à peine étions-nous levés, qu'un Gentilhomme du Prince Dom M . . . vint nous dire de sa part, qu'il souhaitoit de parler au Marquis & à moi. Nous nous hâtames d'aller chés lui. On nous fit entrer aussi-tôt dans sa chambre, comme des personnes attenduës.

Il étoit encore au lit. Il nous fit donner des chaïses; & lorsque nous fûmes assis auprès de lui, & qu'il eut fait sortir tout son monde, il nous parla ainsi: Vous ne vous attendez pas, Messieurs, à la proposition que je vais vous faire; mais quelque étrange qu'elle puisse vous paroître, je m'assûre, que vous me ferez la faveur d'y consentir. Il s'arrêta un moment; & le Marquis en profita, pour lui répondre, que nous étions aussi incapables de manquer à lui obéir, que lui de rien exiger de nous qui ne fût juste, & que nous fussions obligés d'exécuter. Ce n'est pas de l'obéissance, reprit-il avec un soupir, c'est de l'amitié & de la compassion que je vous demande. Vous me voïez pénétré de la plus vive douleur, & dans un état, où je ne regarde plus la vie comme une faveur du Ciel, tant elle m'est devenuë funeste & insupportable. Je fais des efforts inutiles, pour retrouver la tranquillité que j'ai perduë. La cause de mes maux m'est sans cesse présente, & ce n'est point en Portugal que je puis espérer de l'oublier; mon dessein est de m'en éloigner pour quelque tems. Le Comte de Tarouca est Ambassadeur du Roi en Hollande: je l'aime; & compte sur le zèle & sur l'attachement qu'il a pour moi. Je veux
com-

commencer par là mes voïages. Don Tellès de Sylva son fils consent de m'accompagner : c'est le seul Portugais que j'ai chargé de prendre les mesures nécessaires pour mon départ : ma dernière résolution fut prise hier après vous avoir vûs. Je me suis flaté, continua le Prince, que vous ne me refuserez pas d'être aussi du voïage, & de monter sur le même vaisseau avec moi. Vous m'avez dit, qu'en quittant Lisbonne, vous deviez aller en Angleterre & en Hollande ; ce ne sera pas changer beaucoup vôtre dessein, que de commencer par la Hollande, d'où vous passerez ensuite facilement en Angleterre. Que dites-vous de ce projet, ajouta-t il en nous regardant ? m'accorderez-vous ce que je vous demande ? Je vous estime tous deux : vous en pouvez juger par la confiance que je vous marque.

Le Marquis cherchoit dans mes yeux ce qu'il devoit répondre. Je lui fis un signe qu'il entendit. Il témoigna au Prince combien nous nous sentions honorés de son estime, & avec quelle joie nous étions prêts de le suivre en quelque endroit, qu'il voulût nous permettre de l'accompagner. Nous lui engageâmes nôtre parole de nous préparer à partir au premier ordre. Il nous donna quelques avis sur la manière dont nous devons

nous

nous conduire , pour tromper la curiosité de ceux qui pourroient nous observer ; & il nous ordonna de voir en particulier Dom Tellès de Sylva , & de lui faire part de la résolution que nous venions de prendre. En sortant du palais , nous le rencontrâmes ; & lui - même nous voyant sortir de chés le Prince , fut le premier à nous saluër avec beaucoup d'honnêteté. Nous lui apprimes en deux mots ce que nous avions conclu. Il en eut de la joie , & il nous pria de rentrer au palais avec lui. Le Prince surpris de nous revoir si - tôt , lui demanda avec empressement , s'il apportoit d'heureuses nouvelles. Les plus heureuses du monde , répondit Dom Tellès ; nous ferons en mer dans quatre jours , si vous le désirez. Ensuite il lui raconta , que s'étant informé exactement , s'il y avoit quelque vaisseau prêt à faire voile en Hollande , il ne s'en étoit point trouvé ; mais qu'un bâtiment Anglois , qui revenoit de Constantinople , & qui se reposoit depuis quinze jours à Lisbonne , devoit partir au premier jour pour l'Angleterre ; qu'il avoit parlé au Capitaine ; & qu'en lui promettant une somme considérable , il l'avoit engagé à se charger de nous pour nous transporter jusqu'à la Brille. Le Prince embrassa Dom Tellès avec de grandes marques de satisfac-

fatisfaction. Ne différons-pas, lui dit-il, partons au premier vent. Il nous pressa d'aller faire nos préparatifs, sans perdre un moment; & il chargea Dom Tellès de mettre ordre à tout le reste.

Quoi qu'un départ si précipité ne nous laissât pas le tems de connoître assés la Cour de Portugal, je ne pouvois me repentir de l'engagement que nous avions pris avec Dom M. . . . Outre l'honneur d'accompagner ce Prince aimable, qui a fait admirer depuis son mérite à la Cour de France, je regardois comme un avantage pour le Marquis de s'éloigner tout-à-fait de l'Espagne. Qu'auroit-ce été, si j'eusse prévu le bonheur qui m'attendoit en Hollande, & que j'aurois manqué sans doute, si j'eusse fait un plus long séjour en Portugal? Mon Lecteur me verra bientôt dans un de ces heureux momens, qui ont été si rares dans le cours de ma vie: il est vrai que je l'ai païé ensuite bien cher; car la fortune n'a jamais gardé des mesures dans le bien & le mal qu'elle m'a fait. Mais enfin le dernier malheur qui m'est arrivé, étoit un malheur nécessaire, que je n'aurois pû éviter en quelque lieu du monde où je me fusse trouvé; au lieu que le plaisir qui l'a précédé, dépendoit de nôtre prompte arrivée en Hollande, & de ce vaisseau An-

Tome IV. E glois,

glois, que la Providence sembloit avoir destiné pour nous porter. La suite de mon Ouvrage éclaircira cette réflexion.

Le soir du troisième de Novembre, nous fûmes avertis par Dom Tellès, que nous nous mettrions en mer le lendemain. Pour cacher mieux nôtre départ, le Prince fit courir le bruit, qu'il iroit de grand matin à la chasse; & qu'il ne vouloit être accompagné que de Dom Tellès, & de deux domestiques. Il sortit en effet de la ville en équipage de chasseur, & aiant pris le chemin de Belem, il y trouva une chaloupe qui l'attendoit, & sur laquelle il se rendit à bord du vaisseau Anglois. Nous y étions dès la pointe du jour. Le vent se trouva favorable, & l'on tendit aussi-tôt les voiles pour nous éloigner promptement. J'ai promis de raconter le malheur de Brissant. Il n'avoit point oublié la promesse qu'il m'avoit faite, d'enlever adroitement au Marquis la caisse où étoient les bijoux de Donna Diana, & ses habits mêmes, s'il étoit possible. Nôtre embarquement lui parut une occasion commode: il s'entendit avec le Brun & Deschamps, pour vendre & la caisse & les habits à profit commun; s'assurant que je ne manquerois pas de prendre parti pour eux, ils concertèrent de répondre à leur maître, lors qu'il s'apper-

s'apercevoit du vol , qu'ils avoient en-fermé les habits & la caisse dans une même malle , qui avoit été malheureusement oubliée à Lisbonne. Je ne fai comment il arriva que le Marquis eût besoin de sa robe de chambre dès l'après - midi du jour de nôtre départ. Il la demanda à Brissant , qui se trouva proche de lui. Brissant fit semblant de chercher la malle où elle devoit être ; & après bien des soins inutiles , il vint faire à son maître la réponse qu'il avoit préparée. Le Marquis savoit , que j'avois chargé Brissant de faire transporter nôtre équipage au vaisseau , & que la perte de la malle venoit par conséquent de sa faute ; il entra dans une colére extrême , lors qu'il eut appris , que tout lui étoit enlevé jusqu'à la caisse ; & sa vivacité l'emportant sur sa douceur ordinaire , il se saisit d'un instrument garni d'un fer pointu , qui étoit dans sa chambre , pour en maltraiter Brissant : il le poursuivit jusques sur le tillac , où ce pauvre garçon se hâta de monter. J'y étois assis sur une chaise , un livre à la main. Je me levai promptement pour arrêter le Marquis ; mais voyant que je l'allois retenir , il lâcha sur Brissant l'espèce de pieu qu'il tenoit à la main. Le coup fut si violent , que non-seulement le pieu perça l'épaule , & demeura at-

taché à la partie blessée ; mais comme ce malheureux étoit alors sur le bord du vaisseau, sa fraïeur jointe à l'ébranlement qu'il reçut, le précipitèrent dans la mer : Ce fut là que j'eus lieu de reconnoître le cœur excellent du Marquis. A peine eut-il vû la chute de Brissant, que toute sa colére se changea en pitié, & je puis dire même en tendresse & en douleur. Ah ! qu'ai - je fait, me dit - il ? le pauvre Brissant va périr. Je ne sai si se fiant sur son adresse à nager, il ne se seroit pas jetté après lui pour le secourir. Je le priaï de ne pas s'approcher tant du bord du vaisseau, & j'offrois dix pistoles aux matelots qui voudroient sauver Brissant : cela fut exécuté en un instant. Il en fut quitte pour garder le lit pendant trois semaines. Je lui donnai après sa guérison les dix Louis - d'or que je lui avois promis, & qu'il avoit assés bien gagnés.

Le Prince Dom M s'étant trouvé plus tranquile dès qu'il fut monté sur le vaisseau, s'étoit fait mettre aussi - tôt au lit ; soit que ce fût la joïe de commencer si heureusement ses voïages, & de s'éloigner de Lisbonne ; soit que ce fût l'épuisement que lui avoit causé sa douleur, & plusieurs nuits qu'il avoit passées sans dormir, il demeura jusqu'au soir enseveli dans un profond sommeil. Dom Tellès de Sylva étoit

étoit occupé à écrire je ne fai quoi dans sa chambre. Pour moi j'étois, comme j'ai dit, à lire sur le tillac avant l'aventure de Briffant, & je retournai au même lieu, lorsque je lui eus fait donner les secours dont il avoit besoin. J'emmenai le Marquis avec moi, & je lui fis une petite morale, telle que la demandoient les circonstances. Il étoit environ quatre heures après midi. Le tems étoit serein, & l'air fort doux. Nous fûmes frappés tout d'un coup d'un spectacle, auquel nous ne nous attendions pas, nous vîmes sortir d'une petite chambre à l'autre bout du vaisseau, un Turc chargé d'un tapis, & de quelques coussins qu'il étendit dans un lieu fort commode. Un autre Turc beaucoup mieux mis que le premier, sortit du même endroit un moment après; & se retournant vers l'écoutille, par laquelle il avoit passé, il présenta la main à deux jeunes Turcs, vêtus richement, pour les soutenir en montant sur les ponts. Deux femmes Turques parurent ensuite; & s'étant avancés tous ensemble vers le tapis, les deux jeunes gens s'assirent sur les coussins les plus propres, & les plus relevés, tandis que les quatre autres prirent place au-dessous d'eux. Nous demeurâmes quelque tems en silence à les considérer. Cet habit

habit que j'avois porté si long-tems, & que j'avois tant de raisons d'aimer, me remit en mémoire une partie de mes aventures passées, & je tombai insensiblement dans une profonde rêverie. Le Marquis m'ayant dit quelques mots sans que je l'eusse entendu, il me poussa enfin par le bras. Je ne fais, me dit-il, si c'est la vûe de ces Turcs qui vous occupe, mais vous paroissez extrêmement rêveur. Je lui répondis, qu'ayant demeuré plusieurs années en Turquie, il étoit naturel que je visse des Turcs avec plaisir; & je lui proposai de passer de l'autre côté du vaisseau, pour lier connoissance avec eux. Nous traversâmes une infinité de cordages & d'instrumens de mer. A mesure que nous approchions, nous découvriens mieux la bonne mine des deux jeunes Turcs. Le plus âgé paroissoit avoir vingt ans: il étoit grand & robuste pour cet âge. L'autre sembloit en avoir à peine treize ou quatorze: les graces les plus tendres de l'enfance étoient encore sur son visage, & tout paroissoit charmant dans sa figure. Nous jugeâmes, que les deux hommes & les deux femmes étoient leurs domestiques.

Je les saluai en langage Turc, que je n'avois pas oublié tout-à-fait. Ils se levèrent. Le plus âgé me répondit civilement;

lement : nous primes place auprès d'eux. Je leur demandai, s'ils ne favoient point d'autre langue que celle de leur païs, ils me dirent que non. J'exhortai en riant le Marquis à prendre patience pendant nôtre entretien, & à se contenter du plaisir de les voir. Pour moi je continuai à leur faire diverses questions. Ils m'apprirent, qu'ils venoient de Constantinople par ordre de leur père; qu'ils alloient trouver à la Haye, où il avoit été envoié pour régler avec les Hollandois quelques affaires, qui concernoient la mer & le commerce; qu'ils y passeroient avec lui tout le tems qu'il avoit encore à y demeurer; & que selon le projet qu'il leur avoit écrit, ils reviendroient ensemble par la France, qu'ils avoient envie de voir, & s'embarqueroient ensuite à Marseille pour retourner en Asie. Je leur dis, que je connoissois fort Constantinople; que j'y avois passé quelque tems; & qu'ayant eu un assés long commerce avec les Turcs, j'avois appris à les estimer; mais, ajoutai-je, comment avez-vous osé entreprendre un si long voïage, sans favoir d'autre langue que la vôtre? L'ainé me montra son Gouverneur, qui étoit l'un des deux Turcs assis auprès de lui. Timanès, me dit-il, fait la plupart des langues de l'Europe. Je lui deman-

dai ce que c'étoit que les deux femmes qu'ils avoient avec eux. C'est, me répondit-il, la Gouvernante & la Nourrice de mon frère; car il lui faut encore quelques années, ajoûta-t-il en riant, pour fortir des mains des femmes. Nôtre entretien dura ainsi quelque tems sur les ennuis d'une longue route, & sur l'incommodité de la mer. Le plus jeune parloit peu; mais ses moindres paroles avoient de la grace, & sa voix étoit d'une douceur dont le Marquis lui-même fut enchanté, quoiqu'il n'entendît pas la langue. Plus je regardois cet aimable enfant, plus j'étois touché de la beauté de ses traits; car je ne croïois pas pouvoir attribuer à une autre cause l'impression de tendresse que je ressentois. Je trouvois dans la figure de son frère aîné quelque chose qui m'intéressoit aussi: enfin leur conversation me parut avoir duré trop peu, lorsque le Brun vint nous avertir que le Prince Dom M . . . étoit éveillé, & qu'il demandoit à nous voir. Je les priaï en les quittant de consentir à lier avec nous quelque commerce pendant nôtre navigation. Ils me le promirent avec quelque apparence de satisfaction; & leur aiant demandé leur nom pour les distinguer en leur parlant dans leur langue, qui n'a point de mot qui réponde

réponde à nôtre *Monsieur*, l'aîné me dit, qu'il s'appelloit Muleid, & son frère Memiscès. Je les embrassai tous deux; le Marquis fit la même chose, & nous nous hâtames d'aller rejoindre le Prince. Son visage nous sembla tranquile & reposé. Il nous remercia tendrement d'avoir avancé nôtre départ de Lisbonne pour l'accompagner, & il nous fit l'honneur de nous embrasser tous deux, en nous appelant ses chers amis. Vivons tous quatre, nous dit-il, comme des frères; nous mangerons ensemble, & je veux que nous agissions familièrement. Le Capitaine lui avoit cédé la chambre de poupe, qui étoit grande & fort ornée; il y avoit deux lits, dont l'un étoit destiné pour Dom Tellès. Comme le Prince n'avoit pris aucune nourriture depuis le matin, il ordonna, qu'on le fit souper de bonne heure. En attendant qu'on le servît, nous lui apprîmes l'agréable rencontre que nous avions faite de deux jeunes Turcs les plus aimables du monde. Le Marquis s'épuisa sur les loüanges de Memiscès; il en parla avec tant d'affection, que le Prince nous pria de le lui faire voir le lendemain: mais il ne pût s'empêcher de rire, lorsque je lui dis, que toute l'amitié du Marquis s'étoit contractée par les yeux, & qu'il n'avoit point

eu un seul mot de conversation avec les deux Turcs, qui ne savoient que leur langue : nous lui en fimes la guerre agréablement pendant tout le souper. Mais vous, me dit le Prince, d'où savez-vous la langue Turque ? Cela me paroît singulier pour un François. Je lui répondis d'une manière qui lui fit juger, que je n'avois pas toujours été heureux, & que je devois cette connoissance à mes infortunes. Je vois bien, reprit-il, que ce n'est pas le hazard qui nous a réunis. Si vous avez été malheureux, vous en prendrez plus de part à mes peines ; c'est une consolation que le Ciel me procure. Il faut que vous me racontiez vos aventures, & je vous promets de vous faire aussi le récit du malheureux événement, qui m'oblige à m'éloigner du Portugal. Le Marquis & Dom Tellès en nous écoutant pourront s'affliger par compassion : car je m'imagine, qu'ils n'ont jamais connu la douleur autrement. Je prévins le Marquis qui alloit répondre. Je ne fais, dis-je au Prince, si Dom Tellès n'a jamais eu rien à démêler avec la fortune ; mais je suis témoin, que Monsieur le Marquis n'en a guères été mieux traité que moi : si ses malheurs n'ont pas duré si longtemps que les miens, il n'y a pas été moins sensible, & vous pourrez tirer de lui autant

tant de consolation que de moi, s'il est vrai, qu'on en trouve quelqu'une à s'entretenir avec des malheureux. Je ne fus pas fâché d'avoir trouvé cette occasion de faire connoître la naissance & le nom du Marquis, moins par rapport au Prince, qui le traitoit déjà avec assés de distinction, que par rapport à Dom Tellès, qui m'avoit paru vouloir affecter quelque supériorité sur lui. Je déclarai donc ouvertement, que Monsieur le Duc de . . . m'ayant prié de faire le voiage d'Espagne avec son fils, tous mes soins n'avoient pu empêcher, qu'il n'eût essuié à Madrid un des plus funestes accidens du monde; que je ne l'avois amené à Lisbonne que pour le consoler, & que le Portugal étant même encore trop proche de l'Espagne, j'avois regardé l'occasion de le quitter comme un grand avantage, outre l'honneur qu'elle nous procuroit d'accompagner un si grand Prince. Mon discours fit tout l'effet que j'avois espéré. Le Prince redoubla ses bontés pour mon cher Marquis, & Dom Tellès eut l'honnêteté de lui céder le pas dans toutes les occasions. Lorsque nous eûmes achevé de souper, le Prince nous remit sur nos malheurs. La nuit est longue, nous dit-il, & nous ne craignons point d'être troublés ici par des importuns :

je veux soulager mon cœur en vous faisant le récit de mes peines ; vous me ferez ensuite celui des vôtres.

Tout est si glorieux pour Dom M . . dans cette relation , que je ne fais pas difficulté de l'inserer ici , comme un morceau d'histoire , qui ne sauroit manquer d'être bien reçu du Public.

Il y a deux ans , nous dit ce Prince , qu'il arriva à Lisbonne un vaisseau du Brésil , sur lequel Dom Joseph de Bermudo y Acoftalas , qui avoit été douze ou quinze ans Gouverneur de cette grande Province , revenoit chargé de richesse , avec toute sa famille. La joie de se revoir en Portugal , après une si longue absence , lui fit ordonner à ses matelots d'orner son vaisseau en entrant dans le Port. Les rubans , les étoffes d'argent & d'or ne furent point épargnés ; de forte que cette entrée avoit l'air d'un petit triomphe. J'étois le même jour à la chasse du côté de Belem , d'où je suis parti ce matin ; la vûe de cette magnificence me surprit ; je ne balançai point à me mettre dans une mauvaise chaloupe qui se trouva sur le rivage , & je me fis conduire avec deux personnes de ma suite jusqu'au vaisseau de Dom Bermudo. Il nous reçut honnêtement sans me reconnoître ; je fis signe à mes deux compagnons de ne lui pas

pas découvrir qui j'étois , & nous ne laif-
fâmes pas de monter dans fon vaiffeau
avec beaucoup de liberté : nous y vîmes
fa famille. Il avoit cinq enfans , quatre
garçons & une fille ; la fille étoit née la
quatrième , & elle me parut âgée de sei-
ze ou dix - fept ans. Je n'ai rien vû de fi
beau dans ma vie. Figurez - vous toutes
les qualités , qui peuvent rendre une
perfonne de ce fexe charmante & accom-
plie : Donna Clara les poffédoit toutes.
Je m'entretins long - tems avec Bermudo :
mais les yeux toujours attachés fur la fille.
Je trouvai même l'occafion de lui parler
en deux mots de l'impreffion qu'elle
avoit faite fur mon cœur ; elle fit fem-
blant de n'avoir rien entendu. Lorsque
le vaiffeau fut proche du lieu où l'on de-
voit débarquer , je me remis dans ma cha-
loupe , après avoir promis à Bermudo ,
que je l'irois voir , & je rejoignis mes
gens de l'autre côté du rivage. Dom
Tellès étoit avec moi. Il peut fe souve-
nir , que je lui parlai avec raviffement
du mérite de Donna Clara ; je formai
même fur le champ un projet que je lui
communiquai. Dom Bermudo , lui di-
je , ne m'a pas reconnu ; je veux profi-
ter le plus long - tems que je pourrai de
fon erreur , pour m'introduire chés lui ,
& tâcher d'obtenir quelque affection de

sa fille sous le nom d'un étranger. La grandeur ne sert qu'à corrompre les plaisirs & l'amour; je ne veux pas devoir à mon rang le cœur de Donna Clara. Dom Tellès approuva mon dessein, & nous formâmes sur cette idée l'espérance de mille plaisirs. Je laissai à peine à Dom Bermudo le tems de se reposer des fatigues de la mer: je lui rendis visite avec un équipage simple, mais propre; & je me fis annoncer sous le nom de Comte de Montefiore, Gentilhomme Espagnol. Bermudo me fit beaucoup de civilités. Je lui demandai la liberté de saluer son épouse & ses enfans, & de renouveler avec eux la connoissance du vaisseau: il me l'accorda. Je demurai une partie de l'après-midi dans cette maison, & comme Bermudo reçut d'autres visites que la mienne, je trouvai encore le moment de parler de mon amour à sa charmante fille. Si je ne fortis pas d'auprès d'elle plus favorisé & plus heureux que la première fois, j'en fortis infiniment plus amoureux: je le dis à Dom Tellès, qui se trouva chés moi à mon retour. Il n'y a plus de bonheur pour moi sans Donna Clara, lui répétai-je une infinité de fois; c'est fait de mon repos, & peut-être de ma vie, si je n'obtiens son amour. Dom Tellès me consolait, & m'obligeoit d'espe-

d'espérer; je me flattois effectivement, que mon respect & mes services pourroient la toucher à la fin : Un Amant se flatte toujours dans ses desirs. Cependant, quoi qu'elle eût reçu la déclaration de ma tendresse avec assés de douceur, je croïois avoir apperçu dans ses yeux certaines marques d'indifférence, ou plutôt je ne sai quel air de distraction, qui me causoit plus d'inquiétude que n'auroit fait de la rigueur. Elle ne m'a pas maltraité, disois-je, elle ne paroît pas disposée à me haïr; mais qu'il y a loin de cet état jusqu'à l'amour! J'eus même dès-lors quelque pressentiment du trop invincible obstacle, que je devois bientôt trouver à mes espérances; & ce soupçon confus me causa quelques mouvemens de tristesse, dont j'aurois eu peine à développer nettement la cause.

Dom Bermudo, après s'être reposé pendant quelques jours, obtint une audience du Roi, dans laquelle il eut l'honneur de lui présenter toute sa famille. Il m'en fit demander une aussi: jugez de mon embarras. Mon secret est sur le point d'expirer, dis-je à Dom Tellès; il est impossible que Donna Clara & son père & ses frères ne me reconnoissent point, quelques mesures que je puisse prendre. Je fus fâché de ce contretens,
qui

qui alloit détruire tous les plaisirs que j'espérois dans le mystère. Cependant après y avoir un peu pensé, je crus pouvoir encore échaper quelque tems à la connoissance de Dom Bermudo & de sa fille. Je me mis au lit, feignant d'être incommodé : j'y demurai pendant quelques heures ; & faisant ensuite semblant de me trouver mieux, quoique toujours assés mal pour être obligé de garder le lit, je fis avertir Bermudo, que j'étois en état de recevoir sa visite. Il vint à ma chambre avec sa famille : l'audience fut courte : je sentoie quelque honte d'être en cette situation devant ma maîtresse, moi qui aurois donné tout ce que je possédois, pour obtenir d'être souffert à ses pieds. Dès que cette chère personne fut sortie de chés moi, je me fis habiller, & je me rendis chés elle dans mon équipage ordinaire. Cette visite se passa comme les précédentes, c'est-à-dire, sans que je fusse reconnu de personne. J'étois entré assés familièrement, & j'avois eu soin de ne pas mettre le pied dans la salle, où Bermudo recevoit ses compagnies. Je n'avois pas trouvé néanmoins Donna Clara seule : Outre deux de ses frères, elle avoit avec elle quelques Brasiliens ou Portugais arrivés nouvellement du Brésil, quoique dans

un vaisseau different du sien. Ce n'étoit pas d'eux que j'appréhendois d'être reconnu ; Mais hélas ! continua Dom M . . . avec un soupir, je devois en appréhender quelque chose de bien plus funeste, dont néanmoins je ne me déliai nullement ce jour-là. J'en considérai seulement un avec attention ; parce que je lui trouvai une de ces physionomies extraordinairement heureuses, qui se font regarder malgré qu'on en ait. Je m'informai même de son nom. Il s'appelloit Alonso Luis, & il étoit âgé d'environ vingt-cinq ans. Mais je ne poussai pas la curiosité plus loin, & je me retirai sans prévoir les peines qu'il devoit me causer.

Le lendemain étant retourné dans cette maison à même heure, j'y trouvai encore Alonso Luis, & je l'y trouvai seul avec Donna Clara & ses frères. Sa présence commença à m'inquiéter : Que signifie cette assiduité, disois-je ? & pourquoi ce beau jeune homme se trouveroit-il aussi régulièrement que moi chés Bermudo, s'il n'y étoit pas conduit par la même raison ? Dans le tems que j'étois occupé de cette pensée, Dom Lopez de Carvagas, ancien ami de Dom Bermudo entra librement dans la salle où nous étions ; & surpris de me voir dans une
situa-

situation si familière il me dit avant que j'eusse pu l'appercevoir : Eh ! mon Prince, qui s'attendroit à faire dans cette petite salle une si honorable rencontre ? Et où est donc le cher Bermudo , qui ne se trouve point ici pour répondre à la faveur que vous lui faites ? Carvagas, lui répondis-je , vous êtes un indiscret, qui venez détruire le dessein que j'avois d'être ici inconnu. Je ne fai , ajoutai-je d'un air un peu piqué , si je vous pardonnerai ce mauvais tour. Le pauvre Carvagas se mit à me faire des excuses , qui acheverent d'éclaircir la scène. Donna Clara & ses frères plus surpris que je ne puis dire, m'en firent aussi, de ne m'avoir pas rendu jusqu'alors ce qu'ils croioient me devoir. J'eus beau faire pour arrêter le bruit, qui s'en répandit dans la maison. Dom Bermudo & son épouse se presserent d'accourir , & le reste de la visite se passa en cérémonies. Je ne donnai point d'autre raison de l'*incognito* que j'avois gardé, que l'envie d'apprendre en détail l'état du Bresil, & d'être informé des curiosités qui s'y découvrent de jour en jour. Je fis mille amitiés à Dom Bermudo & à toute sa famille ; & je leur dis, que j'étois si content de leur maison , que j'y continuerois mes visites. J'avois les yeux sur Donna Clara pour obser-

observer ses mouvemens : elle ne pouvoit plus douter que je ne l'aimasse avec passion : je cherchois dans ses regards ce que je devois penser de son cœur après l'éclaircissement qui venoit d'arriver. J'y vis du trouble ; mais , hélas ! si c'étoit moi qui l'avois causé , je ne pûs me flatter long - tems d'en être l'objet. Alonso Luis que je regardai en même tems , me parut aussi troublé qu'elle ; & leurs yeux , qui se rencontroient quelque - fois , sembloient s'exprimer avec autant de douleur que d'amour. Je ne doutai plus qu'ils ne s'aimassent , & que Donna Clara ne l'eût averti des témoignages , que je lui avois donné de ma passion : peut - être les avoient - ils regardés comme une chose affés indifférente , tant qu'ils ne m'avoient connu que sous le nom de Montefiore ; mais ils commençoient à craindre & à s'affliger en apprenant mon rang & mon nom. Voilà ce que je me figurai ; & cette réflexion que je fis à l'heure même , me jetta dans un véritable désespoir.

Je ne vous repéterai pas mes plaintes. Je m'enfermai seul dans mon cabinet , où je me livrai à toute la violence de ma douleur. Je ne vis personne ce soir , & je passai une partie de la nuit dans la même agitation. Cependant en réfléchissant sur mon malheur , il me vint à l'esprit,

l'esprit, que je me causois peut-être des tourmens inutiles : que mes soupçons étoient précipités, & que je devois chercher du moins des éclaircissemens plus sûrs pour m'affliger avec raison. Je gagnai ainsi sur moi de prendre un peu de sommeil. Le matin, Dom Bermudo & ses fils me vinrent remercier de la considération que j'avois marqué pour eux. Je fis naître l'occasion de leur demander ce que c'étoit qu'un jeune homme nommé Alonso Luis, que j'avois vû chés eux plusieurs fois. Bermudo me répondit simplement, que c'étoit un jeune Brésilien, dont le père & la mère étoient Portugais ; que la naissance étoit ordinaire, mais qu'il avoit les sentimens d'un homme de distinction, & les qualités personnelles, telles que j'avois pû les reconnoître ; qu'un service de la dernière importance, qu'il avoit rendu avec beaucoup de courage & de bonheur à sa fille Donna Clara, l'avoit rendu cher à toute sa famille, & qu'étant venu se promener en Portugal, il le voïoit volontiers dans sa maison. Ce discours me remit entièrement. Je me reprochai l'injustice que j'avois eüe, de soupçonner Donna Clara d'un attachement indigne d'elle. Alonso, disois-je, a du mérite ; mais Donna Clara fait trop ce qu'elle doit à son sang & à
soi-

foi-même, pour s'abaisser jusqu'à lui Je repris mes espérances, & je dis à Bermudo, que j'irois à sa maison l'après-midi. Une partie de la Cour, qui m'étoit attachée, s'y rendit avec moi; de sorte que l'assemblée y fut nombreuse & brillante. Donna Clara y parut avec tous ses charmes. Alonso Luis n'avoit garde de se trouver là, & d'ailleurs il ne me donnoit plus d'inquiétude. On joüa, on rit, on s'entretint de mille choses agréables. Je m'enflammai plus que jamais auprès de la charmante Clara, & j'avertis en sortant de l'assemblée, que je me rendrois tous les jours à la même heure chés Dom Bermudo. Je ne fai si l'on s'apperçut de ma passion; je ne pris pas la peine de m'en informer.

Cependant je n'étois pas satisfait d'être réduit à des témoignages si généraux de mon amour. J'inventai des fêtes pour trouver l'occasion d'entretenir Donna Clara en particulier: elle s'y trouva toujours, & elle en faisoit le principal ornement. Je lui renouvellois chaque fois les assurances d'un attachement éternel, & je tâchois de lui faire connoître que tout étoit entrepris pour lui plaire. Elle écouitoit mes protestations d'amour avec complaisance, mais je ne m'appercevois que trop, qu'elles ne faisoient nulle impression

pression sur son cœur, & mon bonheur n'en étoit pas plus avancé. Je lui reprochois quelque-fois son insensibilité; elle me répondoit d'une manière qui auroit satisfait tout autre qu'un amant; mais c'étoit de la tendresse que je demandois d'elle, & j'étois désespéré de ne pouvoir en obtenir. Aiant peine à me persuader, qu'une résistance si constante à mes soins fût naturelle, je fis gagner la femme de chambre; & j'employai tant de gens à l'observer que je fus informé enfin de ce que je voudrois avoir ignoré toute ma vie. Malheureux éclaircissement dont les funestes suites ont empoisonné tout mon repos! J'appris donc, que j'avois été jusqu'alors la dupe d'une fausse insensibilité; que Donna Clara brûloit de la plus vive passion; & que ce même Alonso Luis que je croïois avoir soupçonné injustement, en étoit l'objet. Il est impossible, que je vous exprime mon dépit & ma fureur. Quoi! l'ingrate me préfère un Alonso, à moi disois-je, qui l'aime si tendrement, & qui lui ai donné tant de preuves de mon amour! Ah! son indigne amant périra: je veux qu'il expire à ses yeux. Peut-être en effet l'aurois-je tué de ma main, s'il se fût présenté à ma colère dans ce premier moment: mais la nuit aiant un peu calmé

calmé mes transports, je me contentai le lendemain de faire dire à Alonso Luis, de retourner au Bresil sur le premier vaisseau, qui devoit partir deux jours après. Son amante & lui n'eurent pas de peine à juger qu'ils étoient trahis, & que ma jalousie étoit la cause de cet ordre. Alonso ne parut plus. Je le crus parti, & l'espoir reprit de nouvelles forces dans mon cœur.

Donna Clara eut assés de pouvoir sur elle-même pour déguiser sa douleur; mais elle n'accorda rien davantage à mon amour. Au contraire ses manières me parurent plus réservées & plus respectueuses. C'étoit me punir rigoureusement du chagrin que je lui avois causé. Je ne pûs tenir long-tems contre tant de dureté. Un jour que je lui donnois la main à la promenade, je laissai échaper des plaintes, & je l'accusai d'injustice dans la préférence qu'elle accordoit sur moi à Alonso. Mes termes étoient néanmoins si tendres & si respectueux, qu'elle ne pouvoit raisonnablement s'en offenser. Elle parut déconcertée, & je la vis chercher quelque tems sa réponse. Enfin elle prit le parti de déguiser son amour sous le nom de reconnoissance; elle m'assûra, qu'elle n'avoit pour Alonso que les sentimens qu'elle devoit aux services qu'elle avoit reçûs

reçûs de lui ; & elle me dit en affectant de me faire connoître, qu'elle regardoit mes reproches comme un badinage ; qu'elle avoit raison de se plaindre à son tour de l'opinion que j'avois d'elle. Eh ! belle Clara, repris-je, quel fruit esperez-vous en trompant un Prince qui vous adore, & qui sent trop malgré le penchant qu'il a à vous croire, que vous lui déguisez vos sentimens ? dites-moi bien plutôt, que vous êtes prévenue d'une passion dont vous n'avez pû vous défendre : dites-moi qu'Alonso Luis a sur vôtre cœur des droits invincibles, que son mérite & vôtre inclination lui ont acquis : enfin, dites-moi nettement, que vôtre tendresse n'est point un bien que je puisse me flatter de jamais obtenir ; j'accuserai alors le Ciel de mon malheur ; je gémirai en secret ; & je tâcherai de dévorer mes peines ; j'aurai même la triste satisfaction de croire que les connoissant, vous les plaignez, & qu'il ne dépend pas de vous de me rendre plus heureux Donna Clara m'interrompit pour m'assurer, qu'elle sentoit tout le prix de la tendresse que j'avois pour elle, & que ma qualité de Prince n'étoit pas ce qu'elle trouvoit de plus estimable dans ma personne : mais étant naturellement sincère, continua-t-elle avec beaucoup de douceur,

Je ne vous cacherai pas que je suis incapable d'aimer; & que tous les soins dont vous m'honorez, sont superflus, non que je sois prévenuë d'une autre passion, comme vous me le reprochez; mais parce que telle est la disposition de mon cœur. Elle prononça ces paroles d'un air si naturel & si propre à persuader, que je demeurai dans un embarras extrême sur la réponse que je lui devois faire. Heureusement nous cessâmes bientôt d'être seuls. Plusieurs personnes s'approchèrent de nous; & la conversation étant devenue générale, je ne tardai guères à me retirer. Serait-il vrai qu'elle n'aime rien, disois-je en retournant chés moi? n'a-t-elle pas dessein de me tromper par des termes ambigus? Elle est incapable d'aimer: n'est-ce pas que son cœur est si rempli d'amour, qu'il n'est pas capable d'en recevoir davantage? D'un autre côté, si elle étoit si passionnée pour Alonso, comment souffrirait-elle son absence avec tant de tranquillité? M'assureroit-elle si naturellement qu'elle m'estime, moi qu'elle devoit haïr & détester pour l'avoir séparée de son amant?

Je résolus de terminer absolument cette incertitude. Je fis appeler deux de mes plus fidèles Officiers, qui m'avoient donné les premières nouvelles de son

amour ; je leur reprochai de s'y être mal pris pour m'éclaircir, & de s'être trompés dans leur rapport. L'un d'eux qui s'appelle Dom Vaccellos, prit la parole avec feu : Je vois bien, me dit-il, mon Prince, qu'on veut vous tromper vous-même ; mais si vous me connoissez de l'honneur, fiez-vous à l'assurance que je vous donne, non-seulement qu'Alonso Luis est aimé de Donna Clara de Bermudo, mais qu'il est encore à Lisbonne malgré vos ordres ; qu'il s'y tient caché ; & qu'il a tous les soirs avec elle un entretien secret dans le jardin de San-Marco. Un homme à qui l'on enfonce à l'impourvû un coup de poignard, n'est pas plus faisi ni plus troublé, que je le fus à ce funeste avis. La fureur succéda aussi-tôt à l'étonnement. Ah ! m'écriai-je, les perfides osent me jouer ! Ils périront tous deux ; je veux les immoler ce soir de ma propre main. Sans délibérer davantage, j'ordonnai à Vaccellos & à son compagnon, de se préparer à me suivre au jardin de San-Marco, à l'heure que Donna Clara devoit s'y trouver. J'attendis ce tems avec impatience. Tous mes mouvemens étoient furieux. Enfin je partis à pied, & déguisé, avec mes deux Officiers. Ils connoissoient l'endroit où les deux amans avoient coutume de se rendre ; parce qu'ils les avoient observés

observés plusieurs fois. Ils me le montrèrent de loin, & je leur dis de s'éloigner, & de me laisser seul. Je m'avançai vers le cabinet où je devois trouver ma proie; & ma fureur s'animoit en avançant; il me sembloit que rien ne pouvoit dérober Alonso à ma vengeance. Pour Donna Clara, sa mort n'étoit pas encore tout-à-fait décidée dans mon cœur. J'avois remis à me déterminer au moment que je la verrois. Enfin j'entrai: je les vis tous deux dans une posture qui devoit renouveler mes transports; l'amante assise, & Alonso à ses genoux, qui lui tenoit une de ses mains. Comment pût-il éviter la mort? Ne devois-je pas le percer de mille coups? Il n'y avoit qu'un miracle qui pût le sauver; mais l'amour est accoutumé d'en faire. Donna Clara m'aperçut, un éclair ne frappe pas les yeux en moins de tems qu'elle en emploïa pour se jeter vis-à-vis de moi, & pour m'arrêter en me ferrant le corps de ses deux bras. Je fis quelques efforts pour me dégager, elle me retint avec une vigueur que je n'aurois pas attenduë de sa délicatesse; & puis de quelle résistance étois-je capable contre une personne que j'adorois, & ferré de cette sorte entre ses bras? Je me laissai conduire sur un siège de gazon, où elle me fit asseoir.

Ah! Mademoiselle, lui dis-je d'une voix entrecoupée par la douleur, que l'amour vous donne de force, & qu'il m'inspire de foiblesse! Vous triomphez aujourd'hui de moi plus souverainement que vous n'aviez fait encore; j'en avois été quitte jusqu'à présent pour mon repos, mais vous en voulez maintenant à ma vie, & je vois bien qu'il vous sera fort indifférent que je la perde, dès que vous conserverez celle de votre heureux amant. Et toi, continuai-je en m'adressant à Alonso, qui s'étoit mis un genouil en terre, vis-à-vis de moi; Heureux Alonso! sens-tu maintenant ton bonheur? apprens-tu à l'estimer par la jalousie qu'il me cause? Va, ne regarde pas mon rang avec des yeux d'envie; je le sacrifierois à la moindre partie de ta félicité. Mais, repris-je après m'être arrêté un moment, d'où t'est venuë l'audace de demeurer en Portugal, après l'ordre que je t'ai fait donner d'en sortir? Il t'en coûtera la vie; si ce n'est pour venger mon amour, ce sera du moins pour punir ta défobéissance. J'allois me lever pour le saisir, & appeler ensuite Vaccellos: Donna Clara transportée de fraieur, se jetta elle-même à mes genoux, & me demanda grace pour lui en versant un torrent de larmes. Dans le trouble où j'étois, je ne pris point garde

garde à sa situation; elle y demeura quelque tems, en continuant de me presser de la manière la plus tendre. Mais aiant ouvert les yeux tout d'un coup, & la voiant dans cette posture humiliée, je pensai mourir de bonté & de douleur. Quoi! Mademoiselle, lui dis-je avec transport, vous vous réduisez à cet état pour sauver Alonso, & vous croïez devoir vous y réduire pour obtenir de moi quelque chose qui peut vous plaire! Ah! que ces deux pensées me font éprouver un cruel tourment! Qu'Alonso est heureux, & que je suis à plaindre! Ne crains rien, Alonso, ajoutai-je en me tournant vers lui; tu vivras, celle qui s'intéresse pour ta vie est la maîtresse absolüe de la mienne. Il dépend d'elle également de me faire mourir, & de te faire vivre: mais porte ton bonheur loin de mes yeux, & fors pour jamais de ma présence. Cruelle! repris-je en m'adressant à Donna Clara, exigeriez-vous encore que je fusse témoin de la félicité d'un tel rival, & ne consentirez-vous pas du moins à l'ordre que je lui donne de ne jamais paroître devant moi? Elle lui fit signe de sortir, & il s'éloigna aussi-tôt. Je demurai seul avec elle & sa femme de chambre, qu'elle amenoit toujours au jardin, & qui étoit dans mes intérêts. Elle ne me parla plus:

E 3

de son amant ; mais après m'avoir confessé, qu'elle se sentoit touchée de la constance de ma passion, & de tous les témoignages qu'elle en avoit reçus, elle tâcha de rejeter l'impuissance où elle étoit d'y répondre sur la force de la destinée, qui règle nos penchans, & qui préside à l'union des cœurs. Je la laissai dire tout ce qu'elle voulut, & je la conduisis vers son carosse sans lui parler presque autrement que par des soupirs.

La nuit commençoit à être obscure : je rentrai dans le jardin pour rejoindre mes compagnons. En marchant doucement je m'occupois de la bizarrerie de mon sort & du tyrannique pouvoir de l'amour. Je repassois tout ce que ma passion m'avoit causé d'amertumes, & ce qu'elle m'en préparoit encore, étant réduit à aimer sans la moindre espérance. J'essaiai même après mille réflexions de secouer le joug, & de rendre la paix à mon cœur, en rompant tout d'un coup ses chaînes. Pourquoi troubler, me disois-je, deux amans qui vivoient heureux sans moi, & qui n'ont point de compte à me rendre des sentimens de leur cœur ? Qu'Alonso soit digne ou non de Donna Clara, qu'elle ait des raisons de l'aimer ou qu'elle n'en ait point, que m'importe ? Ils s'aiment enfin, & je n'ai pas
le

le droit d'y mettre opposition. C'en est fait, qu'ils s'abandonnent à leur amour, je veux les laisser tranquilles : je veux le devenir moi-même . . . Mais hélas ! reprenois-je un moment après, le puis-je ! Qui me donnera la force d'oublier Donna Clara, d'effacer tous ses attraits du fond de mon ame ? S'ils y sont gravés pour jamais, puis-je les y voir sans cesse, & cesser de les aimer ! Elle adore Alonso, elle en est aimée. Et quel tort leur cause mon amour ? Ai-je puni, comme je le pouvois, un rival dont la concurrence me blesse ? L'ai-je mal-traité ? Lui ai-je dit un mot dur ou offensant ? Hélas ! ma passion ne sert peut-être qu'à aiguïser leur tendresse, & à leur faire trouver plus de douceur à s'aimer. Alonso sent mieux le prix d'un bien qu'il fait que je désire, & Clara lui fait valoir le sacrifice d'un amant tel que moi : je suis le seul malheureux ; Ils ont tous les plaisirs de l'amour ; & je n'en ai que les tourmens & les supplices. Mais enfin ces tourmens mêmes me sont précieux ; & je consentirois moins à les perdre qu'à les voir augmenter.

Pendant que j'étois le plus profondément occupé de ces réflexions, j'entendis à vingt pas de moi le cliquetis de quelques épées. Comme il étoit tard,

& que je n'avois vû personne dans le jardin, j'appréhendai que ce ne fût mes Officiers qui eussent pris querelle. Est-ce vous, Vaccellos? m'écriai-je en avançant. Je reconnus sa voix, & je lui commandai d'arrêter. Le coup étoit porté. M'étant approché, je vis un homme étendu, qui versoit un ruisseau de sang : c'étoit Alonso Luis. Vaccellos me dit, que venant de le rencontrer, qui se promenoit seul, & se souvenant que mon dessein étoit de lui ôter la vie, il s'étoit imaginé qu'il avoit pû m'échapper, que pour assurer ma vengeance, il l'avoit attaqué à armes égales, & qu'il croïoit l'avoir tué. Qu'avez-vous fait? lui dis-je; je lui avois accordé la vie: Donna Clara mourra de douleur. Je voulus voir s'il étoit mort: il me répondit lui-même, qu'il ne l'étoit pas, mais qu'il étoit dangereusement blessé, & il me remercia de l'intérêt que je paroïssois prendre à son malheur. Je rêvai un moment sur cette aventure, & je formai sur le champ le dessein le plus extraordinaire, & le plus capable de vous surprendre. Ce fut de faire transporter Alonso chés moi, & d'en prendre autant de soin que s'il m'eût été très-cher. L'ingrate Clara, dis-je en moi-même, sera obligée du moins de reconnoître, que la tendresse que j'ai pour elle
est

est extrême, en voyant que je la respect: jusques dans un rival odieux, qu'elle me préfere. Mes Officiers furent surpris de l'ordre que je leur donnai d'arrêter le sang d'Alonso, & de l'aider à me suivre jusques chés moi. Je le fis loger proprement, & je mis auprès de lui deux de mes domestiques pour le servir jusqu'à sa guérison. Il ne savoit lui-même ce qu'il devoit penser de cette attention. On me dit le lendemain, qu'il avoit marqué de l'inquiétude pendant toute la nuit. Je me dérobai le matin pour l'aller voir à sa chambre. Sa confusion fut extrême en me voyant entrer. Je fis retirer mes gens pour être seul avec lui. Eh bien, lui dis-je, heureux amant, quelle idée avez-vous de vôtre rival? Me regardez-vous encore comme vôtre ennemi? L'embaras où il étoit, l'empêcha de répondre distinctement. J'entendis quelques mots confus, qui exprimoient sa surprise & sa reconnoissance. Je ne vous en demande point d'autre, repris-je, que de rendre témoignage à vôtre amante, que je n'ai point de part à vôtre blessure, & que je n'épargne aucuns soins pour vous rendre à elle. Je le quittai en finissant ces mots.

Ce projet me parut digne de moi. Je m'applaudis d'une invention si singulière de ma générosité & de mon amour: A-

Alonso ne manqua point de faire favoir à Donna Clara le malheur qui lui étoit arrivé, & le bon office que je lui avois rendu. Je m'en apperçus, étant allé chés elle l'après-midi. Je ménageai le moïen de me trouver seul avec elle; & comme j'ouvris la bouche pour lui raconter ce qui s'étoit passé, je la vis répandre des larmes avant que de m'avoir entendu. Ah! Prince trop généreux, me dit-elle en interrompant mes premières paroles, n'accablez point une malheureuse par un récit qui va me faire trop sentir combien je suis indigne des bontés que vous avez pour moi. Je fais ce que je vous dois, & j'accuse le Ciel, qui me réduit à la nécessité d'être ingrate. Non, non, lui répondis-je, ne craignez rien, belle Clara; je ne viens point me faire un mérite d'avoir sauvé la vie à Alonso, ni vous reprocher le service que je lui ai rendu. Je viens vous apprendre seulement, que vous n'avez rien à appréhender pour ses jours, & que sa vie est en sûreté, tant que je ferai au monde, & qu'il fera aimé de vous. Je veux faire bien plus; je le comblerai de biens & d'honneurs, pour le rendre digne de la qualité de votre amant & de celle de mon rival. Oui, Alonso va me devenir cher, parce qu'il est l'objet de votre amour, & je vous
rendrai

rendrai ainsi dans la personne que vous aimez, les preuves d'une passion que vous rejettez lors qu'elle s'adresse à vous.

Donna Clara avoit le cœur des plus généreux & des plus tendres. Mon discours la toucha si vivement, que je la vis prête à se jeter à mes pieds, pour m'exprimer les mouvemens dont elle étoit agitée. Elle ne pût s'empêcher de m'appeller son cher Prince, & de me dire, que sa vie étoit un bien qui m'appartenoit & que j'avois trop bien acquis: c'étoit son cœur qui s'exprimoit; je le vois dans ses yeux & sur ses lèvres. Qu'elle me paroissoit aimable en cet état! Que n'aurois-je pas sacrifié pour mériter une de ces larmes, qu'elle répandoit avec profusion pour Alonso! Car enfin je decouvris assés que les plus vives marques de sa reconnoissance avoient son amant pour objet, & qu'elle eût été bien moins touchée de ce que je faisois pour elle, si Alonso n'en eût recueilli le fruit. Elle me confessa nettement, pour la première fois, que ce bienheureux mortel occupoit toutes ses affections, & elle m'assura, que ne pouvant me donner son amour, elle seroit toujours prête à me donner tout son sang. Le partage est bien injuste, lui dis-je, & vous savez trop bien, que ce que vous m'offrez ne
F 6 fauroit

fauroit être accepté. Mais, Mademoiselle, continuai-je avec un soupir qui lui marquoit mon désespoir, ne saurai-je donc jamais ce qui vous attache si invinciblement à l'heureux Alonso? Je sai qu'il est aimable, & le cœur d'ailleurs ne rend guères compte des raisons qu'il a d'aimer; mais enfin l'honneur de votre sang vous auroit empêchée sans doute de vous livrer à une passion si disproportionnée, si vous n'en aviez eu des raisons que vous n'avez pu vaincre. Refuserez-vous de me les apprendre? avez-vous quelque intérêt à me les cacher? Quels sont ces services importans qu'il vous a rendus, & dont vous m'avez parlé plus d'une fois? Peut-être cette connoissance servira-t-elle à me rendre plus tranquile. Elle me répondit, que loin de vouloir me les déguiser, elle s'étonnoit d'avoir tardé si long-tems à me faire un récit si court, & qui auroit pu me faire trouver sa foiblesse pour Alonso plus excusable. J'étois, me dit-elle, à . . . capitale du Brésil. Je n'y connoissois point l'amour. Un jour que la chaleur étoit excessive, je proposai sur le soir à quelques-unes de mes compagnes, de nous mettre dans un bateau sur la rivière, pour y prendre le frais. Nous étions six ou sept du même sexe. La fraîcheur de l'eau & la beauté des prairies
aux.

aux environs nous firent avancer plus loin que nous n'avions résolu ; & aiant apperçû un endroit de la rivière , où le sable paroissoit pur & sans profondeur, nous primes toutes ensemble le dessein de nous baigner pour achever de nous rafraichir. Nous fimes gagner le bord aux bâteliers ; ils s'éloignèrent par nôtre ordre aussi-tôt que nous fûmes descenduës : déjà nous commencions à nous dépouiller de nos habits , lorsque deux Léopards, sortis d'une forêt voisine , prirent leur chemin vers nous en courant. Nous les vîmes ; & l'effroi qu'ils nous causèrent , ne nous permit de songer qu'à la fuite. Ces animaux sont prompts : ils nous joignirent en un instant , & saisirent tous deux une de mes compagnes , qui courroit à mon côté. Elle jetta un cri épouvantable en tombant ; la fraieur me fit tomber moi-même avec elle sans connoissance. Je ne vis point le reste de cette cruelle aventure , parce que je ne repris pas si-tôt mes esprits ; mais en voi-ci la fuite telle que je l'ai sùe depuis. Les deux Leopards nous transportèrent ma compagne & moi à quelque distance de la rivière , au milieu des herbes de la prairie ; & là par un bonheur dont je ne puis trop remercier le Ciel , ils commencèrent par déchirer ma miserable

compagne. J'aurois eu infailliblement le même sort après elle, si le Ciel n'eût veillé sur mes jours : il permit que celles de nôtre compagnie, qui avoient fui plus heureusement que nous, rencontrèrent en approchant de la ville Alonso Luis, qui chassoit dans la prairie. Elles lui apprirent nôtre malheur, & le pressèrent de nous venir secourir. Il me connoissoit, il m'aimoit même, sans que je l'eusse jamais vû. Il vola à mon secours : ce ne fut pas sans peine qu'il découvrit les monstres, dont j'allois être la pâture. Il fondit sur eux sans considérer le péril, & les tua tous deux à coups de poignard, sans en avoir rien reçu qu'une légère blessure à la jambe. Il me rappella la connoissance en m'agitant un peu. Jugez quels furent mes premiers sentimens à la vûe du péril, dont j'étois heureusement délivrée. Ma pauvre compagne, ou plutôt les restes de son corps sanglant, & à demi dévoré, furent le premier spectacle qui s'offrit à mes yeux. J'étois couverte de son sang, qui avoit coulé jusqu'à moi. Les monstres étoient étendus d'un autre côté à quatre pas. Alonso m'aïda à me lever, & à me soutenir. Je le considérois sans avoir la force de lui demander qui il étoit, & par quel miracle il m'avoit secouru. La douceur
de

de son visage & de ses yeux, la beauté de sa taille, tout cela s'insinuoit dans mon cœur avec la reconnoissance. Il me pressa enfin de prendre le chemin de la ville, & s'offrit même à me porter. Je lui dis, que les bâteliers qui nous avoient amenés, ne pouvoient pas être loin : nous les apperçûmes effectivement à quelque distance. La hauteur du bord de la rivière leur avoit caché nôtre infortune. Je rentrai dans le bateau. Alonso me continua ses soins, mais avec un respect, un zèle, une attention, qui ne me parut pas pouvoir être causé, par la simple pitié. Nous arrivâmes à la ville dans le tems, qu'une foule de monde en sortoit pour aller à ma défense. Je forçai Alonso, qui eut la modettie de vouloir se retirer après m'avoir remise en des mains sûres, de m'accompagner jusqu'au palais de mon père, & je le lui présentai comme mon libérateur & l'auteur de mon salut. Un tel service lui fit trouver dans la suite auprès de moi un accès toujours libre. L'habitude de le voir, & la connoissance qu'il trouva l'occasion de me donner de ses sentimens, servirent enfin à lui faire découvrir les miens. Je n'ai pû ni les lui cacher, ni les surmonter; & j'ai crû, que ce qu'il avoit fait pour moi, les justifioit. Voilà, ajoûta-t-elle, ce que

V O U S

vous avez souhaité de favoir. Me trouvez-vous coupable?

Non, Mademoiselle; non, lui dis-je; mais je me trouve infiniment malheureux. Je vois bien qu'un amour si juste ne sauroit manquer d'être constant; je perds par consequent l'espérance; & malgré cela, rien n'est capable de me faire perdre mon amour. Concevez quels vont être mes tourmens. Cependant fussent-ils mille fois plus cruels, ils ne m'empêcheront pas d'exécuter ce que je vous ai promis pour Alonso.

En effet, un emploi étant venu à vaquer dans ma Maison, même avant son rétablissement, je l'en pourvus par préférence; & peu après sa guérison, c'est-à-dire, environ six semaines après sa blessure, je le fis mon premier Ecuyer. Il faut que je le confesse, Alonso avoit un véritable mérite: il soutint son élévation, comme si elle lui eût été naturelle: ses belles qualités le firent estimer, non seulement de toute ma Maison, mais de la Cour entière. Je ne pûs me défendre moi-même d'aimer sa vertu modeste & généreuse, & de lui marquer, que j'étois content de sa conduite & de ses manières. Je le faisois appeller quelque-fois en particulier, pour lui parler de Donna Clara. Comme il n'ignoroit pas la violence de
ma

ma passion, il se jettoit à mes genoux, pour m'exprimer par ses larmes le désespoir qu'il avoit d'être un obstacle à ma félicité; & je suis persuadé qu'il étoit sincère, lorsqu'il m'offroit de sacrifier sa vie pour rendre la mienne plus heureuse. Non, lui disois-je; cette preuve de vôtre affection me seroit inutile; vous seriez aimé jusques dans le tombeau. Je connois vôtre amante, & je fais que je ne gagnerois rien à vous perdre. Pour elle, je continuois toujours de la voir, malgré mille résolutions contraires. Elle paroissoit me recevoir avec plaisir, & comme elle étoit douce & complaisante, elle s'efforçoit par ses manières honnêtes & caressantes, de me faire oublier mes peines: mais sa bonté même & ses caresses étoient un nouveau poison, qui augmentoit mon mal, & qui rendoit mes plaies incurables.

Il arriva pendant ce tems-là quelques changemens dans sa famille, qui firent prendre une nouvelle face à sa fortune. Une fièvre contagieuse lui enleva son père & ses trois frères aînés; desorte qu'elle se trouva maîtresse d'elle-même, & seule en quelque sorte à la tête de sa maison; l'unique frère qui lui restoit, aiant tout au plus huit ou dix ans. Elle fut atteinte aussi du même mal, & réduite à l'extrémité

mité du danger. La crainte d'exposer ma propre vie ne m'empêcha point de la voir assidûment dans cette situation, & d'employer pour sa guérison des soins, que l'amour seul peut inspirer. J'eus la satisfaction de reconnoître qu'elle y étoit sensible. Un jour qu'elle se croïoit plus mal, & qu'on n'espéroit plus qu'elle pût éviter la mort, elle prit ma main qu'elle ferra tendrement, en m'assûrant, que l'ingratitude dont elle avoit été forcée de païer une passion aussi tendre & aussi généreuse que la mienne, l'empêchoit de regretter la vie. Mais ce qui vous paroitra plus surprenant, continua le Prince, c'est que j'admettois alors avec moi dans sa chambre son cher Alonso Luis, & que j'avois quelque fois la force de supporter les assûrances qu'ils se donnoient de leur tendresse & de leur fidélité éternelle.

Elle se rétablit enfin contre toute espérance. La Cour, qui n'ignoroit plus ses sentimens pour Alonso, ne douta point, qu'étant libre désormais dans son choix, elle ne disposât de sa main en faveur de cet heureux amant. Les honneurs & les richesses dont je l'avois comblé, sembloient avoir racourci l'intervalle que la naissance avoit mis entre elle & lui. Peut-être se flatoit-il lui-même de cette espérance, quoi-qu'il n'eût point encore la hardiesse

hardiesse de le témoigner. Cette pensée me jetta dans une tristesse mortelle. Je résolus de faire un nouvel effort pour faciliter quelque succès à ma passion, & sans démentir la conduite généreuse que j'avois tenuë jusqu'alors. Voici celle, dont je formai le plan. Je fis appeller Alonso Luis dans mon cabinet : Alonso, lui dis-je, je vous ai traité jusqu'ici avec des bontés, qui doivent vous donner quelque attachement pour ma personne. Ce n'est pas pour vous en faire un reproche que je les rappelle, c'est pour vous engager à continuer de vous en rendre digne. J'ai des affaires au Brésil, qui demandent la présence d'un homme qui me soit affectionné; allez-y; je vous donnerai les instructions nécessaires; & pour vous y faire paroître avec honneur, j'obtiendrai pour vous du Roi un titre, qui vous y assurera pendant que vous y serez, le premier rang après le Gouverneur: vous n'y serez pas moins d'un an; mais pour vous consoler d'une si longue absence, je vous promets de vous faire épouser Donna Clara à votre retour, si elle consent à vous accorder cet honneur.

Mon espérance étoit, que l'éloignement d'Alonso diminuëroit peut-être la confiance de son amante. Supposé que ce changement arrivât, il m'auroit été facile
de

de retenir Alonso au Brésil sur de nouveaux prétextes, afin qu'elle eût le tems de l'oublier tout-à-fait; mais si l'amour de Donna Clara se trouvoit à l'épreuve d'un an d'absence, j'étois résolu de me faire absolument violence, & de presser moi-même leur mariage, en rappelant Alonso du Brésil; & en sollicitant sa maîtresse de le rendre entièrement heureux. Tel étoit mon projet. La fortune, comme vous allez voir, s'est opposée à l'exécution. Un dessein que je croïois devoir amener nécessairement mon bonheur, ou celui de deux tendres amans, n'a servi qu'à procurer leur perte, & à me précipiter dans le déplorable état où vous me voïez réduit.

Alonso se laissa gagner aisément par mes promesses. Le désir de paroître dans le lieu de sa naissance avec un éclat, où il n'avoit jamais espéré de se voir, lui fit trouver moins dure la nécessité de se séparer de son amante; sans compter que le prix que je lui faisois envisager au bout d'un an, suffisoit pour lui faire entreprendre quelque chose de plus difficile. Je le chargeai de mettre ordre aux grands biens que j'ai dans ce pais-là, & de démêler exactement tout ce qui m'appartient. Il partit. Son voïage fut heureux; mais à peine eut-il passé quelques

ques jours au Brésil, qu'une maladie précipitée le mit au tombeau. La nouvelle de sa mort fut apportée en Portugal par le même vaisseau sur lequel il étoit parti. Son amante l'apprit aussi tôt que moi. Je ne puis vous donner qu'une légère idée de ses transports & de son désespoir. Mon assiduité auprès d'elle, mes soins, & les ordres que je donnai pour son secours, empêchèrent les suites funestes que ces premiers mouvemens pouvoient produire. Enfin elle consentit à souffrir la vie; mais la regardant comme un supplice, elle prit le parti, il y a trois mois, de se retirer à la campagne dans une de ses terres, qui est à six lieues de Lisbonne. Là elle vivoit comme oubliée des hommes, dans une tristesse continuelle, & sans cesse occupée à verser des larmes. Je ne laissois pas passer deux jours sans me dérober secrètement pour la voir. Dom Tellès de Sylva étoit le seul qui m'accompagnoit. Elle sembloit trouver quelque douceur à me voir, & recevoir volontiers les consolations qui lui venoient de moi. Je croiois appercevoir de jour en jour l'effet de mon amour & de ma persévérance. J'espérois qu'à la fin son cœur s'accoutumeroit à me souffrir, & peut-être enfin à m'aimer; lorsqu'un coup fatal & imprévu a détruit

une

une si douce attente, & renversé pour jamais mon bonheur & mes espérances. Dom M . . . ne fut pas le maître en cet endroit, de retenir quelques larmes, qui se mêlèrent avec ses soupirs. Vous voïez, nous dit-il tristement, à quel point je parois touché; je le parois mille fois moins que je ne le suis. La raison seule ne suffiroit pas pour arrêter mon désespoir après un malheur tel que le mien: il n'y a que l'honneur & la considération de ce que je dois à mon rang, qui puisse dissiper l'envie pressante que je sens naître à tous momens, de me donner la mort.

Il reprit ainsi son récit. Je vais vous apprendre ce qui est encore ignoré de tout le monde à Lisbonne. Vous vous souvenez sans doute de l'audience, qu'on vint me demander pour une femme inconnue, dans le tems que j'étois à vous entretenir pour la première fois. Cette femme, qui étoit inconnue en effet pour la plûpart de mes gens, ne l'étoit pas pour Dom Tellès & pour moi. Je l'avois placée moi-même auprès de Donna Clara, lors qu'elle eut appris la mort d'Alonso, pour prendre soin d'elle, & pour arrêter l'effet de son désespoir. C'est une personne sage, qui s'appelle Philippa, & qui m'avoit été procurée alors par un de mes Officiers, qui est mort depuis. Sa
visite

visite imprévüe , & son air triste m'ayant frappé tout d'un coup , je jugeai qu'elle m'apportoit quelque nouvelle fâcheuse ; & sans lui donner le tems de parler , je la conduisis dans mon cabinet. Ses pleurs & les sanglots qu'elle avoit retenus devant mes gens , prirent là un libre cours ; de sorte qu'elle fut quelque tems sans pouvoir former une parole. Parlez donc, Philippa, lui dis-je , & tirez moi de peine : vous me faites trembler pour Donna Clara. Ah ! me répondit-elle , Donna Clara n'est plus , il n'est plus tems de trembler pour elle ! J'avois vü Donna Clara la veille. Le peu de vraisemblance qu'il y avoit , qu'elle fût morte depuis ma visite , m'empêcha d'entendre d'abord le sens de ces paroles. Mais Philippa ne m'ayant que trop fait comprendre , par quelques mots entrecoupés , la cause de sa mort & la manière tragique dont elle étoit morte , je ne pensai plus qu'à mourir moi-même. Je serois maintenant dans le tombeau comme elle , si Dom Tellès , qui étoit avec moi , n'eût eu la cruelle pitié d'arrêter mon épée , que j'avois déjà tournée contre mon sein. Il profita de la foiblesse que mon trouble & ma douleur me causèrent , pour me mettre lui-même au lit , sans laisser même entrer mes domestiques. Ce fut là que tout
mon

mon malheur me fut raconté sans déguï-
fement par Philippa , & vous allez être
surpris que j'aie pû l'entendre sans expi-
rer. Alonfo Luis étant atteint de sa ma-
ladie mortelle avoit fait apparemment des
réflexions fort affligeantes sur un accident
si imprévû. C'étoit peu que de mourir
presque subitement à son âge, & malgré
la bonté de son tempérament, mais mou-
rir à la veille de se voir le plus heureux
de tous les hommes du côté de l'amour
& de la fortune, mourir loin de Donna
Clara, & sans pouvoir lui dire-adieu pour
la dernière fois ; tout cela lui sembla sans
doute bien terrible, & bien insupporta-
ble. Soit par une suite de cette pensée,
soit par d'autres raisons, il se persuada,
qu'une mort si désespérante ne pouvoit
être naturelle ; & se souvenant de la pas-
sion que j'avois toûjours conservée pour
son amante, il crut trouver dans ma ja-
lousie, & la cause de son éloignement de
Portugal, & celle de sa mort. Folle &
injurieuse opinion, après les témoignages
qu'il avoit eus de ma générosité ; mais
que je pardonnerois néanmoins à ce mal-
heureux, si les suites en avoient été moins
funestes. Cette idée se fortifia tellement
dans son esprit, que ne doutant plus que
je ne lui eusse fait donner du poison, il
demanda une plume avant que de mou-
rir,

rir, & fit une lettre pour Donna Clara; dans laquelle en se plaignant de son sort, il lui donnoit ses injustes conjectures comme une vérité certaine. Il remit cette lettre entre les mains de son oncle, auquel il donna une somme considérable, après lui avoir fait promettre d'entreprendre exprès le voïage de Portugal, pour porter sa lettre à Donna Clara. L'oncle ne pût partir aussi-tôt que le vaisseau qui apporta la première nouvelle de la mort d'Alonso; mais il prit une autre occasion, environ trois mois après. C'est l'arrivée de ce miserable qui a causé la triste mort de Donna Clara; c'est cette fatale lettre qui lui a fait prendre la cruelle résolution d'attenter sur elle-même: & ce qui me cause le plus horrible désespoir, c'est qu'elle s'est donnée la mort en me haïssant, comme la cause de son malheur, & moins pour suivre son amant, que pour le venger, & me punir. Philippa m'a raconté qu'après avoir lû la lettre d'Alonso, elle perdit tout d'un coup la connoissance & la parole: ses beaux yeux s'obscurcirent; elle demeura sans mouvement, comme si sa douleur lui eût causé la mort. Mais étant revenuë ensuite à elle-même, elle prit le Ciel à témoin de son état déplorable; elle invoqua l'ombre de son amant; elle emploïa

le peu de force qui lui restoit , à me reprocher ma barbarie , & à proferer contre moi mille imprécations : Hélas , quelle injustice contre moi qui l'adorois ! contre moi qui ne respirois que pour lui plaire , & qui étois disposé à me sacrifier , non-seulement à son bonheur , mais encore à celui de son amant ; parce que le sien m'y paroissoit attaché ! Enfin lassé d'exprimer ses transports par des paroles , elle se leva avec un mouvement furieux , & malgré la diligence de Philippa , qui étoit seule auprès d'elle , & toute éperdue , elle se perça le cœur d'une longue aiguille d'or , qui lui ôta la vie.

Voilà , Messieurs , nous dit le triste Dom M . . . le malheur qui cause mes larmes ; & qui me fait fuir le Portugal. Voiez les restes de ce que j'ai aimé plus que moi-même , ajouta-t-il en tirant de sa poche un mouchoir teint de sang. Je conserverai jusqu'au tombeau ce funeste monument de mon infortune & de mon amour : je le tiens de Philippa , qui s'en est servi trop inutilement pour arrêter le sang , & la vie de la malheureuse Clara. Vous pouvez juger par le soin que j'ai d'entretenir ma douleur , que mon dessein n'est pas de l'oublier ; cependant j'ai résolu de ne pas remettre le pied en Portugal , que mon cœur ne soit assés tranquile

quile pour revoir sans émotion des lieux, qui m'ont été si funestes.

Après avoir achevé ainsi sa narration, le Prince qui se sentoît trop agité pour écouter tranquillement les nôtres, parut souhaiter de demeurer seul : mais Dom Tellès de Sylva, qui savoit que rien ne lui étoit plus pernicieux que la solitude, nous fit signe de ne pas l'abandonner, & de tâcher au contraire de lui tenir l'esprit occupé par nos récits. Nous passâmes donc la plus grande partie de la nuit à lui raconter les sujets que nous avions eu de nous plaindre aussi de la fortune, & la triste expérience que nous avions faite de ses caprices. Il étoit presque jour lorsque nous le quittâmes; de sorte que la matinée fut employée presque toute entière à dormir. Le Marquis ne fut pas plutôt levé, que Dom Tellès entra dans nôtre chambre de la part du Prince, pour l'assurer de son estime, & lui faire mille civilités. Il nous pria d'éviter autant qu'il nous seroit possible, de faire retomber la conversation sur ses peines. Nous le promîmes : & moi surtout, d'autant plus volontiers que c'étoit rendre en même tems service au Marquis, que d'éloigner tout ce qui pouvoit renouveler sa tristesse. Nous fîmes même ensemble divers projets de divertissemens &

G 2 de

de plaisirs, tels que la mer pouvoit les permettre. Le premier fut d'engager les jeunes Turcs, que nous avions vus la veille, à se rendre avec nous chés le Prince, pour le surprendre agréablement par ce spectacle imprévu. Je me chargeai volontiers de cette commission, & j'allai sur le champ à leur chambre. Aussitôt que Muleid eut entendu ce que je lui proposai, il se crut très honoré d'entrer en liaison avec Dom M & il consentit à nous suivre. La Gouvernante du jeune Memiscès fit quelque difficulté de le confier à mes soins; mais je levai sa peine, en la priant elle même de nous accompagner. Ils se parèrent très-richement. La vûe de quantité d'habits qu'on tira de plusieurs coffres pour Muleid, nous fit naître l'envie de nous revêtir aussi à la Turquie. Elle fut exécutée à l'instant; de sorte qu'étant montés sur le tillac, on fut surpris de voir le nombre des Turcs augmenté dans le vaisseau. Dom M qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une telle visite, le fut bien davantage. Je lui fis un compliment au nom de toute l'Asie que nous prétendions représenter, & qui lui venoit rendre ses hommages. Il est certain, qu'il eut d'abord quelque peine à nous reconnoître. Cette galanterie ne lui en parut que

que plus agréable. Les véritables Turcs s'approchèrent pour le saluer à la mode du Levant. Il les reçut avec un air de bonté, qui les lui attacha tout d'un coup, & qui fit que sans se faire presser, ils demeurèrent à dîner avec nous. L'aimable Memiscès fut le sujet presque continuél de nôtre conversation. On admiroit la délicatesse de ses traits, sa blancheur vive & picquante, contre l'ordinaire des Orientaux, qui ont presque tous quelque chose de fade dans le teint, & le feu admirable qui brilloit dans ses yeux, que nous trouvions les plus beaux du monde. Le Marquis ne manqua point de se placer auprès de lui. On lui en fit quelques reproches qu'il soutint agréablement. Mais ce qui nous divertit le plus, ce fut qu'étant caressant & enjoué, il vouloit embrasser quelques-fois ce bel enfant, qui se défendoit en rougissant, comme s'il eût eu quelque chose à ménager. C'est dommage, nous dit le Prince, que nous ne puissions tirer d'eux que le plaisir de les voir; & que nous soions privés de celui de les entendre. Sa réflexion en fit naître une à Dom Tellès, que nous approuvâmes tous: Qui nous empêche, se mit-il à dire en riant, de leur apprendre un peu de François, pendant que nous sommes absolument oisifs? Le Mar-

G 3

quis

quis s'écria, qu'il se chargeoit de l'instruction de Memiscès, & Dom Tellès entreprit d'instruire Muleid. Il y eut même entre eux une espèce de défi & d'émulation, par rapport aux progrès, chacun se promettant de réüssir le mieux & le plus promptement. Je déclarai aux deux jeunes Turcs le dessein qui venoit d'être formé. Ils y donnèrent les mains, & promirent de répondre au zèle de leurs maîtres. J'admirai dans la fuite celui du Marquis pour Memiscès. Tantôt les deux Turcs étoient chés nous, tantôt c'étoit nous qui nous trouvions chés eux. Memiscès s'appriivoisoit avec le Marquis, & marquoit autant d'empressement pour recevoir ses leçons, que lui pour les donner. Nous inventâmes une espèce de méthode, dont le succès fut si prompt, qu'en trois semaines les deux frères entendoient presque entièrement nos discours, & faisoient entendre eux-mêmes assés nettement leurs pensées. Memiscès l'emportoit néanmoins; & soit l'adresse du maître, soit la vivacité de l'écolier, il avançoit beaucoup plus que son frère.

L'application du Marquis me satisfaisoit extrêmement. Je la regardois comme un nouveau remède, qui alloit achever sa guérison. Mais quoi qu'il ne fût capable de

de former pour Memiscès qu'une affection pleine d'innocence, je ne laissai pas de trouver quelque chose à redire à l'attachement excessif, qu'il témoignoit pour ce jeune Turc. Mon cher Marquis, lui-dis-je un jour, vous vous livrez trop à vos penchans. Tout ce qui vous flatte jusqu'à un certain point, vous attache de même, & vous avez déjà oublié que se former de fortes chaînes, c'est se préparer de cuisantes douleurs, lors qu'elles viennent à se rompre. Je ne vous blâme point d'être sensible à l'amitié, mais il ne faut pas en faire une passion; & ces effets doivent être differens de ceux de l'amour. Cependant j'apperçois dans vous, non seulement le feu & l'ardeur, mais l'agitation même & l'inquiétude, qui ne convient qu'à la passion. En un mot, vous aimez trop Memiscès, & je voudrois que vous prissiez un peu plus d'empire sur les mouvemens de votre cœur. Il me répondit naturellement, qu'il sentoit bien lui-même, qu'il en faisoit trop pour ce jeune inconnu; & que la tendresse qu'il avoit pour lui, approchoit de la passion; mais qu'il n'avoit point d'autre excuse à m'apporter qu'un penchant qu'il ne pouvoit vaincre, parce qu'il trouvoit une douceur infinie à le suivre; qu'il m'avoit que Memiscès lui étoit aussi cher que lui-même.

me, & que devant le quitter fans doute bien plutôt qu'il ne voudroit, il ne pensoit déjà qu'en tremblant à la nécessité de cette séparation. En effet, le vent étant des plus favorables, nous avancions promptement; & nôtre voïage n'eût pas duré même un mois, si nous n'eussions été retardé par un accident, qui nous causa une juste fraïeur. Nous étions déjà à la hauteur des côtes de France, & le plus beau tems du monde nous promettoit la plus heureuse navigation, lorsque nous entendîmes de tous côtés dans le navire, le cri que font les matelots, quand ils apperçoivent un Corsaire. Nous nous rendîmes-tous sur le tillac. Le Capitaine Anglois nous dit sans déguisement, que nous étions poursuivis; que le Corsaire paroissant beaucoup meilleur voilier que nous, il nous falloit un secours particulier du Ciel pour nous faire éviter le combat. Nous lui répondîmes, que ce n'étoit point un si grand mal d'être obligé de se battre, pourvû que nous eussions de quoi nous défendre. Il n'y avoit malheureusement avec nous sur le vaisseau que l'équipage, & quelques passagers; quelques mauvaises pièces de canon, très-peu de poudre, & presque nulles autres armes que nos épées. Le Prince fit lui-même la revue de tout ce qui pouvoit

pouvoit servir à nôtre défense, & voiant les choses en si mauvais ordre, nous désespérâmes véritablement de nôtre salut. Quelle apparence effectivement de résister avec de simples épées à des Corsaires munis d'armes de toute espèce, & sans doute en beaucoup plus grand nombre que nous? La fuite ne paroissoit pas une voie plus sûre, à cause de la pefanteur de nôtre vaisseau. D'un autre côté, se rendre sans combattre, c'est à quoi personne ne pouvoit se résoudre; & nôtre sort en auroit-il été plus heureux avec d'impitoyables Corsaires? Je crus nôtre perte certaine: mais comme c'auroit été la précipiter, que de s'abbatre & de perdre courage, j'affectai au-dehors une confiance que je n'avois pas au fond du cœur. Je dis à Dom M Ménagez vôtre personne, mon Prince, & laissez-nous combattre. Il rejetta généreusement mon conseil. Pour le Marquis, je lui fis promettre de ne pas s'éloigner de moi un moment: Obeïsses-moi, lui dis-je, peut-être pour la dernière fois; vous disposerez de vous à vôtre gré, quand vous m'aurez vû périr en vous défendant. Il me répondit en m'embrassant tendrement; que si je me chargeois du soin de sa vie, il se chargeoit de la mienne, & qu'il me promettoit de ne pas quitter mon côté, pour

avoir du moins la consolation de mourir auprès de moi. Muleid se préparoit au combat avec la même résolution. Memiscès fut mis avec les femmes dans l'endroit le moins périlleux du vaisseau : Ce fut le Marquis qui eut cette attention , car son cher Memiscès ne lui sortoit pas de l'esprit. Enfin , les Corsaires étoient déjà à la portée du canon , & jugeoient bien à la manœuvre de nôtre vaisseau , qu'ils pouvoient nous regarder comme une proie assurée, lorsque le Ciel permit , que deux vaisseaux François , qui alloient du Havre de Grace à Bayonne , & que le beau tems avoit engagé à s'éloigner des côtes , se firent voir tout d'un coup devant nous à la même distance à peu près que les Corsaires étoient par derrière. Nous ne les eûmes pas plutôt apperçûs , que nous crûmes le péril passé. En effet , les Corsaires , qui ne furent pas long-tems non plus à les découvrir , perdirent l'espérance de nous joindre , ou du moins d'être assés forts pour prétendre à nos dépouilles. Ils prirent aussi-tôt une autre route ; & nous les perdîmes de vûe en peu de tems. Nous saluâmes en passant les deux vaisseaux François d'une décharge de nôtre misérable artillerie , pour les remercier du service important qu'ils nous avoient rendu. Peu de jours après, nous entrâmes

entrâmes dans le Canal de la Manche, & de là nous gagnâmes bientôt la Hollande.

Le Prince Dom M fans s'arrêter un moment, prit le chemin de la Haye, après nous avoir dit, qu'il comptoit de nous y revoir, & qu'il alloit descendre & se loger chés M. le Comte de Tarouca. Pour les jeunes Turks & nous, nous passâmes le reste du jour & de la nuit à nous reposer au lieu même de nôtre débarquement. Je fis prendre seulement les devants à Scoti, pour nous louer un appartement à la Haye, afin que rien ne nous causât d'inquiétude en arrivant. Le lendemain nous nous y rendîmes d'affés bonne heure; nous trouvâmes Scoti, qui nous attendoit à l'entrée de la ville.

Comme il connoissoit les lieux, y étant venu avec moi long-tems auparavant, je lui donnai ordre de conduire Muleid & son frère vers le Pléen, où ils m'avoient dit, que leur père leur avoit fait savoir qu'il seroit logé. Ils nous marquèrent une vive reconnoissance en nous quittant, & nous promirent leur première visite, lors qu'ils seroient en état de sortir. Le Marquis voulut embrasser Memiscès, qui y consentit pour cette fois d'affés bonne grace. Il faudra néanmoins le quitter tout-à-fait ce cher Memiscès, lui dis-je étant

G 6

seul

feul avec lui; & nous verrons comment vous supporterez cette séparation. Il répondit à cela, qu'il alloit me communiquer une pensée, qui lui étoit venuë depuis quelques jours, & qu'il n'avoit point encore osé me découvrir. Je ne puis vous cacher, continua-t-il, que j'aime Memiscès au-delà de ce qu'on peut s'imaginer; mon cœur a pour lui des mouvemens, que je n'ai jamais senti que pour ma chère Diana. Je trouve le même plaisir à le voir, & son absence me cause la même douleur. Il est donc naturel que je souffre beaucoup, lorsqu'il faudra nous séparer. Mais si vous aviez un peu de bonté pour moi, ajouta-t-il en me regardant d'un air tendre, vous pourriez m'épargner cette peine, ou du moins la reculer encore bien loin. Expliquez-vous plus clairement, lui dis-je, je ne pénètre pas votre système. Le voici, reprit-il: Au lieu d'aller en Angleterre en quittant la Hollande, nous pourrions retourner en France avec les deux jeunes Turcs & leur père; il est raisonnable, qu'étant si proche du mien, & devant m'en éloigner encore pour long-tems, je souhaite de le revoir & de l'embrasser: ce feroit là notre prétexte. Nous ferions voir la Cour de France à Memiscès; & ce qui serviroit encore mieux à mon dessein,

deffein, nous le ferions instruire adroitement de nôtre Religion pour tâcher de la lui faire embrasser; parce qu'il seroit aisé après cela de l'engager à demeurer en France toute sa vie. Alors, me dit le Marquis, je suis sûr que j'obtiendrois aisément de mon père, qu'il le reçût dans nôtre maison comme son fils, & j'aurois la satisfaction de vivre toujours avec lui comme avec un frère.

J'écoutois le Marquis avec une surprise extrême, & je ne pouvois me lasser d'admirer sa fécondité pour former & pour arranger des projets. Cependant après l'avoir laissé s'expliquer à son aise, je lui répondis d'un ton plus sérieux qu'il ne s'y attendoit, que je tremblois pour sa sagesse; & que la chaleur avec laquelle il me parloit de Memiscès, ne me permettoit pas de bien interpréter ses sentimens. Hé! quoi donc, Monsieur, lui dis-je, parleriez-vous autrement quand il seroit question d'une maîtresse? Que signifie cette douleur, cette joie, & tous ces autres mouvemens que vous prétendez être semblables à ceux que vous inspiroit Donna Diana? Je ne reconnois point là l'amitié, qui doit être un sentiment modéré, sage & réglé par l'honneur & la raison. C'est une passion vicieuse, dont vous m'avez fait le portrait; il faut

la réduire, s'il vous plaît, à de plus justes bornes. Ne trouvez donc pas mauvais que nous laissions partir Memiscès sans nous : vous pouvez, si vous voulez, lui donner quelques lettres, ou pour Monsieur le Duc votre père, ou pour vos amis. Votre recommandation lui fera trouver plus d'agrément à Paris; c'est l'unique manière, dont vous puissiez à présent lui marquer votre amitié : car de vous figurer, qu'un enfant de treize ou quatorze ans puisse être instruit de notre Religion, sans que son père s'en apperçoive, ou que son père le permette, s'il en a la moindre connoissance, c'est une pensée puérile & sans fondement. Ma réponse parut dure au Marquis, & je remarquai la violence qu'il se faisoit pour ne pas marquer trop de douleur. J'ajoutai pour le consoler, que je ne désapprouvois point d'ailleurs les marques d'affection qu'il avoit données jusqu'alors à Memiscès; qu'un si aimable enfant méritoit celle de tout le monde, & que je m'étois trouvé moi-même disposé à l'aimer, dès le premier moment que je l'avois vû. Mais j'eus beau prendre un ton plus doux, la fin de mon discours ne fit pas tant de plaisir au Marquis, que le commencement lui avoit causé de chagrin.

La

La foi du Public ne manque pas de se revolter contre les événemens trop extraordinaires. Cette réflexion qui me naît ici tout d'un coup, est presque capable d'arrêter ma plume, & de m'ôter l'envie d'achever cette première partie de nos voïages. J'avouë que ce qui me reste à dire, est capable de surprendre par sa singularité; mais c'est un fait dont mille personnes peuvent rendre encore témoignage, soit en Hollande où il est arrivé, soit en France où il a été connu de la part de ceux dont je suis connu moi-même.

Le lendemain de nôtre arrivée à la Haye, qui étoit, si ma mémoire est fidelle, le cinquième jour de Decembre, après avoir commencé nos visites par celle du Prince Dom M qui nous retint à diner, & qui nous fit des caresses & des amitiés, dont il n'y a que ceux qui connoissent l'excessive bonté de ce Prince, qui puissent bien juger, nous retournâmes à nôtre logement, parce qu'il étoit tard pour faire voir les beautés de la ville au Marquis. A peine avions-nous mis le pied dans nôtre appartement, qu'un de nos laquais vint nous avertir, que le père de nos deux aimables Turcs étoit à la porte avec eux dans son carrosse, & qu'il demandoit à nous voir.

Ses

Ses enfans lui avoient parlé avec tant de reconnoissance de la tendresse que nous leur avions marquée, & des obligations qu'ils nous avoient; qu'il avoit crû ne pouvoir nous en remercier assés-tôt. Je donnai ordre de les aller recevoir; & de les introduire, à Scoti, qui étoit mis assés proprement pour servir au besoin d'une façon de Gentilhomme ou d'Ecuyer. Il nous les amena à l'instant. Grand Dieu! me croira-t-on dans cet endroit? Quelle fut ma surprise, ou plutôt quel fut mon transport, en reconnoissant dans cet Officier Turc le frère de ma chère Selima, le bon & généreux Amulem! Non, il n'y a point de sentimens au monde tels, que ceux qu'inspire la nature ou la reconnoissance; mais leur excès est quelque-fois funeste. Si la force de mon tempérament m'empêcha de succomber au premier emportement de ma joie, il en fut autrement d'Amulem. Il me reconnut à son tour au son de ma voix, & à la vivacité de mes caresses, car mon visage ne dût pas lui paroître moins changé que mon habillement; mais s'il fut aussi frappé que moi d'une rencontre si heureuse, & si imprévüe, il n'eut pas tant de vigueur pour soutenir l'impétuosité de ses mouvemens; il tomba avec plus de vitesse, que je n'en eus
pour

pour le soutenir ; & dans le tems que nous nous efforcions de le relever : C'est Salem, repétoit-il d'une voix foible & tremblante ; mes enfans, c'est vôtre oncle. Ces pauvres enfans se jettèrent tous deux à mon col en me serrant de toute leur force ; & Dieu seul fait ce qui se passoit alors au fond de mon cœur. Je tenois le père entre mes bras, & les deux enfans me tenoient, chacun entre les siens. Ainsi nos cœurs & nos larmes étoient réunis dans le même espace, & comme confondus.

Cependant je fis réflexion, malgré mon trouble, qu'Amalem que je soutenois toujours, avoit besoin d'un prompt secours. Il avoit perdu tout-à-fait l'usage de la voix. Ses soupirs étoient fréquens, & convulsifs. Il avoit pourtant la force de se remuer sur la chaise où nous l'avions fait asseoir ; ce qui me fit croire, que son mal n'étoit qu'une oppression de poitrine, causée par la prompte révolution de ses esprits & de son sang. On lui ouvrit la veine ; & sa voix s'étant ranimée pour un moment, il me dit en langue Turque : Seroit-il possible, mon cher Salem, que vôtre vûe, que j'ai désirée avec tant d'impatience, fût capable de me causer la mort ? Si cet effet arrive, ce sera par un sentiment bien opposé à

scri

celui de la douleur. Mais ma chère sœur Selima, ajouta-t-il, le Ciel ne permettra-t-il pas que je la revoie avant que de mourir? Je jugeai par ce discours, qu'il ignoroit la perte de mon épouse, & comme il n'étoit point en état de supporter une pareille nouvelle, je me contentai de lui répondre, que dans la joie que j'avois de le retrouver, je n'étois occupé que du désir de lui voir reprendre ses forces, pour jouir pleinement d'une si douce satisfaction. Ah! reprit-il, je me sens extrêmement affoibli, & je crains tout d'un épuisement si subit. Je vous ai vû du moins, & vous assurerez Selima, que je n'emporte point d'autre regret que de mourir sans la voir aussi. C'étoit l'unique objet de mon voiage, & de celui de mes enfans; c'étoit ce qui m'avoit fait rechercher avec empressement depuis quelques années la commission que je suis venu exécuter en Hollande. Je vous ai vû, répéta-t-il en serrant ma main, c'est assés pour m'empêcher d'accuser le Ciel de rigueur. S'il m'ôte la vie, je vous recommande mon fils & ma fille, menez-les à Selima: je sai entre les mains de qui je les laisse. Je lui dis, qu'il ne falloit penser qu'à vivre, & que j'esperois que son mal ne seroit qu'une incommodité passagère, dont nous
tjou-

trouverions moïen de le guérir aisément. Je lui demandai ensuite où étoit sa fille dont il me parloit. La voilà, me répondit-il en me montrant Memiscès, j'avois ordonné à sa Gouvernante de cacher son sexe, & de lui faire prendre un habit d'homme pour prévenir les accidens d'un long voïage; & j'ai jugé à propos de la laisser ici dans ce déguisement par la même raison. Je n'ai que ces deux enfans, ajouta-t-il, c'est ce que j'ai de plus cher. Si vous avez quelque amitié pour moi, traitez-les avec bonté.

Il faisoit beaucoup d'efforts pour parler. Le Médecin, que j'avois envoïé chercher, & qui arriva dans ce tems, le fit mettre au lit, après avoir examiné son mal. Il s'en expliqua d'une manière, qui me donna de la fraïeur. Sa poitrine, me dit-il, me fait tout craindre. La saignée fut redoublée: une heure après il perdit entièrement la connoissance & la parole. Je commençai à désespérer de son retour à la vie. Cependant le Médecin, sans s'étonner de la situation, où il le voïoit, lui fit encore ouvrir la veine du pied. Ce fut son salut. En moins d'une heure la liberté d'esprit, l'usage de la voix, la couleur même, & la santé, lui revinrent. Il ne lui resta de cet étrange accident, qu'un

qu'un peu de foiblesse, causée par les trois saignées. Je repète encore ici, que cette complication d'événemens extraordinaires, la rencontre d'Amulem, sa maladie, sa guérison, & le déguisement de sa fille, pourront sembler difficiles à croire; mais je ne dois point altérer la délicatesse d'un Lecteur trop incrédule.

Lorsque le rétablissement d'Amulem nous eut permis de penser à la joie, nous nous y livrâmes sans ménagement. Ce fut alors que je recommençai à l'embrasser mille fois, & que je ne fis pas moins de caresses à ses chers enfans. Tant de contentement & de plaisir me paroïssoit un songe. Je ne pouvois m'accoutûmer à regarder un événement si agréable, comme une vérité. Le Marquis avoit fait pendant ce tems-là bien des personnages differens. Dans la première surprise que nos embrassemens & nos transports lui avoient causée, il étoit demeuré comme immobile; s'apercevant ensuite, que ce Turc que j'embrassois si tendrement, étoit mon frère, il s'étoit approché pour mêler ses caresses avec les miennes, & Memiscès y avoit eu la meilleure part. Amulem ne pût remarquer dans l'accès de son mal, les attentions du Marquis pour sa fille; mais s'étant levé au bout de quelques heures, & le

Je voyant badiner affés familiérement avec elle, il me demanda ce que c'étoit que ce jeune homme, & s'il connoissoit le sexe de Memiscès. Je lui appris alors qui étoit le Marquis; & non-seulement je l'assurai, qu'il ne prenoit Memiscès que pour un jeune homme, mais je le priaï de le laisser toujours dans cette erreur; & je lui dis les raisons que j'avois de le souhaiter. Je ne découvris pas même ce premier soir à mon aimable nièce, que je fusse informé de ce qu'elle étoit, de peur que sa rougeur & son embarras n'en fissent conjecturer quelque chose au Marquis. J'étois d'ailleurs affés occupé d'un autre soin. Il falloit apprendre la mort de Selima à Amulem, qui m'avoit déjà demandé plus d'une fois de ses nouvelles, & qui pouvoit être surpris avec raison de ma froideur à lui répondre. Après y avoir un peu pensé, je crus que quelque triste que fût pour lui cet événement, dix-neuf ou vingt ans, qui s'étoient écoulés depuis, empêcheroient qu'il n'en fût aussi frappé que d'un malheur récent. Je ne l'amenai là néanmoins que par de longs détours. Ses larmes coulèrent quelque tems, & les miennes se renouvelèrent en lui en voyant répandre. Ce ne fut que plusieurs jours après que je lui fis le récit entier de tout ce qui m'étoit

m'étoit arrivé avec sa chère sœur depuis notre départ d'Amasie. Il auroit renoncé au voiage de France en perdant l'espoir d'y trouver celle qu'il étoit venu chercher de si loin; mais lorsque je lui eus parlé de ma fille, & même d'Agade qu'il n'avoit pas oubliée, il résolut de les aller voir aussi-tôt que ses affaires seroient terminées en Hollande. Le Marquis, à qui j'appris sa résolution, en eut une joie infinie; parce qu'il jugeoit bien que je ne pouvois me dispenser de l'accompagner. J'eus cependant la malice de lui dire, qu'étant obligé d'aller passer quelques semaines en France avec mon frère & mes neveux, je le laisserois à la Haye pour y attendre mon retour. Il se plaignit amèrement de moi, & il en vint jusqu'à me dire, qu'il ne voioit que trop qu'il s'étoit trompé, en croiant que j'avois quelque amitié pour lui; que c'étoit apparemment pour lui ôter le plaisir d'être avec Memiscès, que je voulois le laisser en Hollande; mais que si je lui refusois de nous tenir compagnie en chemin, je ne pourrois pas l'empêcher de partir deux jours après nous, & de nous aller rejoindre en France. Nous fimes la paix lorsque je lui eus déclaré, que j'avois voulu badiner. Dès le soir j'écrivis à M. le Duc de notre arrivée en Hollande, & que

que la rencontre que j'y avois faite de mon frère , m'obligeoit de rentrer pour quelque tems dans le Roïaume : il me fit l'honneur de me répondre huit jours après; & en approuvant mon dessein, il me prioit de ne pas amener le Marquis à Paris, étant bien - aise qu'il n'y parût qu'après avoir achevé ses voïages. Mais il me promettoit de nous venir voir lui - même, lorsque nous serions chés ma fille, ou chés M. le Comte de . . . mon oncle paternel.

Nous passâmes environ deux mois en Hollande avec une douceur & une tranquillité parfaite. Nos visites ordinaires étoient chés Monsieur le Marquis de Chasteauneuf, Ambassadeur de France, & chés M. le Comte de Tarouca, Ambassadeur de Portugal; car je n'appelle pas visite le séjour presque continuel que nous faisons au logis d'Amulem, ou celui qu'il faisoit avec ses enfans dans le nôtre. Nous nous regardions comme une même famille. Muleid & Memiscès se perfectionnèrent en peu de tems dans nôtre langue; de sorte que nos entretiens devinrent aisés & familiers. Je craignois extrêmement, que le Marquis ne prît quelques soupçons du sexe de Memiscès. On juge assés de l'effet, que cela auroit produit sur lui. Il sembloit même, que son affection fût augmen-

augmentée depuis qu'il favoit que cette jeune perſonne m'appartenoit ; il me le diſoit lui-même en riant , & il me demandoit , ſi je pouvois m'offenſer qu'il aimât mon neveu. Il eſt certain que ma nièce ſentoit quelque tendreſſe pour lui ; j'étois trop clair-voiant pour ne pas m'en appercevoir , à la manière dont elle ſ'accoûtumoit à ſouffrir ſes careſſes badines. Je lui laiſſai ignorer à elle même pendant quelques jours , que j'étois inſtruit de ſon ſexe ; mais dans la crainte qu'elle ne prit ſérieuſement de la paſſion pour le Marquis , qui devenoit de jour en jour plus aimable que jamais , je lui découvris que je favois qu'elle étoit fille , étant bien sûr que cette connoiſſance ſerviroit à la faire veiller un peu plus ſur elle-même. Bon jour , ma chère nièce , lui dis-je en lui prenant les deux mains. Elle rougit , ſans me répondre. J'attendis pourtant qu'elle parlât , & je la regardai en ſouſpirant. Enfin elle me dit , que j'oubliois qu'elle étoit mon neveu Memiſcès. Non , non , repris-je , en l'embraſſant , je ſai ce que vous êtes ; & je vous réponds , que ſi je vous aimois comme Memiſcès , je vous aime encore plus comme ma chère nièce. Je vois , repartit-elle , que mon père vous a déclaré mon ſexe. J'étois ſurpriſe effective-
ment,

ment, qu'il parût vous en faire un mystère ; mais c'est vous-même, mon cher oncle, qui m'en avez voulu faire un, de ce que vous savez sans doute depuis notre arrivée. Nous continuâmes ainsi à nous entretenir dans la même posture, jusqu'à ce que le Marquis entra dans la salle où nous étions ; & s'avancant doucement par derrière ma nièce, il me pria par un signe de main de ne pas l'avertir de son approche. Je le laissai faire exprès. Je voulois voir de quelle manière ma nièce prendroit son badinage, après l'éclaircissement que nous venions d'avoir ensemble. Le Marquis ne manqua pas de lui passer les mains autour du col, & de la baiser à son aise. Je ne disois pas un mot. Memiscès (car je continuerois de lui donner le même nom) fit quelques efforts pour se tirer de ses mains ; & feignant adroitement qu'il l'avoit blessée, elle le pria avec un petit air de colère, de la laisser tranquille. Le Marquis, qui n'étoit pas accoutumé à l'entendre parler si sérieusement, lui fit mille tendres excuses ; s'imaginant même, qu'il avoit pû effectivement la blesser, il vouloit voir absolument s'il n'en paroïssoit aucune marque à son col ; & ce fut une nouvelle scène, qui me donna beaucoup de plaisir. A la fin je pris le parti de

Memiscès, & je dis au Marquis, que ces sortes de caresses étoient contraires à la bienfiance; & que cela convenoit tout au plus à des enfans. Mon Dieu! que vous êtes sévère! me répondit-il; quand on s'aime, n'est-il pas juste de s'en donner quelques témoignages? Memiscès lui dit ingénieusement, & peut-être en suivant le mouvement de son cœur: Vous croiez donc, Monsieur le Marquis, que je suis sans amitié pour vous, moi qui ne suis pas si badin? Soiez mon ami autant que je suis le vôtre, & ne badinez pas plus que moi; ce fera m'obliger doublement.

Amulem ne m'avoit encore rien appris de l'état de sa fortune, & de la situation de ses affaires à Amasie. Je le mis un jour sur cette matière, en lui demandant des nouvelles d'Ofcine & de plusieurs personnes que j'avois connuës. J'avois crû jusqu'alors, que Muleid & Memiscès étoient nés de cette belle Grecque; mais j'appris avec étonnement d'Amulem, que malgré l'amour qu'il lui avoit porté, il n'avoit jamais eu avec elle un commerce d'époux, & qu'il l'avoit conservée peu de tems dans son Serrail. Voici de quelle manière il me raconta la chose.

Vous vous souvenez, me dit-il, qu'Ofcine avoit le cœur prévenu, lorsque nous eûmes

eûmes le bonheur de l'enlever avec tant de succès, & que ce fut bien moins pour me suivre, que pour fuir le Sultan, qu'elle m'abandonna le soin de sa destinée. La haine & la douleur étoient ses deux plus fortes passions. Je m'en aperçus bientôt, & je vis, qu'elle n'avoit pour moi qu'une honnêteté indifférente, telle que la reconnoissance sans amour peut l'inspirer. Il me falloit quelque chose de plus. Ma passion étoit ardente; mais l'amour le plus tendre a-t-il quelque douceur, lors qu'il n'est pas païé par un retour sincère? Je voïois tous les jours Ofcine dans mon Serrail; je lui rendois des soins empressés; & toute ma maison étoit persuadée, sur-tout après la mort de mon père, qu'elle auroit toujours le premier rang dans mon cœur. Elle le possédoit alors, & il dépendoit d'elle de le conserver; mais sa froideur fut si opiniâtre, qu'elle me fit perdre peu à peu le goût de ses charmes. Elle s'offroit néanmoins à mes caresses: Je suis vôtre bien, me disoit-elle, & je vous ai coûté trop cher pour vous disputer ma possession; mais jamais un signe de tendresse, toujours des soupirs dont je ne voïois point l'objet; toujours un air pensif & des yeux distraits dans les momens mêmes où je lui donnois les plus vifs témoignages

gnages de mon amour. Ce qui acheva de me la faire oublier, fut une nouvelle acquisition que je fis d'une aimable Circassienne, nommée Agelone, pour laquelle je me sentis plus vivement touché que je n'avois jamais été pour Oscine. Je l'achetai d'un Marchand d'esclaves, qui la menoit à Constantinople. Elle avoit moins de beauté qu'Oscine; mais elle possédoit ces charmes inexprimables, qui excitent l'amour plus sûrement que la plus parfaite beauté, & elle a acquis sur moi tout d'un coup un empire, qu'elle a conservé jusqu'à sa mort. C'est d'elle que mes deux enfans sont nés. Si vous trouvez Memiscès aimable, sa mère vous auroit paruë telle aussi; car c'étoit le même air, le même port, les mêmes agrémens, avec cette seule différence, que Memiscès a les yeux plus fins, & les traits plus délicats. Lorsque j'eus le cœur si doucement occupé, j'abandonnai Oscine à son indifférence; & je ne la vis plus que par bienséance, comme toutes les autres femmes de mon Serrail. Elle me fit demander un jour un entretien particulier. Je ne balançai point à le lui accorder. Son premier mouvement fut de se jeter à mes genoux en versant quelques larmes. Je la relevai avec douceur; & l'aïant fait asseoir; je lui demandai, quel pouvoit être le

le

le sujet de son chagrin. Elle commença un discours fort touchant sur les malheurs de sa destinée, & sur le triste état où elle avoit vécu depuis que Mezzo Morto l'avoit enlevée. Je me suis abandonnée entre vos mains, continua-t-elle, & je n'ai pas lieu de m'en repentir : ma condition en est devenuë bien plus douce ; & si j'ai continué à m'affliger, c'est plutôt par une suite de mon mauvais sort, qui ne me permet pas d'être heureuse, que par un effet de vos manières, dont je ne puis trop louer la bonté. Que n'a-t-il dépendu de moi d'être plus tendre ! J'aurois reconnu vôtre amour, & vous auriez été satisfait de mes sentimens : mais je n'ai pû vaincre la tristesse qui me domine ; vous vous êtes rebuté de ma froideur, & vous m'avez quitté pour une autre, je ne m'en plains pas : ce que mes larmes vous demandent aujourd'hui, au nom de l'amour même que vous m'avez porté, c'est de m'accorder la liberté de retourner à Smyrne, puisque je ne suis point utile ici à vôtre bonheur : rendez-moi à ma patrie, à mon père, à ma mère, à toute ma famille, à qui j'étois chère autrefois, & qui pleurent sans doute mon absence depuis plusieurs années qu'ils m'ont perduë. Mon père est riche, il sacrifiera tout son bien pour me racheter

de vos mains : ainsi vous tirerez de ma liberté deux avantages ; celui d'accorder à une malheureuse le seul bonheur qui lui reste à espérer , & celui d'augmenter vos trésors , en tirant , si vous voulez , pour ma rançon beaucoup plus que je ne vaux , & que vous ne m'estimez.

Elle se laissa tomber une seconde fois à mes pieds , qu'elle tint quelque tems embrassés malgré moi. Je lui répondis après l'avoir fait relever , qu'il n'avoit dépendu que de sa volonté , d'être une des plus heureuses personnes de l'Asie : qu'à la vérité mon cœur n'avoit pû tenir contre la dureté , dont elle avoit payé ma tendresse , & qu'il avoit cherché à se rendre plus heureux ; mais qu'en cessant d'être attaché à elle par les liens de l'amour , je ne lui avois point ôté mon estime , & que j'avois quelque regret , qu'elle eût attendu si long-tems à me demander une grace que j'aurois toujours été disposé à lui accorder ; qu'elle pouvoit donc regarder son esclavage comme prêt à finir ; qu'ayant dessein d'aller moi-même pour quelques affaires sur les côtes de la Méditerranée , je prendrois cette occasion pour la renvoyer à Smyrne ; & que pour ce qui regardoit sa rançon , je lui promettois de ne rien exiger de son père , afin qu'elle eût du moins quelque reconnoissance

fance

fance pour ma générosité, puisque je n'avois point été assés heureux pour lui inspirer le moindre retour pour ma tendresse. Osine parut extrêmement sensible à mon discours, & aux manières honnêtes dont je tâchai de l'accompagner. Je lui tins parole deux mois après, & je la crois maintenant à Smyrne dans les bras de sa famille.

Pour moi, continua Amulem, mon dessein étoit en m'approchant de quelque Port de la Méditerranée, de rencontrer un vaisseau François, qui pût me donner le moïen de vous faire savoir de mes nouvelles. Contre l'effet ordinaire de l'absence, plus il s'étoit passé de tems depuis nôtre séparation, plus elle sembloit me causer de tristesse & d'ennui. Je vous redemandois à tous lieux, où je vous avois vû dans mon enfance & dans ma jeunesse; tout me rappelloit vos soins & vôtre amitié. L'image de ma sœur me revenoit aussi: vous savez combien elle m'étoit chère. Ne les reverrai-je jamais? disois-je presque tous les jours: N'aurai-je pas du moins la satisfaction de leur faire savoir que je pense incessamment à eux, & que je cesserai de vivre plutôt que de les aimer? Je trouvai sur la côte quelques vaisseaux de Marseille & de Gènes: je chargeai de mes lettres tous

les Capitaines, espérant qu'il s'en trouveroit un du moins, dont l'attention suppleroit à la négligence des autres. Vous me dites, que vous n'avez rien reçu de moi : il faut que tous m'aient trompé. Enfin plusieurs années s'étant passées, & mes enfans se trouvant assés âgés & assés forts pour me suivre, je pris la résolution de faire moi-même avec eux le voïage de France. J'avois appris que Mehemet Lebi, qui est mon parent, avoit été fait Capitain Pacha : j'espérai que par les relations que lui donne son emploi, il pourroit me faciliter l'entrée des Roïaumes Chrétiens. Je me rendis à Constantinople avec mes enfans. J'eus le malheur de ne l'y pas trouver : il étoit à visiter par ordre du Grand-Seigneur, les Isles d'Archipel, qui dépendent de nôtre Empire. Ce contretems ne fut pas capable de me refroidir. Je laissai mes enfans chés Genap que vous avez connu autre - fois à Constantinople, & qui se foûtient encore dans une heureuse vieillesse ; & montant sur un vaisseau prêt à faire voile, je me rendis à Scio, où l'on m'assûra, que je trouverois Mehemet Lebi. Il y étoit effectivement. Il me reconnut ; & m'ayant offert ses services, je lui déclarai naturellement le dessein qui m'amenoit. Vous ne pouviez, me dit - il, arriver plus à propos : je
cher.

cherchois une personne de confiance , qui voulût entreprendre le voiage de Hollande , pour ménager les intérêts de nôtre grand Empereur avec cette République. Chargez-vous de cette commission. Vous reviendrez facilement de là par la France. La proposition de Mehemet Lebi me charma. Je ne lui demandai que le tems de retourner à Constantinople , pour prendre avec moi mes deux chers enfans. Il me répondit , que les affaires de nôtre souverain Monarque ne pouvoient souffrir le moindre délai. J'aimai mieux , ajouta le bon Amulem , me priver de la satisfaction de les avoir avec moi , que de manquer une occasion , qui ne se feroit pas trouvée de long-tems si favorable. Je leur écrivis de s'embarquer sur le premier vaisseau qui feroit voile en Europe. J'étois sans inquiétude , parce que je me repose absolument sur le zèle & la sagesse des domestiques que j'ai mis auprès d'eux. Enfin je suis arrivé ici heureusement , & tout m'a succédé depuis au-delà de mes espérances. Il n'y a que la mort de Selima , à laquelle je ne m'attendois point , qui a mêlé une vive amertume à la satisfaction que j'ai eue à vous retrouver d'une manière si surprenante , & de voir arriver avec vous mes enfans.

Les

Les affaires d'Amulem le retinrent plus long-tems que nous n'eussions souhaité. Il en avoit aussi à démêler avec Monsieur le Marquis de Chasteauneuf, qui augmentèrent le retardement. Nous nous occupâmes durant ce tems-là à visiter les principales villes de Hollande. Amulem me confia Muleid & Memiscès, qui nous accompagnèrent toujours. Enfin nous partîmes tous ensemble avec une satisfaction égale; & étant entrés en France, nous prîmes le chemin de la terre de Monsieur le Comte de Je lui avois écrit de Hollande pour le prévenir. Il nous reçut avec une magnificence dont je lui fis des plaintes, étant fâché de la dépense excessive, dans laquelle il s'engageoit pour l'amour de moi. Monsieur le Duc de nous fit l'honneur de se souvenir de la promesse, qu'il m'avoit faite de nous venir voir. Toute la Noblesse voisine vint lui rendre ses respects, & lui composer une petite Cour fort brillante. Le Marquis de . . . mon gendre, & ma fille, furent des premiers à s'y rendre. Je laissai au Lecteur à se représenter les caresses qu'ils firent à Amulem & à ses enfans, & celles qu'ils reçurent d'eux. Agade pensa mourir de joie en revoiant son cher Patron, le frère de sa bonne maitresse, à laquelle elle avoit été si constamment attachée. La

La bonne grace de Memiscès & sa beauté furent admirées de tout le monde. Monsieur le Duc de . . . qui s'aperçut lui-même de la tendre amitié que le Marquis lui portoit, loüa son bon goût dans un tel attachement. On en verra les suites dans la dernière Partie de nos voïages, si les faits particuliers, dont elle sera remplie, me permettent de la donner au Public. Je finirai celle-ci par le triste accident, qui vint empoisonner nôtre satisfaction au moment que nous y pensions le moins, & qui me força encore une fois de reconnoître, que ce n'est point dans ce miserable monde, qu'il faut espérer des plaisirs purs & solides. Hélas! avois-je besoin de cette nouvelle preuve, après la fatale expérience que j'en avois faite dans tout le cours de ma vie! Nous avions passé trois semaines dans la joie, chés Monsieur le Comte de . . . Nous en étions partis pour aller chés ma fille, malgré les efforts qu'il avoit faits pour nous retenir plus long-tems. Il nous avoit promis de nous y rejoindre quelques jours après nôtre départ; & quatre jours s'étant écoulés, nous commencions à sentir quelque impatience de ne le pas voir arriver. Hélas! il fallut bientôt passer à d'autres sentimens, qui furent ceux de la plus vive & de la plus profonde douleur.

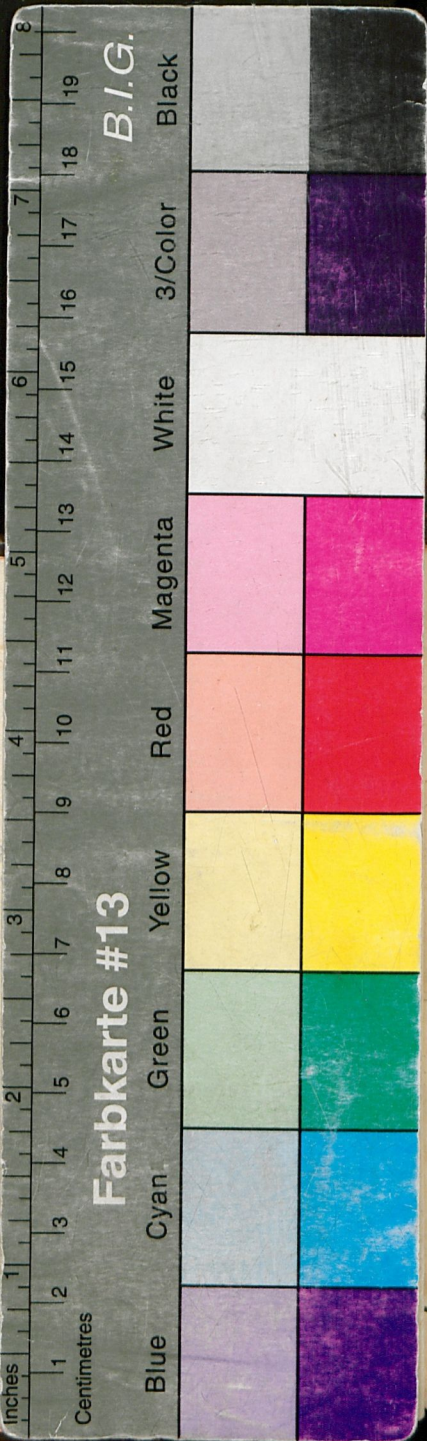
douleur. Un de ses domestiques nous apporta le cinquième jour la triste nouvelle de sa mort. Le plus aimable & le plus généreux de tous les oncles avoit été frappé la veille d'une apoplexie, qui l'avoit mis en peu d'heures au tombeau. Nous fûmes comme accablés de ce coup terrible & imprévu. Je finis, pour arrêter des pleurs qui s'apprêtent encore à couler de mes yeux.

Fin du Quatrième Tome.









MEMOIRES
 ET
 AVANTURES
 D'UN HOMME
 DE QUALITÉ,
 Qui s'est retiré du monde.
 TOME QUATRIEME.



Suivant la Copie de PARIS,

Chés EMANUEL TOURNEISEN,
 M DCC LXVI.

